

La fin du commencement

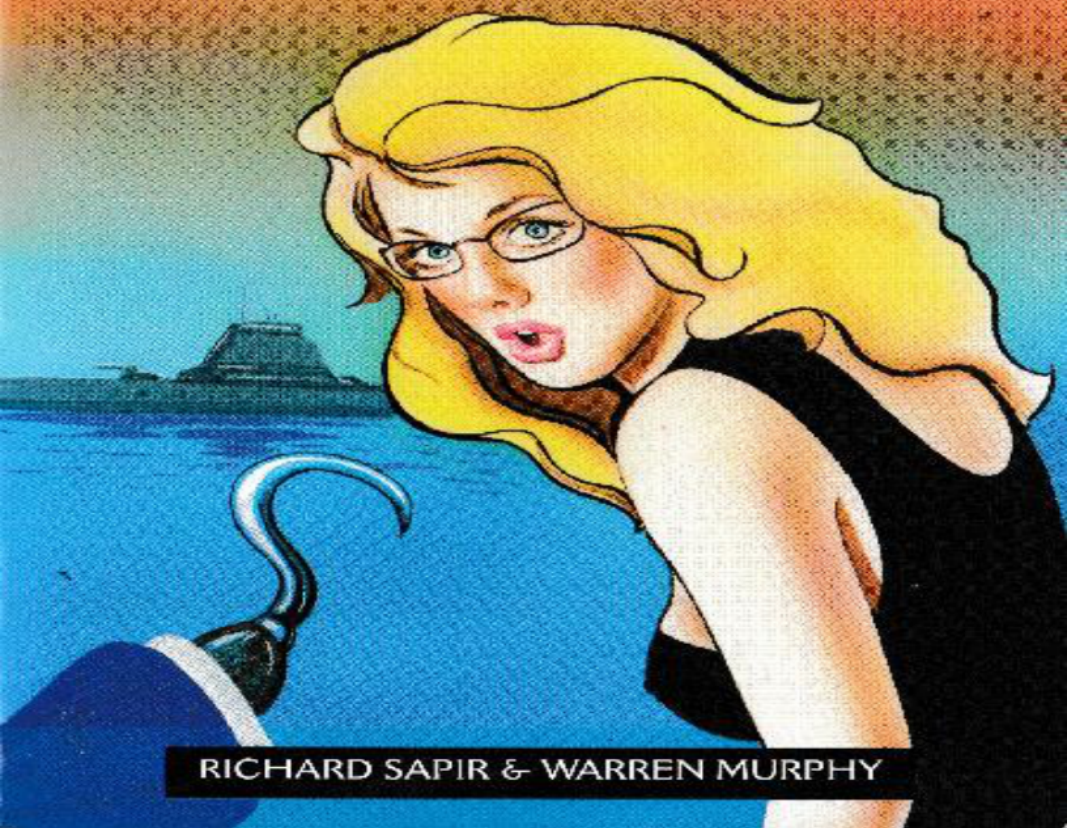
**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'IMPLACABLE

La Fin du Commencement



RICHARD SAPIR & WARREN MURPHY

**Richard Sapir
Warren Murphy**

L'IMPLACABLE

**La Fin du
commencement**

Les Maîtres du sang Livre I

VAUVENARGUES

Titre original :
The End Of The Beginning
Première édition : juillet 2002
ISBN 0-373-63243-6

Traduit et adapté de l'américain par
Ray Bonaldi

Vauvenargues, 2004
ISBN : 2-7443-0899-4

« Propriété de la clinique de Folcroft »

Sur la chope de bas de gamme qui traînait au chevet de Remo, la marque indélébile avertissait explicitement quiconque aurait caressé la fâcheuse idée de dérober le matériel de l'établissement.

— Je ne peux pas vous révéler qui est le grand patron, dit Conrad MacCleary. Mais votre patron direct, c'est moi, et ce que j'ai à vous proposer, c'est un sale boulot avec, au menu, terreur pour le breakfast, violence pour le déjeuner, atrocités pour le dîner et stress pour la nuit. Vos temps de repos seront les deux minutes par jour pendant lesquelles vous ne serez pas en train de regarder derrière vous si un tueur vient de vous prendre dans sa ligne de mire et vos loisirs les cinq minutes pendant lesquelles vous ne serez pas en train de vous demander comment tuer Untel ou comment éviter de vous faire tuer par lui.

» Je serais étonné que vous surviviez six mois et si vous tenez un an, ce sera un miracle. Voilà, c'est cela que j'ai à vous offrir...

MacCleary se tut et posa son crochet rutilant sur le bord du lit de Remo.

— Qu'en dites-vous ?

— C'est vous qui m'avez monté ce coup ? demanda Remo.

— C'est moi, répondit posément MacCleary.

— Beau boulot, dit Remo.(1)

Le préambule de Maître Chiun

« Vous allez voir de quel bois je me chauffe ! »

Ah, il faut le voir pour le croire ! Quel concentré de sottises.

Si mes souvenirs sont exacts, cette histoire remonte à environ neuf cent cinquante ans (Je dis bien « environ ». Il se pourrait, en effet, que ce soit un peu plus récent mais je ne vois pas pourquoi je gaspillerais ma précieuse énergie pour aller vérifier des détails aussi insignifiants à propos d'une affaire tout aussi insignifiante et qui serait même d'un ridicule consommé si elle ne concernait pas l'image de la respectable Maison de Sinanju.), à l'époque où la série l'Implacable, cette odieuse escroquerie, je dirais même plus cette lamentable bouffonnerie qui donnait toute la vedette à Remo, fut pour la première fois mise entre les mains de lecteurs vulnérables, totalement désarmés et donc incapables d'évaluer l'ampleur de la tartuferie qui leur était proposée. J'avais alors exigé d'être pratiquement absent des histoires. Pensez donc, je n'accordais pas la moindre confiance à ces marchands de papier sans foi ni loi pour réussir à faire apparaître les subtiles réalités de mon être, à les mettre en scène, à leur donner vie. Comment aurais-je pu voir les choses autrement, alors que l'alphabétisation des populations occidentales ne remontait qu'à quelques décennies et les débuts de leur imprimerie à une poignée de siècles ?

Tout concourait alors à me faire penser que la maîtrise de la chose écrite n'était, dans vos futiles sociétés matérialistes, qu'un éphémère caprice de l'évolution des espèces et que très bientôt vous rechuteriez tous dans l'obscurantisme de vos origines. Je vous voyais, de nouveau, vénérer les arbres et les rochers, fouiller dans la tripaille d'animaux éventrés pour essayer d'y lire l'avenir, sacrifier des poulets pour guérir les malades, et que sais-je encore... Mais, finalement, les deux premiers exemplaires de la série firent suffisamment de tirage pour me convaincre de réviser mes positions. Je ne pouvais laisser les choses en rester là. Il fallait que j'apparaisse dans l'histoire, même si c'était sous des traits caricaturaux, les seuls que fut capable de rendre de moi un auteur balourd comme le sont tous les Longs-Nez (2). Ma présence dans la série rétablirait au moins une part de vérité, si infime fût-elle.

Cette décision de sortir de l'ombre fut une erreur colossale. La place me

manque dans ce malheureux livre de poche pour en exposer pleinement les raisons ; je m'abstiendrai donc de me lancer dans la narration de faits que je ne pourrais développer dans leur intégralité. Disons simplement que certains aspects de ma rencontre initiale avec Remo Williams, mon pitoyable disciple, devaient rester dans l'ombre. Mon acceptation de figurer dans les livres était même conditionnée par cette obligation de réserve. Et à cela, il y avait une raison, une raison très simple cette fois : cela ne regardait personne.

Mais voilà, après toutes ces années et malgré des centaines de promesses solennelles, tout est aujourd'hui dévoilé au grand jour. J'enrage. Maudits soient les créateurs de l'Implacable. Maudit soit l'odieux plumitif qui rédige aujourd'hui ces histoires pour le compte de l'Éditeur américain Pigeon d'Argent (3), maudit soit celui qui les adapte en français pour le compte des Éditions lutéciennes Gauguenardes, maudits soient ceux qui se repaîtront de leurs infamies, qu'elles soient écrites en français ou en anglais.

Mais Chiun est le Maître de Sinanju et le Maître de Sinanju ne pouvait laisser les choses en l'état. Alors, qu'a-t-il fait ? Ce que tout un chacun aurait fait à sa place. Il est allé trouver ses avocats et leur a demandé d'obliger les Éditions du Pigeon d'Argent, en Amérique, et Gauguenardes, en Gaule, à retirer ce maudit livre de la vente.

Bien. En attendant que justice me soit rendue, comme je touche malgré tout quelques modestes droits sur chaque exemplaire vendu de ce livre, je vous invite à en acheter le plus grand nombre possible et à les jeter au feu. Achetez-en aussi pour vos amis et offrez-leur le plaisir de les brûler. Mais ne le lisez pas. Car ce qui est dit dans les pages de ce volume concerne exclusivement la Maison de Sinanju. Nul ne doit porter le regard sur ces choses. Si vous osez le faire, je le saurai et il vous en cuira.

Si vous êtes un lecteur assidu de l'Implacable et qu'il vous faut absolument un substitut en attendant la parution du prochain titre de ce qu'ils osent appeler des « romans », même de gare, je ne sais vraiment que vous conseiller. Fouillez soigneusement dans l'étalage de votre libraire, vous allez bien finir par dénicher quelque chose qui soit à votre niveau. Pour ma part, je trouve que Pif le Chien présente des ressemblances confondantes avec Remo, surtout du côté du nez.

Sur quoi, je vous assure de ma considération (plus distinguée que respectueuse, cela va de soi) et à bon entendeur...

Chiun, qui persiste et signe, en sa qualité de Maître Régnant sur la Maison de Sinanju.

PROLOGUE

— Méfie-toi de ses mensonges. Il peut raconter ce qu'il veut, il n'est pas de notre sang. C'est un fantoche, un faux.

Les yeux en amande de la femme jetaient des éclairs de fureur et de haine. Derrière sa silhouette courbée, des flammes orange crépitaient dans l'âtre de pierre.

Le garçonnet aux yeux noisette savait très exactement ce que sa mère voulait dire par « faux ».

Il faisait chaud mais ce confort, les occupants de la petite maison ne l'avaient pas gagné à la sueur de leur front. Et il en allait de même pour tous les autres foyers du village. De mémoire d'homme, il en avait toujours été ainsi.

Le feu de bois dans l'âtre, les murs solides et le toit qui les protégeaient aussi bien des giboulées de printemps que de la bise glaciale et du froid mordant de l'hiver, tout cela c'était à lui qu'ils le devaient. À l'imposteur.

Ceux qui lui rendaient grâce ignoraient la vérité.

C'était un usurpateur qui se faisait passer pour leur protecteur. Un faux, comme disait la mère du jeune garçon.

Ici, dans cette petite maison, personne ne rendait grâce à l'imposteur. Il pouvait bien fournir le bois pour le feu et la nourriture pour les corps, l'hostilité les glaçait bien plus sûrement que les vents d'hiver et la rancœur leur rongait les entrailles bien plus que la famine.

— Cependant, reprit la mère, sois bien attentif à ce qu'il dit. Écoute-le avec recueillement et fixe ses enseignements dans ta mémoire. Mais sache, en dépit de cela, qu'il n'est pas de notre sang. C'est un faux, comme l'était son père avant lui et comme l'était toute la lignée de leurs ancêtres.

Le garçonnet savait depuis longtemps que sa famille était exempte de faux, à la seule exception de son père, un homme effacé qui ne disait jamais un mot plus haut que l'autre. Non seulement il n'était pas de leur sang mais il était le frère du tyran qui entretenait le village. C'est d'ailleurs à ce titre que sa mère l'avait épousé. Pour se rapprocher de lui, de son beau-frère, l'imposteur.

Un gémissement sourd monta dans un angle de la pièce.

C'était le grand-père, un chaman replet au visage ridé. Il était là, paupières closes, assis sur un tabouret. Le vieil homme passait la majeure partie de son temps sur ce tabouret dans ce coin de la pièce principale. La femme disait qu'il était capable de parler avec les âmes des morts et qu'il avait encore bien d'autres pouvoirs.

Près du grand-père, une jeune femme préparait le repas du soir dans une marmite de fonte.

C'était la tante Sonmi, l'autre fille du chaman. Très différente de sa sœur, la mère remuante et énergique du jeune garçon, Sonmi consacrait sa vie à la magie noire. Elle l'étudiait des heures durant, jour après jour, accroupie aux pieds de leur père. Comme tout ce que les gens possédaient ou consommaient dans le village, le repas que préparait Sonmi avait été payé par l'imposteur.

Mais cela allait bientôt changer.

Il n'y avait plus de travail.

Elle était bien loin l'époque dorée des pharaons, des empereurs et des rois. Aujourd'hui, tout avait changé. Le monde nouveau était régi par des ministres, des présidents et des dictateurs.

Même la guerre avait changé. Il y en avait une, en ce moment même, dans le sud. La nuit, les villageois montaient sur les toits de leurs maisons pour regarder le spectacle magnifique et effrayant des tirs d'artillerie. Comme toutes les guerres du xxe siècle, celle-ci opposait des machines, des armes automatiques et des troupes qui avançaient, reculaient, avançaient de nouveau et s'arrêtaient enfin quand l'une des parties estimait avoir pris l'avantage. L'art de l'assassinat n'était plus au goût du jour. La communauté humaine était devenue planétaire, bancale, terre à terre et plus personne ne respectait les traditions ancestrales.

C'était à cause de ces changements dans les règles du jeu que l'imposteur ne pouvait plus trouver de travail. Pourquoi user du couteau quand on avait des baïonnettes à sa disposition ? Pourquoi faire égorger un chef d'État alors qu'on pouvait vitrifier son pays entier au moyen d'une seule bombe ? Le spectre du chômage étalait son ombre sinistre sur le petit village et bientôt, ce serait celui de la famine et de la mort.

Si l'imposteur continuait à financer leurs besoins en nourriture, bois de chauffage, matériaux de construction, etc., ils n'en avaient plus pour bien longtemps. Une fois arrivé au bout de l'argent qu'il avait gagné, l'imposteur allait être obligé de puiser dans la réserve constituée par ses prédécesseurs. Et puis, à plus ou moins longue échéance, cette réserve-là aussi serait épuisée.

Le seul espoir de l'imposteur – et, partant, le seul espoir pour l'avenir du village – était incarné par cet enfant accroupi qui écoutait les paroles virulentes de sa mère.

— Il croit que tu vas sauver sa famille, disait-elle.

Derrière elle, les flammes dansaient et la fumée noire s'engouffrait en arabesques fantomatiques dans la cheminée. Se raclant la gorge, la femme fit monter à sa bouche une généreuse ration de glaire et la cracha rageusement sur le sol dallé de pierres.

— Voilà pour sa famille. C'est tout ce qu'elle vaut. Tu incarnes *notre* espoir, pas le sien. Anéantis-le. Fais-le pour ta famille. Ainsi le veulent les oracles. Fasse qu'il en aille selon leurs prédictions. C'est notre destin. Et le tien.

Et le feu du mal qui brillait dans les yeux de la mère se refléta dans ceux de l'enfant.

CHAPITRE PREMIER

Il s'appelait Chiun, il était Maître de Sinanju et il s'en allait.

Le printemps tirait à sa fin mais les frimas hivernaux refusaient de lever leur mainmise sur la péninsule de Corée. Malgré le froid matinal, l'animation était à son comble et l'ambiance à la fête dans le village de Sinanju. On avait préparé du vin de riz, des pâtisseries, des poissons fumés et des fruits secs. Danseurs et danseuses faisaient leurs numéros et les chants clairs des enfants montaient vers le ciel bleu strié de stratus blancs.

Cela se passait ainsi quand un Maître s'en allait. De tout temps, cela s'était passé ainsi. Le Maître recevait hommages et louanges de ceux qui subsistaient grâce à son office.

Sinanju, le petit village de pêcheurs sur la Baie de Corée Occidentale, avait connu nombre de cérémonies semblables à celle-ci. Depuis cinq mille ans, il produisait les assassins les plus redoutés de l'histoire de l'humanité. Leur art, né du roc qui bordait la Baie de Corée Occidentale, était la source de tous les arts martiaux créés depuis par l'homme mais pas un, en cinq mille ans, n'avait réussi à égaler l'Art de Sinanju. Pour dire vrai, pas un ne lui arrivait à la cheville. Face à cette discipline unique, science absolue du corps et de l'esprit, ils n'étaient que des arts martiaux mineurs, de pâles reflets du modèle.

Sur le passage de Chiun, les villageois lançaient les dithyrambes traditionnels :

— Salut à toi, Maître de Sinanju, toi qui nourris notre village, toi qui en perpétues la coutume avec constance et loyauté ! Nos cœurs pleurent de joie et de peine à te regarder partir. La joie de te voir entreprendre ce voyage pour notre bien à tous, nous les indignes bénéficiaires de ta munificence. La peine de savoir que le devoir qui t'appelle va nous priver un temps du bonheur infini de t'avoir parmi nous. Puisse l'esprit de tes ancêtres te suivre dans ton périple et guider chacun de tes pas, toi qui règnes avec grâce sur les forces de l'Univers.

En tant que Maître du village, Chiun recevait les compliments avec un visage impassible. Les éloges pleuvaient tandis que, le buste droit, la démarche altière, il se frayait un chemin dans la foule.

C'était ainsi depuis toujours. Les gens de Sinanju étaient toujours

mal à l'aise dans leurs sandales quand le Maître était présent au village. Certes la règle était que le Maître ne devait jamais lever la main sur un membre de la communauté villageoise mais qui pouvait savoir... Surtout en ces temps de changements et d'incertitude. Ce Maître-là, qui était en train de passer parmi eux, serait le dernier. Cela, tous les habitants de Sinanju rassemblés ce jour-là le savaient.

Chiun tout court. Voilà ce qu'il serait pour toujours et à jamais. Pas Chiun le Grand, ni même Chiun le Petit. Car seuls ceux qui triomphaient avaient droit à un titre. Ceux qui échouaient n'avaient droit à rien, ni une distinction honorifique ni même un sobriquet. Or jamais un Maître n'avait encore connu un échec comparable à celui de ce Chiun tout court.

Dès qu'il fut passé et qu'elles le jugèrent hors de portée de voix, des femmes se mirent à murmurer.

— Quelle malédiction, fit l'une d'elles.

— Oui, approuva une autre, quelle malchance d'être nées sous l'égide de ce Maître raté.

— Chut ! Vous êtes folles ! souffla un homme, terrorisé en se cachant derrière le groupe de femmes et d'enfants. Bien sûr, il a échoué mais il reste quand même très fort.

— Fort ? Tu veux rire ! Il est incapable de se trouver un successeur convenable. Incapable de protéger le village de ses ancêtres. Parlons-en, de sa force ! Ah, il est loin, le temps des grands Maîtres de Sinanju.

Même échangées à voix très basse, leurs paroles n'échappaient pas au Maître. Mais Chiun marchait sans montrer qu'il entendait le plus faible murmure.

Il en allait ainsi des Maîtres de Sinanju. La capacité d'entendre un son presque inaudible au milieu d'un vacarme d'enfer était le moindre de leurs talents.

Il laissa la foule à ses festivités hypocrites.

Dédaignant la grande route qui menait à la sortie du village, il s'engagea dans un raidillon en direction des collines qui surplombaient la mer.

Chiun tout court poursuivit sa progression comme un affront aux lois de la gravitation universelle. Il semblait en lévitation au-dessus de la sente abrupte. Son équilibre et son assurance tenaient du prodige, surtout compte tenu de son âge.

Car Chiun était un vieil homme. Certes, il ne semblait pas avoir atteint le terme de son séjour terrestre mais il avait largement dépassé ce que l'on a coutume d'appeler « l'âge mûr ».

Maître Chiun mesurait à peine plus d'un mètre cinquante. Un cou maigre comme celui d'un poulet déplumé sortait du col de son kimono, surmonté par une tête émaciée que couronnaient deux toupets de cheveux blanc filasse, un au-dessus de chaque oreille. Son

menton était également orné de quelques poils longs et clairsemés. Officiellement, cela s'appelait une barbe. Avec ses membres grêles, sa peau fripée et son crâne dégarni, Chiun, Maître régnant de Sinanju, n'avait absolument pas l'allure de ce qu'il était.

Mais à y regarder de plus près, on décelait chez le vieillard une prodigieuse énergie intérieure. Ses yeux noisette reflétaient une vitalité de jeune homme, de même que la démarche vigoureuse et assurée qui le portait vers le sommet du promontoire rocheux.

Les Cornes de Bon Accueil se dressaient au-dessus de la Baie. Comme leur nom l'indiquait, les Cornes de Bon Accueil étaient deux grands arcs rocheux. Elles étaient plantées là depuis la nuit des temps, à la fois signal de bienvenue et mise en garde pour ceux qui se risquaient à aborder les côtes de la Perle de l'Orient. Comme enfermée dans une parenthèse entre les deux courbes de pierre, on apercevait la masse oblongue d'un sous-marin qui dansait sur la houle.

Le USS *Darter* avait fait surface aux premières lueurs de l'aube.

Dès qu'il était apparu sur les eaux grises et froides de la Baie, une kyrielle de sonneries, de sirènes et d'alarmes en tout genre s'étaient déclenchées dans les centres stratégiques de la Corée du Nord. Un bâtiment de l'US Navy près des côtes de ce bastion du communisme ! Aussitôt, des vedettes avaient été dépêchées sur le site et avaient encerclé l'intrus en attendant l'arrivée des croiseurs. Les canons et les mitrailleuses lourdes s'étaient pointés sur lui, les hausses avaient été réglées, les paramètres de tir calculés. D'un instant à l'autre, les équipages s'attendaient à recevoir l'ordre d'ouvrir le feu et de couler l'effronté par le fond. L'incident était imminent. Peut-être allait-il rallumer avec la Corée du Sud des hostilités qui s'étaient achevées vingt ans plus tôt avec la partition des deux sœurs ennemies et la mise en place d'une zone démilitarisée le long du 38^e parallèle.

Mais aucun missile ne fut tiré, aucun coup de feu.

Le communiqué venait d'être publié : les Américains venaient solliciter les bonnes grâces de l'illustre Maître de Sinanju.

Kim Il Sung, qui était alors le Numéro Un à vie de la Corée du Nord, connaissait bien Sinanju et ses glorieux Maîtres, des assassins capables de tuer dix hommes en moins de temps qu'il n'en faut pour inspirer un bol d'air. Si le submersible était là pour faire affaire avec Sinanju, ce n'était plus sa tasse de thé. Intervenir d'une manière ou d'une autre pouvait même devenir très dangereux. Le tyran nord-coréen ordonna à sa flotte de dégager la zone.

Les croiseurs ne mirent jamais le cap vers les Cornes de Bon Accueil et les vedettes virèrent de bord pour filer au large en direction de la Mer Jaune.

L'écouille du *Darter* ne s'ouvrit que lorsqu'il n'y eut plus un seul bateau communiste en vue. Un homme quitta le bâtiment, gagna la

côte et se dirigea seul vers le village pour quérir audience auprès du Maître de Sinanju. Des heures avaient passé et l'homme, maintenant revenu sur la plage, était en train d'attendre le Maître Régnant.

Chiun n'allait pas tarder à le rejoindre mais, auparavant, il avait encore une halte à faire.

Le sentier l'avait amené au sommet d'un plateau sur lequel s'ouvrait l'entrée d'une vaste caverne. Devant le seuil, à la frontière entre ombre et lumière, croissaient quelques plantes, un pin, une touffe de bambous et un prunier en fleur. Un homme en kimono se tenait debout, de dos, dans le petit carré de verdure.

À cette époque, Chiun n'allait pas tarder à fêter ses quatre-vingts printemps mais l'autre homme paraissait beaucoup plus âgé que lui.

Il était râblé et chauve. L'âge avait délavé sa peau et ses muscles, jadis pleins et vigoureux, étaient ratatinés, comme momifiés, sur son squelette.

Il resta de dos et ne tourna même pas la tête tandis que Chiun s'approchait de lui. Le vieux Maître de Sinanju ne semblait pas prendre conscience de l'arrivée de son successeur. Pourtant, lorsque Chiun s'arrêta derrière lui, H'si T'ang prononça ces mots sans changer de position :

— Il n'y a aucune beauté dans ce vaisseau du dessous des mers.

Sa voix était frêle, chevrotante. D'un ongle long et tranchant, il sectionna un gourmand qui pompait la sève du prunier.

Puis il se mit à hocher la tête.

— Un vaisseau devrait toujours avoir des voiles. De mon temps, tous les vaisseaux avaient des voiles. Aujourd'hui, ils n'en ont plus. C'est bien triste pour toi, jeune Chiun, de vivre en ce temps où toutes ces choses ont disparu. Moi j'ai eu le privilège de vivre à une époque magnifique et je trouve bien dommage que tu n'aies pu en apprécier les charmes.

— Certes, Vénérable Maître, et vous avez vécu de très nombreuses années, dit Chiun. Mais votre temps n'est pas consommé.

Sur ces mots, sans cesser de hocher la tête, le vieil homme se retourna enfin et Maître Chiun dut faire un gros effort sur lui-même pour éviter de trahir la tristesse dans laquelle le plongeait ce qu'il voyait.

Les prunelles, naguère éclatantes, du vieux Maître H'si T'ang étaient ternies par un voile laiteux.

Les marques de la cécité étaient récentes mais elles progressaient au grand galop. À chacune de ses visites, pourtant rapprochées, Chiun les voyait coloniser davantage le pauvre regard du vieux Maître. C'était une terrible constatation et rien, pas même l'Art de Sinanju, ne pouvait y remédier mais, d'ici quelques mois, H'si T'ang serait complètement aveugle.

Le vieil homme devait certainement souffrir de son handicap visuel, mais il n'en laissait strictement rien paraître. Il eut un sourire entendu.

— Ne gaspille pas ton temps ni ton énergie à t'inquiéter pour moi, jeune Chiun. J'ai vécu longtemps et j'en ai vu davantage que bien des hommes n'en ont jamais vu et n'en verront jamais. Ce qu'il me reste de vue me suffira bien pour ce que j'ai encore à vivre. Et si ce n'est pas assez, eh bien il me restera le souvenir des images vues au cours de ma longue vie.

Chiun n'était pas étonné que le vieil homme ait deviné ses pensées. Il n'avait jamais été facile de cacher quoi que ce fût à celui qui avait été son instructeur et, même à moitié aveugle, H'si T'ang avait toujours la même clairvoyance.

Les paroles étaient belles, généreuses, mais elles ne suffisaient pas à apaiser la tristesse que Chiun ressentait pour l'état de cet homme à qui il devait tant.

— Pardonne-moi, dit-il. J'étais venu prendre congé de toi.

De nouveau, H'si T'ang hocha la tête.

— J'ai entendu la marine gouvernementale, les moteurs des bateaux. J'ai entendu les chants provenant du village. Quand le soleil s'est levé et que j'ai vu l'ombre de cet étrange vaisseau dans la Baie, j'ai compris.

H'si T'ang inclina sa tête dégarnie.

— Où vas-tu ?

— Vers l'Ouest. L'empereur d'Amérique appelle Sinanju à sa cour.

— Ah. Et que dois-tu faire pour son service ?

Chiun hésita.

Il n'osait pas mentir mais il n'osait pas non plus dire la vérité. Il ne pouvait avouer qu'une légende, une antique promesse, un espoir, le poussait vers le pays le plus barbare du monde occidental.

Le trouble de son disciple ne passa pas inaperçu de H'si T'ang. Il décida d'y mettre un terme :

— Quel que soit le service attendu de toi, je suis certain que tu le mèneras à bien pour la plus grande gloire de Sinanju, ô fils de mon fils.

Le vieux Maître fit quelques pas et, de nouveau, tourna son attention vers son prunier.

Chiun le regarda silencieusement pendant un long moment. Puis, brusquement, il lâcha :

— Tu ne devrais pas vivre ici, Petit Père. La Maison du Maître se trouve dans le village.

— La Maison des Sublimes Essences fut la mienne en mon temps, dit H'si T'ang. Aujourd'hui, elle est tienne car le Maître, c'est toi.

Cette appellation insolite aurait pu en surprendre d'autres mais Chiun savait que la Maison des Maîtres était ainsi nommée en raison

des nombreuses variétés de bois précieux qui avaient été mises en œuvre pour sa construction.

— Et puis, ce séjour m'est familier, ajouta H'si T'ang en tendant une main plissée vers l'entrée de la caverne. Par trois fois déjà, au cours de ma longue vie, il m'a fallu le quitter pour retourner vers le monde alors que j'y avais commencé ma retraite rituelle.

À ces mots, Chiun courba honteusement la tête.

— Je regrette de ne pas avoir été à la hauteur de tes attentes, Vénérable Père.

Le visage souriant de H'si T'ang s'assombrit.

— D'abord, je ne suis pas ton père, jeune Chiun. Ensuite, comment peux-tu affirmer que tu n'as pas été à la hauteur de mes attentes ?

Chiun ne dit rien. Il était encore plus sombre que le vieux Maître.

— Je me dois de te rafraîchir la mémoire, reprit H'si T'ang. La première fois que je fis retraite ici fut lorsque mon fils, qui était ton père, te prit comme élève. Car il est écrit que le Maître doit purifier son âme lorsque son successeur prend lui-même un élève. Lorsque mon fils est parti dans les Limbes rejoindre les âmes de nos ancêtres, j'ai repris moi-même ta formation. En tant que Maître Régnant, j'étais connu sous le nom de Hwa et en ma qualité de père de ton père sous celui de Yui. C'est en ma qualité de Maître-Instructeur du disciple que tu étais que j'ai pris le nom de H'si T'ang. Et nul ne peut te reprocher les faits qui m'ont conduit à renaître en tant que Maître-Instructeur.

— Non, admit Chiun, mais il y eut les autres fois.

H'si T'ang balaya ses paroles d'un large mouvement de bras.

— La mort de ton enfant fut un drame dans lequel tu ne portes aucune responsabilité. En dépit de ce que tu crois, tu n'avais aucun moyen de l'empêcher. Quant à ton second disciple, il était certes enfant de Sinanju, le village, et apprenti en Sinanju, la discipline, mais il était étranger aux principes de la Source Solaire qui est l'essence de l'Art de Sinanju. Il n'a jamais été capable de produire autre chose qu'une pâle imitation de notre Art. Nuihc excellait dans le plagiat mais il ne fut jamais que cela, un usurpateur. Jamais il n'accéda à la quintessence de l'Art de Sinanju.

Au nom de Nuihc, son neveu, Chiun tressaillit involontairement. Le nom maudit du fils de son frère était banni du village de Sinanju. Seul H'si T'ang pouvait oser le prononcer.

— Je m'en remets à ton jugement, Vénérable Maître, dit-il d'un ton apaisé. Et maintenant, l'heure a sonné. Je dois te quitter.

Il s'inclina respectueusement puis fit demi-tour et s'éloigna.

Il avait à peine fait trois pas que la voix autoritaire de H'si T'ang claqua dans son dos :

— Attends !

Chiun s'immobilisa et se retourna sur place.

— Oui, Vénérable Maître ?

D'un index crochu, le vieillard lui fit signe d'approcher.

— Reviens ici.

Chiun obéit et s'arrêta devant son Maître. Alors, le vieux H'si T'ang lui prit le menton et le serra entre deux doigts.

— C'est la dernière fois que mes yeux affaiblis peuvent voir ton visage, dit-il. Je veux être sûr de le garder dans ma mémoire.

Tandis qu'il examinait son disciple, la chair blafarde de son vieux visage se détendait et il finit par sourire à nouveau. Lorsqu'il eut regardé Chiun tout son soûl, les doigts de H'si T'ang le lâchèrent. Sans un mot, le vieux Maître retourna à son prunier et, d'un ongle tranchant comme un bistouri, il se remit à son travail de taille.

Laissant le Vénérable Maître à ses activités, Chiun repartit vers la mer.

H'si T'ang attendit qu'il ait disparu puis, délaissant ses cultures, tourna son regard laiteux vers la Baie. C'est tout juste s'il distinguait la silhouette floue du sous-marin sur les flots gris.

— Prends garde, mon fils, prononça doucement le vieil homme. Tandis que tu files pour accomplir une œuvre de légende, ne deviens pas aveugle à une autre.

Les paroles, lourdes d'appréhension, s'effilochèrent dans le vent qui balayait le plateau et la mise en garde de H'si T'ang se perdit au milieu du tohu-bohu qui régnait toujours dans la grand-rue de Sinanju.

CHAPITRE II

L'Américain ouvrit des yeux rouges et bouffis.

Il attendait depuis si longtemps que le froid l'avait engourdi jusqu'à la torpeur et qu'il avait fini par tomber en léthargie. Par chance, des villageois l'avaient vu. Ils l'avaient frictionné, réanimé et avaient allumé un feu pour le réchauffer. Assis sur son canot pneumatique, il avait maintenant repris son attente, à la fois recroquevillé entre ses bras croisés pour empêcher l'air glacé de s'engouffrer dans ses vêtements et penché en avant pour recueillir la chaleur qui montait des braises.

Il se leva lourdement et déplia son corps grand et massif dès qu'il vit le vieux Coréen approcher. Un crochet métallique dépassait de sa manche, à la place de la main gauche.

— Ça y est, vous êtes fin prêt ? grommela-t-il.

Le col de sa gabardine était relevé, précaution dérisoire pour se protéger du froid cruel de la Corée du Nord.

De la pointe de son menton barbichu, Maître Chiun indiqua trois malles qui dansaient sur l'eau écumante comme de gros bouchons colorés. Elles étaient ficelées ensemble avec du câbleau.

— Où sont mes autres bagages ?

— Il y a belle lurette que les matelots les ont transférés à bord, répondit l'homme au crochet.

Tendant vers le canot la main qui lui restait, il invita le Maître de Sinanju à embarquer sans plus tarder.

— Je ne sais pas quelle craque vous avez racontée aux Nord-Coréens, ajouta-t-il, mais je ne pense pas qu'ils vont rester à distance comme ça jusqu'à la fin des temps.

— Ils y resteraient s'il le fallait, assura très posément Maître Chiun. C'est notre réputation, la crainte que nous leur inspirons, qui les empêchent d'approcher. Vous devriez le comprendre. Puisque vous-même avez fait appel à la Maison de Sinanju, je pense que vous nous connaissez. Êtes-vous certain que toutes les malles que j'avais fait préparer sur le perron de ma Maison des Maîtres ont bien été transportées à bord ? Les hommes blancs sont si négligents. Je ne voudrais pas être obligé de faire demi-tour pour revenir ici une fois arrivé dans votre pays que... qui... enfin, ce pays dont je ne me

rappelle plus le vilain nom...

— Les États-Unis d'Amérique, grogna l'émissaire des États-Unis auprès de Sinanju.

— C'est bien ce que je disais, quel vilain nom.

— M'étonnerait que vous ayez envie de revenir ici quand vous aurez goûté à ce pays au vilain nom, ricana l'Américain.

C'était la deuxième fois de sa vie que lui-même venait au Pays du Matin Calme et la Corée, surtout celle du Nord, n'était pas un endroit où il rêvait de vivre.

— Il y avait quatorze malles au total, ajouta-il. J'en ai fait embarquer onze. Les trois autres sont celles qui peuvent aller à l'eau, si j'en crois les directives que vous aviez laissées.

Chiun examina de loin les trois malles flottantes pour vérifier si c'étaient les bonnes. Ces lourdauds de Longs-Nez ne s'étaient pas trompés. Il eut un hochement de tête satisfait.

— Ce sont bien celles-là. Vous pouvez les prendre en remorque.

Relevant son kimono, le vieux Coréen embarqua sous le regard médusé de l'Américain qui aurait bien aimé avoir Isaac Newton sous la main pour lui faire réviser la loi de la gravitation universelle. Chiun semblait flotter sur un nuage immatériel. Il se posa dans le canot et, avant de s'asseoir, porta un dernier regard sur Sinanju.

Combien de temps allait-il devoir vivre loin de chez lui ? Si les prophéties étaient exactes, ce serait longtemps, très longtemps. De son regard acéré, il photographia chaque rocher chaque tour et détour de la côte déchiquetée puis, quand tout fut bien gravé dans sa mémoire, il tourna le dos à la côte et s'assit enfin.

Le visage parcheminé du vieil Asiatique était un masque dénué de toute expression. La seule marque de nervosité, pour autant que l'on pût attribuer ce geste à la nervosité, fut un mouvement machinal de ses doigts osseux pour tirer sur ses genoux la soie de son kimono.

Manœuvrant aussi adroitement avec son crochet qu'avec sa main valide, Conrad MacCleary poussa le canot vers le large et embarqua à son tour.

Pas un instant, les quelque quarante-cinq kilos que pesait Maître Chiun ne mirent l'Américain en difficulté. D'ailleurs, le petit homme semblait capable de se rendre plus léger que l'air.

Payer, par contre, n'était pas une sinécure. L'Américain aurait bien volontiers fait souquer quelques hommes d'équipage à sa place. Mais ses ordres étaient formels. Pour les opérations standards comme le transport de matériel, il pouvait demander l'aide des matelots du *Darter*, mais pour tout ce qui concernait les relations directes avec le Maître de Sinanju, il devait agir seul. Entièrement seul.

Seul. C'était un mot que l'Américain connaissait diablement bien. La solitude était une vieille connaissance de Conrad MacCleary.

Ancien de l'OSS, MacCleary avait presque toujours mené ses opérations en solo pendant la Seconde Guerre mondiale. À chaque fois qu'un supérieur voulait lui imposer un partenaire, il expliquait :

— Avec tout le respect que je vous dois, patron, si je foire, je meurs. Si je travaille en équipe et qu'un autre foire, je suis mort tout pareil. Le résultat est toujours le même. C'est pour ça, voyez-vous, que je préférerais être le seul responsable d'un éventuel foirage.

Il est clair que cette attitude de loup solitaire n'aurait jamais été acceptée sans une qualité notoire de MacCleary : il ne foirait jamais.

Conrad MacCleary, qui parlait couramment l'allemand, s'était engagé avant même l'entrée en guerre des États-Unis. Il avait passé une grande partie du conflit à l'intérieur des lignes ennemies, avec pour mission de coordonner les activités de renseignement des Alliés. Au bout de six ans de service, il était devenu le meilleur. Ou presque. Car à la vérité, un autre agent d'infiltration américain pouvait se vanter d'avoir obtenu plus de succès que lui, un seul. Cet homme – le seul à avoir surclassé Conrad MacCleary – ne s'en vantait d'ailleurs pas.

Il n'y avait, pour dire vrai, qu'une ombre au tableau des exploits guerriers de Conrad MacCleary. Une ombre relative qui, si elle était une épine douloureusement plantée dans les chairs du jeune homme, n'était jamais apparue aux yeux d'autrui comme une honte ni comme un déshonneur. En fait, le plus sévère avec lui sur cette affaire était le premier intéressé : MacCleary en personne.

La « faute » qu'il se reprochait tant s'était produite juste avant la chute de la capitale du Reich. La guerre tirait à sa fin en Europe et les bombes tombaient du ciel comme des giboulées de mars. C'est alors que MacCleary apprit que Himmler avait fui Berlin et décida de se lancer à sa poursuite. Aucun livre d'histoire ne relata jamais l'événement mais c'est grâce à Conrad MacCleary que Heinrich Himmler, le grand patron des SS, fut appréhendé alors qu'il s'apprêtait à sortir d'Allemagne. Malheureusement pour MacCleary, c'est précisément quand il était loin de Berlin que les Soviétiques entrèrent dans la ville et en prirent possession au nom des Alliés.

La poussée des troupes Alliées avait pris l'Américain à contre-pied et l'avait privé de la prise qu'il convoitait le plus : le Führer en personne.

Il fallait bien que quelqu'un s'en charge, que quelqu'un soit là le premier pour mettre la main au collet du petit caporal autrichien. Alors, pourquoi pas Conrad MacCleary ? Mais voilà, Conrad – manque de chance – était aux troussees de Himmler pendant que l'Armée Rouge investissait le bunker du fou sanguinaire qui avait failli détruire

l'humanité entière.

Par la suite, MacCleary apprit que personne ne s'était attribué le mérite de la capture d'Adolf Hitler. Ultime acte de couardise, le Führer s'était suicidé pour ne pas avoir à répondre de ses crimes.

Mais c'est en revenant à Berlin que Conrad MacCleary allait, bien involontairement cette fois, en apprendre davantage. Sans vraiment l'avoir demandé, le jeune espion américain fut, en raison de sa remarquable maîtrise de la langue germanique, désigné comme interprète dans une étrange affaire.

Un Hauptmann, grade à peu près équivalent à celui de capitaine dans l'armée allemande, avait été retrouvé dans les ruines du bunker. Pour des raisons mal définies, l'officier avait été condamné à mort par les SS. La prise de Berlin et le bombardement des places militaires l'avaient sauvé du peloton mais apparemment pas de la folie.

Lorsque les Russes l'avaient découvert, l'homme errait dans les ruines en divaguant. Craignant que la ville entière n'ait été minée pour provoquer une déflagration générale au moment de l'invasion, ils demandèrent quelqu'un pour traduire les propos du prisonnier.

En entrant dans la cellule, MacCleary se trouva face à un officier allemand à l'air complètement éberlué.

Ses yeux étaient vitreux, ses joues ombrées par une barbe d'une semaine et son visage marqué par les ecchymoses que ses tortionnaires SS lui avaient laissées en souvenir avant d'aller rejoindre leurs pairs dans les flammes de la Géhenne. Assis sur une chaise branlante, l'homme se balançait d'avant en arrière en marmonnant. MacCleary avait déjà vu des malades atteints de démence sévère se comporter ainsi dans des hôpitaux psychiatriques.

Trois Soviétiques, un *pallkovnik* (4) et deux hommes du rang, étaient penchés sur l'Allemand. Conrad MacCleary poussa la porte derrière lui.

Ils savaient qui était ce gaillard et leurs regards pressants se tournèrent vers lui.

Le *pallkovnik* s'approcha de MacCleary et lui expliqua le problème.

— Je parle assez bien l'allemand, dit-il en anglais avec un accent épais comme un pavé de rumsteck, mais ce que ce type raconte n'a ni queue ni tête et il ne cesse de répéter un mot que personne ne comprend et qu'on ne trouve dans aucun dictionnaire.

Tandis qu'il parlait, l'Allemand continuait de se balancer en remâchant des propos confus. MacCleary lui adressa un regard de connivence et se pencha vers le prisonnier en tendant l'oreille. Les paupières de l'Allemand clignaient en permanence sur des yeux riboulants.

Conrad MacCleary se releva, le front plissé par une ride de perplexité.

— C'est tout ce qu'on veut sauf de l'allemand, *pallkovnik*.
— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? demanda le colonel soviétique.

MacCleary eut un haussement d'épaules.

— Aucune idée.

— Peut-être que ce Fritz a un problème de diction, avança le Russe.

— Peut-être, dit MacCleary en écoutant de nouveau.

Mais il avait beau se concentrer, il n'entendait rien d'autre que « Sinanju... Sinanju... Sinanju... Sinanju... ».

On aurait dit un mantra que récitait maintenant l'officier vaincu.

— Ça ne ressemble à rien, déclara l'Américain. À votre place, je n'insisterais pas et je l'enverrais rejoindre Hitler en Enfer.

En entendant prononcer le nom du Führer, l'Hauptmann s'agita encore plus, comme s'il avait reçu un électrochoc. Son visage se tordit dans une grimace de terreur à l'état brut.

Il attrapa MacCleary par son poignet qui n'était pas encore remplacé par un crochet. Les ongles de l'Allemand se plantèrent dans ses os.

— Le Maître de Sinanju arrive, souffla-t-il d'une voix éraillée. Prévenez le Führer ! Dites-lui que la mort est en marche !

La peur qui déformait son visage contusionné dépassait tout ce que Conrad MacCleary avait pu voir à ce jour. Et, malgré son jeune âge, l'espion américain en avait déjà vu beaucoup, des visages distordus par la terreur. Les yeux du prisonnier étaient exorbités. Conrad MacCleary eut l'impression déroutante qu'il était plus terrorisé à l'idée que son message ne soit pas transmis au Führer qu'à la perspective de ce que pourraient bien lui infliger l'Américain, les soldats de l'Armée Rouge ou même les SS.

Et, brusquement, il plongea en avant, dans une tentative folle pour faire Dieu sait quoi. Peut-être avait-il perdu la raison au point de croire une évasion possible. Les deux soldats soviétiques eurent un réflexe stupéfiant. Ils interceptèrent la chaise, l'immobilisèrent puis empoignèrent l'officier allemand et le redressèrent contre le dossier. Le *pallkovnik* vint alors à l'aide de MacCleary, et ils ne furent pas trop de deux pour faire lâcher prise à l'Hauptmann, dont la main était crispée comme une serre d'oiseau de proie sur le poignet de l'Américain.

— Je ne sais pas ce que tu cherches, mon gars, grogna Conrad MacCleary en massant son bras endolori. Plus personne ne peut faire quoi que ce soit pour ton Führer. Il est déjà froid.

Les yeux de l'officier allemand papillotèrent étrangement. On aurait dit qu'il émergeait d'un rêve.

— Froid ?

— Ben oui, fit MacCleary d'une voix acide. Froid et bien froid. Et je n'y suis pour rien. Tout ça, c'est grâce au camarade Staline et aux

courageux tovaritchs qu'il a envoyés ici.

À ces mots, une expression de de profond apaisement remplaça la terreur sur le visage du prisonnier. Il laissa échapper un long soupir.

Les Russes reconduisirent Conrad MacCleary hors de la cellule et reprirent leur interrogatoire. La dernière chose que vit le jeune Américain avant que la porte ne se referme c'est le prisonnier qui encaissait les coups avec un sourire béat, comme s'il ne pouvait pas souffrir plus que ce qu'il avait déjà souffert.

Ce fut sans doute l'aventure la plus déroutante que Conrad MacCleary eut à vivre au cours de la Seconde Guerre mondiale. Une aventure courte et sans danger pour lui-même, qu'il aurait normalement dû effacer rapidement de ses souvenirs. Or, curieusement, il ne parvint pas à s'en débarrasser.

Le côté rationnel de MacCleary voulait gommer cette histoire de fou de sa mémoire. Une histoire ridicule, insignifiante, dans cette débauche de folie qu'était la guerre. Et pourtant, elle restait là, refusant de décamper, comme un parasite de sa raison. Même l'expédition qu'il fit en Asie, à la fin du conflit, ne parvint pas à effacer le visage terrorisé du prisonnier allemand.

La vie reprit son cours. Pour Conrad MacCleary, la guerre n'avait marqué que le commencement d'une longue carrière d'espion.

L'OSS de la Guerre mondiale disparut au profit de la CIA de la guerre froide. MacCleary continuait à opérer en solo. Parmi tous ceux aux côtés desquels il avait combattu, il n'y avait qu'un seul homme à qui il aurait fait confiance pour surveiller ses arrières. Or cet homme d'exception s'était, provisoirement, retiré du jeu.

C'est en 1952, comme la guerre froide commençait à devenir plus chaude, que MacCleary eut le fin mot de l'histoire de ce capitaine allemand dont les obsessions hantaient sa mémoire depuis la chute de Berlin.

La Guerre de Corée battait son plein lorsque MacCleary fut dépêché à Séoul comme conseiller auprès du général MacArthur. Lors d'une réunion de concertation, des membres de l'état-major sud-coréen déconseillèrent vivement aux militaires américains de risquer une attaque contre un petit village de pêcheurs situé au nord du Trente-Huitième Parallèle.

MacArthur protesta :

— Avec tout le respect que je vous dois, il n'est pas question de renoncer à une victoire totale.

— Si vous décidez d'attaquer Sinanju, ce sera sans nous, répliqua un haut responsable sud-coréen.

MacCleary qui suivait sagement la discussion, assis dans un angle de la salle de conférence, réagit comme si on lui avait appliqué un fer rouge sur la peau :

— Vous avez bien dit « Sinanju » ?

— Tout à fait, répondit l'officier.

Au murmure quasi imperceptible qui se propagea parmi ses subordonnés, on sentit que ce simple nom en imposait aux Coréens, comme quelque chose de sacré, d'intouchable.

MacCleary fit tourner sa mémoire.

— N'y aurait-il pas là-bas quelqu'un du nom de... voyons...

Et brusquement le souvenir explosa :

— Le Maître de Sinanju.

Quelque chose qui ressemblait à de la peur se répandit dans la délégation sud-coréenne. Les officiers acquiescèrent en hochant la tête.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda MacArthur.

— Je ne puis jurer de rien, mon général, répondit Conrad MacCleary, mais je serais d'avis de respecter les avertissements de ces messieurs.

MacArthur avait toute confiance en son conseiller mais il avait néanmoins besoin d'un peu plus d'explications.

— Je ne peux pas vous en dire davantage dans l'état actuel des choses, mon général, poursuivit MacCleary, mais je vous conseillerais d'épargner Sinanju, le temps que je fasse quelques recherches.

MacArthur accepta. Conrad MacCleary s'éclipsa et passa plusieurs coups de fil à Washington, qui rappela un peu plus tard.

Mais ce ne fut pas Conrad qu'on demanda, ce fut le général.

— Oui, oui, Monsieur le Président, dit un MacArthur, stupéfait.

MacCleary eut quelque difficulté à mettre bout à bout les pièces du puzzle mais d'après ce qu'il réussit à comprendre, le Président Eisenhower, alors qu'il était commandant en chef des forces américaines en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, avait entendu dire que le responsable de la mort de Hitler était le chef d'un petit village de pêcheurs situé sur la côte nord-ouest de la Péninsule de Corée. Cet homme, doté de pouvoirs étranges, exerçait ses talents en échange de fortes sommes en or. Soucieux de ne pas s'exposer aux mêmes désagréments que le Führer du III^e Reich, Eisenhower ordonna à MacArthur non seulement d'éviter Sinanju mais de faire porter à son chef un don en or avec les compliments des États-Unis d'Amérique.

MacCleary fut désigné comme coursier pour remplir cette mission. À la faveur de la nuit, il traversa le territoire ennemi à la tête d'un petit groupe d'hommes jusqu'au petit village côtier de Sinanju.

Lorsqu'il y entra pour livrer l'or, Conrad MacCleary eut la mauvaise surprise de voir que sa curiosité ne serait pas entièrement satisfaite. Le Maître de Sinanju était absent. D'après les habitants, le chef du village était parti avec son jeune disciple pour assurer la formation de ce dernier dans Dieu seul savait quelle spécialité meurtrière. Il laissa l'or

et promit solennellement de la part du général MacArthur et du gouvernement des États-Unis qu'aucun tank ne s'approcherait du village de Sinanju.

Quand, après la guerre, il regagna les États-Unis, la première chose que fit MacCleary fut de fouiner dans toutes les archives pour comprendre comment le chef d'un petit village nord-coréen de rien du tout pouvait non seulement contraindre l'US Army à faire un détour pour préserver son patelin mais pousser le Président d'une superpuissance à lui verser un paquet d'or en échange de sa neutralité.

Si elle était très morcelée, avec de nombreux trous et zones d'ombre, la masse de renseignements qu'il put réunir sur Sinanju était, néanmoins, édifiante.

Depuis des millénaires, Sinanju était un centre d'entraînement aux arts martiaux. Ceux qui accédaient au titre de Maître vendaient leurs talents aux puissants de ce monde. Sinanju avait commencé, environ cinq mille ans plus tôt, à envoyer ses meilleurs sujets, en Asie d'abord, puis au-delà, pour accomplir au service des potentats locaux des assassinats et d'autres tâches rebutantes que les guerriers et samouraïs de l'époque ne se commettaient pas à accepter.

Ainsi la Maison de Sinanju était-elle peu à peu devenue le berceau des plus grands assassins de l'antiquité. Au fil des ans, ceux-ci améliorèrent leurs techniques et firent progresser l'art de Sinanju pour l'amener au summum du raffinement et de l'efficacité. Cet art était bien antérieur au tae kwon do, au karaté, au kung fu, et à toutes les techniques de combat – comme celles des Ninjas – qui se développèrent dans les différentes sociétés d'Asie puis, ultérieurement, dans le monde entier.

Conrad MacCleary trouva mention d'un Coréen de Sinanju à la cour de l'empereur Néron. Un autre se trouvait aux côtés d'Hannibal quand il franchit les Alpes à la tête de son armée. Les Maîtres de Sinanju avaient laissé une trace dans la plupart des événements cruciaux de l'histoire de l'humanité. Ils servaient ceux qui possédaient la richesse. La légende de Sinanju était celle d'une lignée d'éminences grises guerrières qui agissaient dans l'ombre des grands personnages de l'histoire.

C'était intéressant, passionnant même, mais MacCleary ne voyait pas ce qu'il aurait pu faire de ces connaissances nouvellement acquises.

Se précipiter au siège des journaux et crier : « Réservez-moi votre une pour demain. J'ai un papier du tonnerre de Zeus au sujet d'un foyer d'assassins professionnels dans un patelin perdu d'Asie. Ils sont tellement redoutables que le Président des États-Unis a préféré les payer que de se frotter à eux. » ?

Conrad MacCleary serait la risée des rédactions depuis New York

jusqu'à Los Angeles.

En outre, la Maison de Sinanju semblait sur le déclin en ce milieu de xxe siècle. D'après ce que MacCleary avait pu tirer de ses recherches, il n'y avait guère plus de deux experts dans l'Art de Sinanju en activité au même moment : le Maître et le disciple qui étaient traditionnellement le père et le fils. Et cela se passait ainsi depuis toujours. À l'exception d'une brève intervention à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le Maître actuel n'avait, apparemment, pas beaucoup fait parler de lui dans les hautes sphères du monde moderne.

Conrad était passionné par sa découverte mais, dans l'état actuel des choses, il ne voyait pas bien ce qu'il pouvait en faire.

Il classa l'affaire dans les archives poussiéreuses de sa mémoire. Et elle resta là pendant plus de dix ans. Jusqu'à ce qu'un jour, elle refasse surface. Et, avec elle, peut-être – simplement peut-être –, la seule et unique bouée de sauvetage qui puisse préserver une nation du naufrage.

*
* *

La houle devenait de plus en plus hachée à l'approche du sous-marin. Conrad MacCleary n'en revenait toujours pas de l'aspect du vieux Coréen qu'il était allé pêcher à Sinanju. D'après les exploits qui lui étaient attribués dans les années cinquante, il l'aurait cru beaucoup plus jeune. Ce type-là avait l'air plus vieux que Mathusalem.

— Puis-je vous demander une chose, Maître Chiun ? risqua l'Américain.

— Si vous comptez me faire payer, c'est non, répondit sèchement le Maître de Sinanju.

— Loin de moi cette idée, protesta MacCleary. Je voulais vous demander... enfin, quand je suis venu dans votre village pour la première fois et que je vous ai livré l'or envoyé par le général MacArthur au nom du peuple des États-Unis, on m'a dit que vous étiez absent parce que vous étiez parti effectuer un exercice avec votre disciple...

Le Maître de Sinanju ne regardait pas MacCleary. Ses yeux plissés comme des fentes étaient rivés sur le sous-marin, loin derrière la silhouette massive de l'Américain.

— Eh bien ? relança le vieux Coréen d'une voix mordante.

MacCleary eut la brusque impression de s'être aventuré en terrain fangeux.

— Euh..., ne le prenez pas en mauvaise part, dit-il, mal à l'aise.

Mais, enfin, ce... ce disciple... Il ne devrait pas être en âge de... d'entrer dans la vie active, si j'ose dire ? Je... j'ai pris mes renseignements sur la culture de Sinanju et je sais que, enfin... qu'à chaque génération, un Maître forme un disciple et un seul afin de lui succéder. Il, comment dire cela... il me semble que votre disciple devrait lui-même être passé Maître à l'heure qu'il est...

MacCleary était incapable de s'expliquer le phénomène mais il aurait juré qu'à cet instant, la température, déjà glaciale, de l'air de la Baie de Corée Occidentale chutait encore de plusieurs degrés.

Avec une lenteur insupportable, le Maître de Sinanju tourna la tête vers lui et, lorsque les yeux du vieil Asiatique se verrouillèrent sur les siens, Conrad MacCleary eut l'impression de voir le visage de la mort.

La voix couinante de Chiun s'éleva, dominant le tumulte des vagues.

— Oui, dit-il simplement. Ce disciple devrait être Maître à l'heure qu'il est.

Il ne dit rien d'autre pendant le reste du trajet.

Quand ils atteignirent le *Darter*, MacCleary eut l'impression de n'avoir jamais été aussi heureux de sa vie de voir des marins de la Navy.

Les dires de Chiun se confirmèrent sur un point : ses malles étaient étanches. Elles n'avaient pas pris de poids et ne rejetèrent pas une goutte d'eau de mer quand on les hissa à bord.

Négligeant les mains vigoureuses que lui tendaient les jeunes matelots pour l'aider à gravir les derniers degrés de l'échelle de coupée, Chiun grimpa à la suite de ses bagages. Les mouvements du vieil homme étaient si rapides et si gracieux que Conrad MacCleary avait l'impression de voir la danse d'une araignée sur sa toile. Le petit Asiatique atteignit la tourelle en un tournemain.

Toujours assis dans le canot chahuté par la houle, MacCleary le regarda s'engouffrer souplement dans l'écouille.

— Je crois qu'on va en avoir pour notre or, murmura-t-il en lâchant sa pagaie.

Puis il embarqua à son tour en acceptant de bonne grâce l'aide des marins.

CHAPITRE III

Phil Rand ignorait ce que ce boulot avait de si extraordinaire mais une chose était sûre : vu les attentions dont il était entouré, il devait être très important aux yeux d'un personnage très important également, sans doute une huile de la compagnie du téléphone.

Mais Phil avait beau chercher, à ses yeux à lui, le boulot était d'une banalité absolue. Une mission ordinaire comme il en exécutait régulièrement depuis qu'il travaillait pour AT & T.

Ce sombre matin d'octobre, le chantier était localisé sur Shore Road, une voie sur berge luisante de graisse et de bruine, à New Rochelle, dans l'État de New York.

Un contrôleur se trouvait déjà sur place lorsque les camions de la compagnie de téléphone avaient débarqué Phil et son équipe, à cinq heures et quelques broquilles.

C'était un grand homme sec, pour qui la grisaille précédant le jour semblait avoir été taillée sur mesure. Tout était gris en lui, depuis les cheveux jusqu'aux chaussures, en passant par les yeux, les vêtements et même la peau. Il était planté là, ombrageux, semblable à un vampire de film muet. Sans un mot, il regarda Phil Rand et ses hommes descendre des véhicules.

— Vous êtes en retard, dit-il.

Le contrôleur était en noir et blanc mais il n'était pas muet. Sa voix était acide, et glaciale comme la brume qui planait dans l'air humide.

Phil jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 5 h 06 du matin.

— On a eu des embouteillages, répondit-il d'un ton hilare.

Dans son esprit, bien sûr, le contrôleur plaisantait.

— Il n'y a pas d'embouteillages à cette heure-ci et j'ai un programme très chargé. Je vous invite donc à procéder le plus rapidement possible à l'intervention qui vous a été commandée.

Phil poussa un profond soupir. Il y avait aussi des pisse-vinaigre dans la vie.

— On s'y met dare-dare, chef !

Il consulta ses plans, prit ses mesures et trouva rapidement le point qu'il cherchait. Dès qu'il fut sûr de son fait, Phil distribua ses directives et l'équipe entreprit d'éventrer une portion de Shore Road.

Il leur fallut creuser davantage que ce qu'il avait escompté mais, au bout d'un moment, ils finirent par atteindre leur but : le câble enseveli en tranchée profonde. Protégée par une gaine, l'extrémité de la ligne de cuivre torsadé était lovée comme un serpent au repos. Elle venait du détroit de Long Island, via Glen Island, et s'arrêtait juste là, au fond du trou pratiqué par les terrassiers de AT & T. À une cinquantaine de centimètres, un autre serpent de cuivre gainé attendait. Celui-là émergeait d'une canalisation d'égout désaffectée qui partait vers un point inconnu, en direction de l'intérieur des terres.

— C'est ça ? demanda Phil Rand.

Le grand homme gris approcha au bord du trou, regarda et hocha la tête sans même daigner faire entendre le son de sa voix. On ne faisait pas plus aimable...

Rand relaya le message sur un mode un peu plus explicite :

— C'est bon, les gars. Vous pouvez faire le branchement.

Les techniciens descendirent dans la fosse. Le regard gris du contrôleur détaillait chacun de leurs gestes.

Phil approcha et, histoire de briser le silence, demanda :

— Ça vient d'où ? De Columbia Island, je parie.

— Je ne peux pas dire, répondit l'homme en gris sans cesser de surveiller le travail des techniciens.

Sa voix n'était pas acide, elle était vitriolée. Phil Rand le regarda du coin de l'œil. Apparemment, il ne cherchait même pas à être désagréable. Ce type était comme ça par nature. Bref, un vrai boute-en-train.

Phil ne l'avait jamais vu. Il avait juste été inscrit sous le nom de Jones sur son ordre de mission. Le chef d'équipe ignorait même pourquoi on lui avait collé un contrôleur sur le dos pour un travail aussi banal que celui-là. Bah, ça faisait partie des mystères de la galaxie American Telegraph & Telephone...

À 10 h 30, les connexions étaient faites et les câbles ensevelis sous deux mètres de sable et de remblai. Alors seulement, le dénommé Jones détacha son regard des travaux.

Quand le camion de la voirie de New Rochelle arriva sur place pour refaire le goudron, il fit un vague signe de la main et s'en alla.

— Quand même..., fit Rand.

— Quand même quoi ? reprit la voix vitriolée de Jones.

— Ben, je me demande à quoi ça rime, ce branchement sans code et tout ça...

— Ne cherchez pas à le savoir, lui conseilla le contrôleur d'un ton polaire. Ce sont les liaisons intérieures de la compagnie.

Le camion de la voirie benna sa charge de goudron sur la chaussée. Tandis que les hommes se mettaient à l'étaler, Jones grimpa dans son break modèle 69 et démarra sans un mot d'explication.

Il n'était évidemment pas question qu'il révèle aux hommes de AT & T quoi que ce fût sur le branchement téléphonique le plus secret de l'histoire des États-Unis d'Amérique.

*
* *

Ce branchement téléphonique ultra confidentiel n'était que l'un des nombreux secrets d'État détenus par l'homme qui repartait au volant du break modèle 69. Bien entendu, Jones ne s'appelait pas Jones, pas plus qu'il n'était contrôleur à la compagnie AT & T. Son nom était Harold W. Smith et il était à la tête de CURE, le plus petit, le plus puissant et le plus secret des services secrets de la République des États-Unis.

Il dégrafa le badge de AT & T au nom de Jones qu'il portait au revers de son veston gris et le rangea dans une serviette de cuir.

Du plus loin que remontaient ses souvenirs, Harold Smith avait l'impression d'avoir porté de lourds secrets. Mais aujourd'hui, c'était différent. Autrefois, il y avait toujours un petit cercle d'initiés dans ces secrets. Des supérieurs, des subordonnés, des hommes de même rang. Un cercle qui s'élargissait ou se rétrécissait en fonction des besoins et des circonstances.

Le cercle s'était maintenant réduit à sa plus simple expression. Il avait tellement rapetissé que Smith avait l'impression de le sentir se resserrer autour de son cou comme le nœud coulant du bourreau.

Durant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il se distinguait par son courage et son efficacité dans les missions de renseignement les plus dangereuses et les plus secrètes derrière les lignes ennemies, Harold Smith avait été surnommé le « Spectre Gris » par ses pairs. Pendant la guerre froide, il avait travaillé à la Division des Opérations Clandestines de la CIA et, là aussi, il avait vu passer son lot de secrets.

Smith n'avait pas encore les cheveux gris à cette époque mais ses yeux l'étaient depuis sa naissance et sa peau, aussi, était grise. Une malformation cardiaque congénitale se trouvait à l'origine de cette coloration cutanée et, pour rester dans le ton, le docteur Smith ne s'habillait plus que de costumes gris.

Plus il vieillissait, plus lourdes étaient les responsabilités qui pesaient sur ses épaules et plus il devenait gris. Plus dure et plus compliquée, aussi, devenait sa vie à mesure que le monde, les technologies et, partant, les méthodes de renseignement devenaient plus sophistiquées.

Il s'engagea dans Boston Post Road qui longeait la côte de New Rochelle jusqu'à Rye. Harold W. Smith préférait éviter le centre-ville. Il n'y avait, dans le cas présent, aucune raison objective à cela mais, tout comme la discrétion, le besoin d'éviter les lieux trop courus par la foule était comme une seconde nature chez le docteur Harold W. Smith.

Il se trouva bientôt sur une petite route boisée. À sa droite s'étendait Long Island, immense bande de terre sableuse. Par intermittence, il apercevait la blancheur des vagues mousseuses, partiellement cachées par les arbres roussis de l'automne. Des bateaux épars tanguaient sur la houle. Quelque part, dans la profondeur des eaux qu'ils traversaient, courait un câble sous-marin, maintenant connecté à la ligne téléphonique dont les services de Travaux Publics de la ville de New Rochelle étaient en train de parachever l'ensevelissement.

La mise en place de la ligne spéciale était un projet que le docteur Smith caressait depuis le tout début mais elle n'avait pas été une mince affaire. Il avait toujours estimé que cette ligne constituait une nécessité absolue. Il avait fallu du temps et une solide dose de patience. Faire poser une ligne reliant directement Rye à Washington eût été une sottise de premier ordre. Pareils travaux menés en bloc auraient inévitablement attiré l'attention. Ne fût-ce que celle des autorités. Or Smith et la petite agence qu'il dirigeait devaient impérativement rester inconnus, des pouvoirs publics comme de quiconque.

Harold W. Smith avait donc conduit l'opération téléphone par petits tronçons successifs. Et, une fois de plus, il avait fait triompher le vieil adage selon lequel « patience et longueur de temps font mieux que force ni que rage ».

La ligne était un puzzle. Comme dans ces jeux pour enfants où il faut tracer des segments de droites entre des points numérotés pour faire apparaître un dessin, elle ne suivait jamais le chemin le plus court.

Pendant cinq ans, Smith avait consacré la majeure partie de son temps libre à pirater les plannings des différentes compagnies de téléphone. Dès que le plan de travail quotidien d'une équipe coïncidait plus ou moins avec la trajectoire établie par ses ordinateurs, il lançait dans le circuit des directives parasites pour que la pose d'une section de sa ligne soit inscrite au programme. Bien sûr, il se chargeait toujours de superviser personnellement les travaux et ne quittait jamais le chantier avant d'avoir vu la ligne se faire enterrer.

Peu d'hommes auraient eu la patience nécessaire à l'accomplissement de ce travail de Romain. Mais de la patience, Harold W. Smith en avait, précisément, à revendre et cela faisait

partie des raisons pour lesquelles il avait été choisi, huit ans auparavant, pour être le sauveur des États-Unis d'Amérique.

— Il faut un remède de cheval, Smith, une cure radicale, pour soigner ce monde malade, avait déclaré le jeune Président de l'époque lors d'une des réunions préliminaires à la définition de sa nouvelle mission.

Une cure...

Tout en écoutant avec déférence les propos du chef de l'exécutif, Harold Smith avait retenu le terme qui allait bientôt donner son nom à l'Agence « CURE ».

— Notre pays est dans une impasse, Smith, disait le Président. Le crime et la corruption sont partout. Nous sommes réduits à l'impuissance face à une situation de pourrissement, de désagrégation, sans précédent dans l'histoire des États-Unis d'Amérique. Les forces du non-droit ont rendu notre Constitution obsolète et les lois de la nation ne suffisent plus à maintenir la cohésion du pays. Si nous persistons à nous battre avec des armes conventionnelles, c'est une bataille perdue d'avance que nous livrons aux gangsters de tout acabit qui, eux, ne respectent plus les règles du jeu depuis bien longtemps.

Le Président se trouvait devant un choix terrible : se lancer dans une action radicale ou laisser le pays aller à vau-l'eau. D'après ses conseillers, deux options se présentaient à lui : décréter la Loi Martiale ou abroger la Constitution.

Il eut la sagesse de ne choisir ni l'une ni l'autre. Au lieu de cela, il alla recruter dans les services informatiques débutants de la CIA un analyste, discret mais confirmé, qui, après de brillantes études, était sorti médecin militaire diplômé de l'école navale de Dartmouth et qui, pendant le dernier conflit mondial, s'était illustré dans l'OSS en conduisant ses actions de commando sous le nom de guerre du « Spectre Gris ».

Le Président lui confia la tâche de nettoyer le pays et de sauvegarder la démocratie, même si, pour ce faire, il était contraint de piétiner quelque peu les grands principes établis par la Constitution.

C'est ce que fit Harold Smith, avec autant de déchirement que d'application, et c'est pourquoi, chaque matin en se mettant au travail, il lisait la Constitution, le document le plus sacré de l'histoire des États-Unis. Cela lui rappelait, par-delà son côté fâcheux, le bien-fondé de sa mission.

Harold W. Smith croyait en la Constitution. Mais il ne croyait pas que l'on dût sacrifier la démocratie aux articles immuables consignés une fois pour toutes et à jamais sur un vieux parchemin.

Cette lecture quotidienne était un peu son acte de contrition personnel pour fouler aux pieds, avoir foulé et être appelé à fouler

encore le sacro-saint acte fondateur de la République des États-Unis d'Amérique.

Tout en roulant sur cette route ombreuse d'automne, Smith pensait à ce Président qui avait eu le courage de regarder la réalité en face et qui y avait laissé sa vie. Aujourd'hui, Smith était à la tête de CURE et les données du problème avaient encore changé.

Huit ans auparavant Harold Smith songeait à se retirer de la CIA et du monde sans pitié de l'espionnage et du renseignement. Il avait déjà, au cours de sa jeunesse, pris plus de risques pour son pays que bien des hommes au cours de toute une existence. Il avait sacrifié sa vie privée, baigné dans les secrets, la duplicité, les pieux mensonges et les actions inavouables.

Le docteur Harold W. Smith postula pour un emploi d'enseignant à l'école navale de Dartmouth, celle-là même dont il était diplômé. Le poste lui fut accordé, à la grande joie de Maude, son épouse, qui n'était pas fâchée de voir son cher Harold accéder à un travail plus normal qui lui permettrait, enfin, d'assumer convenablement son rôle de père. Vickie, leur fille, en était alors à la phase initiale de sa crise d'adolescence. C'était une chose dont Maude n'aimait guère parler. Et, quand elle en parlait, elle incriminait le vent de folie qui soufflait sur la société. Au fond d'elle-même, elle jugeait qu'une vie plus rangée pour Harold serait un bénéfice pour toute la famille. Quelle joie ce serait de l'avoir avec elles le soir à la table familiale, comme un mari normal et un père normal.

La nouvelle vie rêvée de Maude Smith devait commencer à la rentrée scolaire de 1963 mais, quelques mois avant la prise de fonction de Harold à Dartmouth, l'avenir de la famille Smith allait prendre un autre tournant. Un virage, pour être plus exact.

C'est en effet durant l'été de cette même année que Smith fut, en grand secret, convoqué dans le Bureau Oval de la Maison-Blanche. À l'issue de ce premier rendez-vous avec la plus haute autorité du pays, le destin de Harold W. Smith était tracé pour toujours.

Avant même d'avoir donné son premier cours, Smith démissionna de son poste tout neuf à Dartmouth et s'attaqua à la conception d'une nouvelle agence de lutte contre la criminalité appelée à transgresser les limites de la Constitution dans le but paradoxal de protéger cette Constitution même. Réduit à sa plus simple expression, le rôle de cette agence serait d'éliminer partout de par le monde ce ou ceux qui seraient classés par Harold W. Smith dans la catégorie des « dangers pour la sécurité des États-Unis d'Amérique ou du monde Occidental » et qui, pour des raisons de stratégie, de diplomatie, de discrétion, voire de pures et simples capacités, ne pouvaient faire l'objet d'une

intervention menée par des services secrets connus. Il allait de soi que pour éliminer ces « dangers » – rôle du service action –, il fallait préalablement être en mesure de les détecter. Cette détection serait le rôle plus spécifiquement réservé au directeur de l'agence, Harold W. Smith.

C'était tout simple dans la formulation des objectifs mais fichtrement compliqué dans l'exécution des missions. CURE devait se doter d'un aspirateur géant, un aspirateur à renseignements répercutant sur le terminal de Harold Smith les données sensibles en provenance de toute la planète.

Les talents d'organisation de Harold Smith, son efficacité étant sans égal, les questions de stratégie, mode de financement, dotation en personnels furent réglés en moins de huit semaines. Smith décida alors que « CURE » serait le nom de sa nouvelle agence. Comme nous l'avons déjà dit, ce n'était ni un sigle ni un acronyme mais une émanation des paroles prononcées par le Président.

Il ne restait plus qu'à trouver le siège de l'organisation.

Washington était exclue d'emblée. La capitale était encombrée de services gouvernementaux, d'agences diverses et d'espions en tout genre. La nouvelle technologie informatique que Harold Smith maîtrisait mieux que quiconque et sur laquelle devait reposer le fonctionnement de CURE autorisait un certain éloignement mais, pour des raisons pratiques, aussi bien professionnelles que familiales, Smith n'était guère enclin à aller se reclure dans les forêts du Nord-Dakota ou dans un bunker creusé sous les Montagnes Rocheuses.

Deux mois après sa première séance de travail avec le Président, il tomba enfin sur le site idéal. Ce site figurait tout simplement parmi les ventes par adjudication dans les petites annonces du *New York Times*.

Bientôt, une haute muraille surgit entre les arbres. La route suivait le mur d'enceinte jusqu'à la grille d'entrée, encadrée par deux piliers de granit. Au faite de chaque colonne, une plaque de bronze indiquait : Maison de Santé de Folcroft.

Harold W. Smith repensa à cette petite annonce découverte par hasard dans le *New York Times* alors qu'il s'apprêtait à jeter le journal à la corbeille et, entorse rarissime à son habituelle sévérité de mœurs, il s'autorisa un petit sourire tandis qu'il roulait sur la dernière portion de route, en direction de l'entrée.

La clinique de Folcroft, située à Rye, face au pertuis de Long Island, jouissait aujourd'hui d'une excellente réputation. Cela n'avait pas toujours été le cas. À ses origines, Folcroft était un centre de santé mentale où les anciens des riches familles new-yorkaises qui perdaient la boule pour cause de vieillissement pouvaient achever paisiblement

leur vie. L'établissement avait périclité dans les années quarante à la suite de la disparition de sa clientèle de prédilection puis de malversations commises par son directeur, un plat personnage du nom de Franz Murray Thatstinks.

Quelques années après sa liquidation judiciaire, Harold W. Smith avait repris l'établissement, qui était presque à l'état de ruine, l'avait assaini, modernisé et informatisé.

Depuis maintenant près de huit ans, il présidait au destin de l'établissement et, faisant un grand pied de nez à ceux qui n'auraient pas parié cher sur ses chances de succès, il l'avait, de nouveau, rentabilisé.

Mais, si la clinique de Folcroft fonctionnait réellement comme un centre de soin tout à fait digne de ce nom, son rôle premier, ignoré de tous, était de servir de repaire clandestin à CURE, le plus petit, le plus redoutable, le plus hermétique mais aussi le plus riche des services secrets des États-Unis d'Amérique.

Ainsi le docteur Smith portait-il une double casquette, la casquette officielle de directeur de Folcroft, et la casquette secrète de directeur de CURE.

Les fenêtres de la clinique étaient ornées de petites vitres carrées qui respectaient le style néovictorien de la bâtisse. Seule une grande baie vitrée se démarquait de l'ensemble. Tournée vers le Détroit de Long Island qui chatoyait au loin sous le soleil, elle réfléchissait les feux du soleil automnal, empêchant les espions éventuels ou les simples indiscrets de voir ce qui se passait au premier étage dans le bureau de Smith, pièce dont elle constituait la seule ouverture sur l'extérieur.

Même au cœur de la nuit, quand Harold W. Smith travaillait en continu sur une affaire – ce qui n'était pas chose rare –, et que les lampes étaient allumées dans son bureau, on ne voyait de l'extérieur que cette immense glace rectangulaire, découpée comme une meurtrière géante, dans la façade austère de la vieille clinique. Le verre avait été traité à cette fin par une entreprise spécialisée travaillant exclusivement au service de l'Armée américaine et de la CIA.

Le sombre bâtiment de brique aux murs couverts de lierre se dressait, massif, dans un parc planté d'arbres rongés par les ans et par les embruns de l'Atlantique qui, les jours de grand vent, vaporisaient sur Rye leur crachin chargé de sel et de sable.

La clinique de Folcroft était une vraie clinique qui accueillait de vrais patients. Elle traitait essentiellement les pathologies nerveuses et psychiatriques et le docteur Smith l'avait dotée d'un personnel soignant et administratif aussi efficace que dévoué.

Smith franchit la grille en adressant un vague signe de tête au vigile

de faction.

Le maître des lieux était satisfait de la façon dont il avait relevé Folcroft de ses cendres. Mais aujourd'hui, il était plus que satisfait. C'était un jour de gloire.

Le directeur de Folcroft gara son break à son emplacement réservé sur le parking du personnel, entra dans le bâtiment et monta directement à son bureau.

Il adressa un signe de tête à la jeune femme blonde au chignon un peu sévère qui siégeait dans l'antichambre, derrière une machine à écrire Smith-Corona.

— Bonjour, Miss Purvish.

Comme le reste du personnel, Miss Purvish avait suivi une formation en alternance et occupait son poste de secrétaire selon une rotation originale mise en place par le docteur Harold Smith au prétexte d'intéresser le personnel à l'ensemble des activités de Folcroft. Exception faite des médecins et du personnel technique, les employés de la clinique étaient à tour de rôle affectés aux travaux administratifs et aux soins des malades.

Bien entendu, ce mode de fonctionnement ne poursuivait pas du tout l'objectif affiché. Il visait simplement à éviter que quiconque ne reste trop longtemps attaché aux tâches administratives. L'extrême prudence de Harold W. Smith lui avait dicté cette stratégie propre à éviter que des employés ne découvrent fortuitement quelque information secrète par suite d'une trop grande intimité avec le traitement du secrétariat, par exemple.

— Bonjour, docteur, dit la secrétaire. La livraison dont vous m'avez parlé est arrivée pendant votre absence. Je l'ai fait mettre au sous-sol, comme vous l'aviez demandé.

— Très bien, Miss Purvish, merci, répondit Harold Smith.

De quelques longues enjambées, il traversa l'antichambre et posa une main impatiente sur le bouton de la porte de son propre bureau.

— Est-il indiscret de vous demander à quoi sert cette chose, Monsieur le directeur ? s'enquit la jeune femme d'un air intrigué.

Pour innocente qu'elle fût, la question de Miss Purvish lui fit l'effet d'un coup de poing au ventre. La main de Smith se crispa sur le bouton de cuivre.

Sa première réaction fut de faire comme s'il n'avait pas entendu. Mais les membres de son actuelle équipe féminine étaient du genre entêté. Il avait le chic pour embaucher celles-là plutôt que les autres. Ce dont, d'une manière générale, il ne se plaignait d'ailleurs pas. Mais, revers de la médaille, il savait qu'avec ce genre de personnage, la politique de la fuite ne pouvait qu'éveiller les suspensions.

— Je compte m'en servir pour faire du classement, dit le docteur Smith.

— Je me doutais bien de quelque chose comme ça, fit Miss Purvish. Mais cette armoire est tellement grande... Et je n'ai pas vu de tiroirs. Ça ressemble à une énorme boîte d'acier.

Elle se remit à taper sur les touches de sa machine manuelle.

« Un peu trop fouineuse, celle-là », songea Smith en passant dans la pièce voisine.

Mentalement, il nota : réintégrer Miss Purvish pour quelques semaines dans une équipe soignante. Il tira la porte derrière lui.

L'aménagement des lieux était propre et spartiate. Une solide table de travail en chêne, quelques chaises, une banquette à côté de la porte, deux armoires de classement en bois. Le seul élément un peu luxueux était le fauteuil de cuir que Harold W. Smith avait acheté d'occasion pour son usage personnel. Il est vrai qu'il y passait de nombreuses heures et qu'un minimum de confort favorisait le travail.

Le directeur de l'agence CURE et de la clinique de Folcroft s'y assit, notant au passage que le bureau de chêne commençait à donner des signes de vieillissement.

C'était ainsi. Rien ne durait éternellement dans ce monde, pas plus les bureaux de chêne que les êtres humains ou que les démocraties parlementaires...

Harold W. Smith se baissa sur la droite pour ouvrir le tiroir du bas. Il y saisit un téléphone de couleur rouge cerise. Il n'y avait rien d'autre dans le tiroir que cet étrange appareil téléphonique, rouge et sans cadran.

Avec des gestes exprimant quelque chose qui ressemblait à du respect, Smith déposa le téléphone sans cadran sur la table. Il laissa échapper un soupir, comme après une rude épreuve ou une forte émotion, puis consulta sa Timex.

La montre indiquait : 10h55 am. L'équipe de Phil Rand avait mis un peu plus de temps que prévu mais, malgré cela, Harold Smith avait réussi à respecter ses propres horaires. Il avait exactement trois minutes.

Le directeur de CURE poussa un nouveau soupir. Il n'y avait aucune raison de tarder davantage.

Du plat de la main, il palpa le dessous de sa table de travail et trouva, près de son genou droit, un poussoir caché, qu'il actionna. Harold Smith regarda un gros écran d'ordinateur surgir lentement de l'épaisseur du bureau, comme un Léviathan des temps modernes émergeant de l'océan. Un clavier apparut également, juste devant lui.

Aussitôt, Harold W. Smith se mit au travail, épluchant les synthèses que les ordinateurs de CURE avaient établies. Au début des années soixante-dix, les ordinateurs commençaient à se répandre dans le pays. Les administrations, les banques entreprenaient de s'équiper. Des réseaux, encore rudimentaires, étaient en train de s'établir entre les

différents corps d'armée. Smith se disait qu'un jour – peut-être de son vivant –, les ordinateurs seraient une chose aussi commune que les postes de radio ou de télévision. Mais, pour le moment, les unités centrales reliées au terminal de Harold W. Smith dans ce bureau de Folcroft constituaient une préfiguration secrète des temps à venir.

Grâce à ses systèmes, CURE possédait déjà tout un réseau d'informateurs involontaires dans tous les secteurs sensibles de la vie du pays : administrations, gouvernements d'États, services publics, etc., et, bien sûr, agence de renseignement en tout genre.

Bien peu parmi ces informateurs savaient à qui ils faisaient des révélations. Presque tous, à vrai dire, ignoraient même qu'ils en faisaient à d'autres qu'à leurs collègues ou leur hiérarchie. Et aucun d'entre eux n'avait le moyen de savoir qu'il faisait partie de cet énorme réseau de collecte de renseignement qu'était CURE.

CHAPITRE IV

Les deux vigiles sortirent à grands pas de *La Bodega del Encinar*.

Le jour déclinant, qui inondait Alamo Canyon Road de ses derniers feux, nimbait de cuivre et d'or leurs uniformes en tergal gris-bleu doublé d'une trame pare-balles et les armes de gros calibre pendues à leurs ceinturons de cuir. Lenny Sanchez et Calvin Meredith sautèrent à bord d'une Land Rover garée devant l'hôtel de luxe.

Sanchez jubilait. Il assena une claque retentissante entre les épaules de son compagnon.

— Bientôt le magot et la grande vie, mon vieux ! Ça faisait un dur moment qu'on attendait mais je ne regrette pas d'avoir accepté cette mission un peu... spéciale. Quand même, des types comme nous, se faire embaucher comme vigiles pour exécuter un contrat pour le compte des Fédéraux, faut le faire, non ?

Calvin Meredith approuva d'un hochement de tête mais ne fit pas de commentaire. Il semblait moins enthousiaste que Sanchez.

Le 4 x 4 gris, portant le logo de la société de protection et de services Dagmar Security Services, démarra sur les chapeaux de roues et remonta Alamo Canyon Road, pratiquement déserte à cette heure. Au volant, Lenny Sanchez souriait déjà. Tuer n'était pas simplement un gagne-pain pour le faux vigile, c'était une jouissance d'autant plus appréciée qu'elle était devenue rare.

Recherché pour de multiples meurtres, Lenny Sanchez avait fui son Costa Rica natal à l'âge de vingt et un ans pour se réfugier au Mexique, où ses compétences lui avaient permis de se faire aussitôt embaucher dans la milice des frères Carrajal, les patrons du sinistrement célèbre gang des Pistoleros de Mexicali.

Pendant quatre ans, il s'y était illustré comme exécuteur des basses œuvres au service des Carrajal et de leur sanguinaire associé Sancho Guzman. À Tijuana et Mexicali puis, bientôt, sur tout le territoire du Mexique, le milieu de la drogue, de la prostitution, et la pègre en général, se mirent à trembler au simple nom de Lenny-Bouche-Cousue.

Sanchez avait reçu ce surnom en raison de sa pratique habituelle, qui consistait à bâillonner ses victimes avec du chatterton pour étouffer leurs cris, puis de leur faire subir des sévices raffinés – évidemment à caractère sexuel quand il s'agissait de femmes – avant

de les achever d'une balle dans la nuque et de se débarrasser de leur corps dans une décharge.

En 1964, une tentative de meurtre commanditée par le gang des Pistoleros contre la personne du Président Gustavo Diaz Ordaz lui valut d'être de nouveau recherché par toutes les polices du pays et Lenny-Bouche-Cousue jugea plus prudent de fuir vers les États-Unis.

Aujourd'hui, à trente-deux ans, Lenny Sanchez, alias Lenny-Bouche-Cousue restait un solide athlète. Il avait des traits fins, une peau café au lait et portait une chevelure calamistrée tellement soignée qu'elle semblait sortir d'une boîte. Son visage agréable et son esprit vif lui valaient la confiance des hommes ; son charme de Chicano, à la fois rude et sensuel, séduisait les femmes. Bien des gens auraient donné le bon Dieu sans confession à ce tueur au physique de latin lover.

À ses côtés, Calvin Meredith se taisait.

Aussi musclé que Lenny-Bouche-Cousue, il était plus basané de peau, avec des arcades saillantes et des pommettes haut placées. Plus nerveux, également, Meredith caressait la crosse de son Colt et gardait le regard fixé sur le pare-brise de la Land Rover qui filait vers la résidence de Sunnyland Corral en soulevant des nuages de poussière dans les rues de Palm Springs.

Chacun à sa manière, les deux hommes se préparaient à l'action. Quelques instants plus tôt, au restaurant de *La Bodega del Encinar*, tout en leur dévorant sous le nez un T-bone saignant, John Ashanty et George W. Bee leur avaient donné l'ordre qu'ils attendaient avec impatience depuis si longtemps : « Liquidez Carrese ».

Un contrat simple et de toute beauté. Ils avaient mille fois révisé le plan. Tout était prêt.

Albino Carrese, un Américain d'origine italienne principal actionnaire de l'hôtel-casino *Silver Hem* de Las Vegas, n'avait pas bien mesuré le danger en faisant liquider les hommes du FBI qui s'intéressaient d'un peu trop près aux affaires de son associé, le célèbre mafioso Don Carmine Viaselli.

Les temps avaient changé depuis Al Capone, et même depuis Lucky Luciano. Aujourd'hui, au début des années soixante-dix, les Fédéraux n'acceptaient plus de servir de têtes de massacre aux truands du pays. Mais, malheureusement, il arrivait encore qu'un capo mafioso ou un gangster d'une autre origine oublie de respecter cette règle du jeu.

Dans ce cas-là, surtout dans le Nevada et en Californie, les G-Men (5) appliquaient systématiquement la politique du « œil pour œil, dent pour dent ». La loi du talion dans toute son infamie et sa brutalité.

Les truands n'avaient pas d'états d'âme, pourquoi diable les G-Men

en auraient-il eu ?

Quand les circonstances et le droit leur permettaient de le faire en toute légalité, ils agissaient eux-mêmes. Quand ce n'était pas possible, ils n'hésitaient pas à embaucher des hommes de main comme Lenny Sanchez et Calvin Meredith pour faire le sale boulot à leur place. Bien sûr, il ne s'agissait pas de vengeance ou de règlements de comptes, les forces de l'ordre étaient très au-dessus de cela, il s'agissait simplement de mesures de dissuasion...

En douze minutes, la Land Rover fut à l'entrée de l'*Eden Golf & Bowling Club* qui appartenait collectivement aux habitants de Sunnyland Corral et ceinturait la résidence proprement dite.

Nés du désert grâce à l'aqueduc du Colorado, ces deux ensembles clôturés, imbriqués l'un dans l'autre, se nichaient au cœur même de Palm Springs. De somptueuses constructions, flanquées de piscines miroitantes, s'y dressaient sur de vastes lotissements protégés comme des terrains militaires. Les teintes des villas, soigneusement choisies, se fondaient harmonieusement dans le paysage.

Ce n'est pas sans vanité que cette oasis pour milliardaires, couverte de palmiers et de pelouses verdoyantes, s'était donné le nom de « résidence des présidents ».

Si le titre était, certes, exagéré, il n'était pas pour autant dénué de justification. C'est, en effet, à Sunnyland Corral que le futur Président intérimaire, rendu mondialement célèbre par sa propension à se prendre les pieds dans les tapis et à se tordre les chevilles en descendant les passerelles d'avions, et l'actuel vice-président avaient acheté des propriétés adjacentes. Lors d'une visite chez son colistier, le Président en exercice avait été tellement séduit par le site qu'il s'était lui-même rendu acquéreur d'une villa à Sunnyland Corral pour y passer ses vieux jours quand il serait retiré de la politique et des affaires.

Le Président en question ignorait encore que le scandale des écoutes du *Watergate* allait le contraindre à partir vivre dans cette somptueuse retraite quelques années plus tôt qu'il ne l'avait envisagé.

*

* *

Un vigile arrêta le 4 x 4 à la grille du club privé.

Loin à l'ouest, des lueurs rougeoyantes embrasaient le désert californien. Les réverbères étaient déjà allumés, aussi bien à l'*Eden Golf & Bowling Club* que dans les rues de Sunnyland Corral.

Lenny-Bouche-Cousue baissa la vitre.

— Salut, Orville.

Orville Boswell était blanc de peau et de nationalité américaine.

— Salut, Lenny.

— On vient de recevoir les ordres. C'est pour ce soir. Tu sais ce que tu as à faire ?

Boswell hocha la tête avec agacement.

On était en pleine guerre du Viêt-nam et à l'échéance de leur contrat d'engagement, certains militaires, plutôt que de rempiler dans l'armée, préféraient signer avec des sociétés de protection ou de transport de fonds. Boswell avait fait ce choix et, quelques jours après son embauche par la Dagmar Security Services, John Ashanty l'avait soudoyé. Agent du FBI, Ashanty avait les moyens d'acheter les gens à des tarifs défiant toute concurrence.

*

* *

Boswell ouvrit la grille pour laisser entrer la Land Rover, referma et regagna sa guérite. Une seule grille pour pénétrer dans l'*Eden Golf & Bowling Club* et, pour ouvrir cette grille, une seule clef que les équipes de vigiles se repassaient au moment de la relève. Sans cette clef, impossible d'accéder à Sunnyland Corral que l'*Eden Golf* entourait comme un rempart naturel. Tel était le fondement du système de sécurité.

Un système simple qui, jusqu'à présent, s'était montré parfaitement efficace.

— Remplace-moi, Ronny, ordonna Boswell. C'est pour ce soir. Il faut que j'aille draguer.

Ronald Dumpfield, un géant à l'arcade broussailleuse, éteignit sa cigarette et prit la garde à la place de son collègue devant l'entrée de l'*Eden Golf*. Orville Boswell se dirigea alors vers une Chevrolet Corvette flambant neuve garée sur le parking du gymnase et démarra. Ronald Dumpfield rouvrit la grille et la puissante voiture s'éloigna en direction de l'autoroute Phoenix-Los Angeles.

*

* *

La Land Rover de Lenny-Bouche-Cousue et Calvin Meredith était déjà loin.

Les deux hommes traversèrent l'*Eden Golf & Bowling Club* sans

rencontrer âme qui vive. Seules deux Rolls et une Jaguar, garées devant le cercle à l'extrémité du green, trahissaient quelque présence humaine sur les lieux. On distinguait à peine les silhouettes des chauffeurs qui attendaient leurs patrons en somnolant derrière les pare-brise teintés.

Il ne faisait pas encore nuit noire mais, pour se conformer à la discipline très stricte qui régissait la circulation dans l'enceinte protégée, Lenny-Bouche-Cousue alluma les phares de la Land Rover dès qu'ils entrèrent dans Sunnyland Corral.

Le tout-terrain passa devant « Skyblue », la propriété de Walter Damnenberg, ancien ambassadeur des États-Unis en Grande-Bretagne et ami intime du Président. Un peu plus loin, à un jet de pierre de la Seizième Allée, une garde spéciale barrant l'entrée d'une rue signalait la résidence d'une personnalité exceptionnellement protégée.

— John Wayne Road, annonça non sans fierté Lenny Sanchez, qui connaissait l'endroit comme sa poche.

Il fit un signe aux factionnaires qui lui renvoyèrent son salut. Au passage, Calvin Meredith jeta un vague regard vers John Wayne Road.

Déçu par la mollesse de sa réaction, Lenny-Bouche-Cousue précisa :

— Il doit être là.

Meredith arrondit des yeux étonnés.

— Carrese ?

— Mais non, John Wayne ! fit Lenny-Bouche-Cousue avec agacement. Il réside ici au moins quatre mois par an. C'est pour ça que la rue porte son nom.

Cette fois, la révélation fit mouche et Calvin Meredith ouvrit une bouche de groupie béate.

Mais Sunnyland Corral n'abritait pas uniquement des chefs d'États, des diplomates multimillionnaires et des stars du show-biz. On y trouvait également des nababs de la finance et des affaires, des barons des syndicats, des chevaliers d'industries, des rois et des princes de la Mafia, ainsi que des trafiquants de drogue reconvertis dans le business légal. Bref, toute sorte de jolis messieurs.

Si l'oasis était interdite au commun des mortels par des grilles et des détachements de vigiles en armes, elle était largement ouverte à quiconque pouvait s'y offrir une villa de luxe.

À un kilomètre environ de la maison de John Wayne, la Land Rover bifurqua dans La Cienaga Drive et fit halte au numéro 27 844.

— Nous voilà chez Carrese, dit Lenny en coupant le moteur.

Deux hommes montaient la garde devant une grille de fer forgé. Ils portaient le même uniforme que Lenny-Bouche-Cousue et Calvin Meredith avec, sur la poitrine, le badge de la Dagmar Security Services. Leur véhicule était garé un peu plus loin, le long de la clôture.

Lenny-Bouche-Cousue sauta au sol et s'avança vers eux, suivi de Meredith. Il faisait nuit maintenant et, au fond de la grande propriété, l'éclairage du parc illuminait la façade d'une construction babylonienne.

— C'est la relève ! dit Lenny-Bouche-Cousue. Vous pouvez aller roupiller, petits veinards !

— Qui c'est, celui-là ? demanda l'un des hommes en dévisageant Calvin Meredith.

— Un ami à moi, répondit Lenny. Je l'ai fait embaucher par le boss. Il y a quelqu'un que ça défrise.

Apparemment, cela ne « défrisait » personne mais le vigile leur fit, néanmoins, observer :

— Vous avez presque deux heures d'avance !

— Les horaires ont été changés, jappa Lenny-Bouche-Cousue. Ça ne te convient pas ?

— Ah bon, fit l'homme, mais...

Cette fois, son compagnon le prit par le bras et l'entraîna vers leur voiture.

— Viens, Freddy, souffla-t-il. Ces types travaillent pour le FBI. Il vaut mieux laisser tomber.

— Je les trouve bizarres, dit Freddy. Je crois qu'on devrait avertir le boss. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de FBI ?

— Je t'expliquerai, fit nerveusement l'autre homme. Allez, viens. Et grouille !

*

* *

Les phares de la Chevrolet Corvette éclairaient les bandes latérales de l'autoroute. Il faisait maintenant nuit noire. Orville Boswell jeta un coup d'œil au compteur journalier, remis à zéro à son départ de Sunnyland Corral, et constata qu'il avait parcouru le quart du trajet entre Palm Springs et Banning.

Il n'allait pas tarder à atteindre l'aire de repos où officiait la fille qu'il avait repérée et engagée. Il roula encore un kilomètre puis les flèches indiquant le parking scintillèrent dans l'obscurité. Boswell ralentit, mit sagement son clignotant et s'engagea sur la bretelle d'accès.

Il passa l'aire en revue. Peu de véhicules. Essentiellement des semi-remorques.

Boswell fit demi-tour et, de nouveau, ses phares explorèrent le parking. Personne en vue. Le lundi précédent, la fille avait encaissé deux cents dollars d'avance pour se trouver là chaque soir entre huit

heures et neuf heures. On n'était que mercredi et elle se permettait déjà de lui prendre des libertés avec le contrat ! Cette trollop (6) estimait sans doute que leur contrat ne lui interdisait pas d'encaisser vingt dollars vite fait bien fait en se faisant sauter sur le pouce par un routier de passage !

Elle devait être dans la cabine d'un des poids-lourds. Mais comment savoir lequel ? Ce n'était pas le moment de faire de l'esclandre en fouillant l'aire de stationnement.

Orville Boswell laissa échapper un juron et consulta la pendule de bord de sa Chevrolet. Il n'était même pas huit heures et demie. Il hésita un instant. Devait-il appeler tout de suite Lenny-Bouche-Cousue pour lui annoncer la défection de la fille, attendre ou partir en quête d'une hypothétique remplaçante ?

Il était encore tôt. Il décida d'attendre. Il lui accordait un quart d'heure pour arriver. Mais si elle ne venait pas et faisait tout rater, il reviendrait personnellement lui tirer une balle dans la tête.

Il allait allumer une cigarette pour s'aider à patienter lorsqu'il capta du mouvement près de sa portière. C'était elle. Elle avait dû le voir arriver et terminer hâtivement le client qu'elle avait en main. Vêtue d'un short blanc qui lui cisailait l'entre-cuisse et d'un corsage à mailles lâches et larges comme du filet de pêche, elle était blonde, dodue et outrageusement maquillée.

Boswell décrocha le radiotéléphone et appela Lenny-Bouche-Cousue pour lui annoncer que la fille était au rendez-vous.

— OK, dit le tueur à gages. Tu te pointes ici avec elle à dix heures moins le quart tapantes.

Boswell raccrocha et baissa sa vitre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle, intriguée.

Boswell faillit l'envoyer promener mais il se ravisa. Pour le bon déroulement de l'opération, mieux valait la mettre en confiance.

— J'appelais mes deux potes pour leur dire qu'on arrive, *baby*. Faut qu'on accorde nos violons ; c'est pour ça que je t'avais retenue depuis avant-hier. Tu piges ?

Elle fronça les sourcils.

— Hé là, pour les partouzes, je prends plus cher !

— OK, grimpe. On paiera ce qu'il faut.

— Où on va ?

— Sunnyland Corral.

Elle laissa échapper un sifflement impressionné.

— Dis donc, tu bosses chez les rupins, toi...

Boswell alluma sa cigarette.

— Grimpe. Dépêche.

Une moue se forma sur les lèvres vermillon de la fille.

— Les talbins d'abord, beau gosse.

Avec un petit rictus, Orville Boswell extirpa de sa poche un rouleau de mille dollars et le lui tendit. La fille prit les billets et les regarda comme une fillette regarde un éclair au chocolat. Puis, sans même les compter, elle contourna vivement le capot de la Corvette, ouvrit la portière et s'installa sur le siège du passager.

— Mon p'tit nom à moi, c'est Twinkie, ronronna-t-elle en fourrant l'argent dans son petit sac de Skaï noir. Et toi, mon loup ?

Orville Boswell tira une deuxième bouffée de sa cigarette, passa en « drive » et consulta la pendule. Neuf heures moins vingt-cinq. Finalement, ils avaient de l'avance. Mais Twinkie aurait certainement des idées pour l'aider à tuer le temps avant l'heure de son rendez-vous avec Lenny-Bouche-Cousue et Calvin Meredith...

Il sourit, alluma les phares et sortit du parking.

*
* *

Lenny-Bouche-Cousue consulta sa montre.

— Neuf heures vingt-cinq. Il ne devrait pas tarder à arriver.

Pendant deux semaines Calvin Meredith avait assuré la filature d'Albino Carrese. Il approuva.

— Ce type a une vie réglée comme du papier à musique. Le mercredi, il quitte son bureau à six heures et va prendre un cocktail à son club. À sept heures moins le quart, il arrive au *Jack London* où une table lui est réservée. Il dîne, reprend sa voiture et, vers huit heures, il débarque au *Deery Dan*, un petit motel en bordure de l'Interstate n° 10. Là, c'est une chambre qui lui est réservée. Une pute l'attend, toujours la même. Champagne et radada pendant une heure puis retour à la maison où il arrive autour de neuf heures et demie. Et c'est comme ça toutes les semaines.

— On n'a quand même que deux semaines de recul, observa Lenny avec sagacité. Ça laisse une marge...

— Je ne me suis pas seulement appuyé sur les observations de ma filature, grogna Calvin Meredith avec le légitime courroux du pro dont on attaque les compétences. J'ai aussi posé des questions discrètes un peu partout et je peux te prouver qu'il a un programme préétabli pour chaque jour, sauf pendant le week-end où il invite ses amis à d'énormes barbecues au bord de la piscine, va surveiller ses intérêts à Las Vegas ou faire une virée à Los Angeles, au *Beverly Hills Hotel*.

Lenny-Bouche-Cousue laissa échapper un ricanement mauvais.

— On va lui changer ses habitudes...

— Attention ! souffla Meredith. Le voilà !

Des phares approchaient. Le faisceau de lumière balaya le tournant

de La Cienaga Drive puis la Mercedes blanche d'Albino Carrese apparut. Quelques secondes plus tard, elle s'arrêta devant les deux vigiles et la vitre s'abaissa.

— Bonsoir, les gars. Tout va bien ?

Lenny-Bouche-Cousue approcha de la voiture et salua en portant la main à sa casquette, comme il avait appris à le faire.

— Rien à signaler, m'sieur Carrese.

La cinquantaine avancée, tête ronde, corps rond et calvitie naissante, Albino Carrese avait l'œil brillant et les pommettes colorées de l'homme mûr qui a eu plus que son content de boisson et de sport en chambre.

Comme beaucoup d'habitants de Sunnyland Corral, il avait une confiance aveugle dans le dispositif de sécurité et, à l'instar des autres résidences, sa villa était dépourvue de protection électronique. À l'époque où nous nous situons, il est vrai, ces systèmes en étaient encore à leurs balbutiements et le rapport coût/efficacité jouait largement en faveur de la surveillance humaine.

Carrese tendit sa clef. Lenny-Bouche-Cousue la prit et la lança à Meredith qui l'attrapa au vol et alla ouvrir en écartant largement les battants métalliques. Carrese fit repartir sa Mercedes, franchit la grille et s'arrêta. Calvin Meredith approchait comme pour lui rendre la clef lorsque, soudain, il se pencha vers la roue avant.

— Dites donc, m'sieur Carrese, vous avez vu ça à votre voiture ?

— Quoi ?

— Là, venez voir, fit Meredith en tendant le doigt.

Étonné, Albino Carrese descendit de son véhicule et se pencha à son tour pour regarder. Il était courbé, en train d'examiner la roue, lorsque Lenny-Bouche-Cousue adressa un signe à son complice.

De la main droite, Calvin Meredith saisit Carrese à la gorge tandis qu'il lui plaquait l'autre main sur la bouche pour l'empêcher de crier. Le gros homme poussa un grognement étouffé et se mit à agiter frénétiquement bras et jambes dans les airs quand Meredith le souleva du sol à la force des poignets. Le mafioso faisait son poids mais Calvin Meredith était un tueur jeune et puissant. Accentuant la pression de sa main droite, il coupa la respiration de l'Américain et, sans peine apparente, le porta ainsi jusqu'à la terrasse dallée de marbre qui bordait la piscine.

Carrese n'était pas en état de résister. Il cessa très vite de bouger. Le tenant toujours par la gorge et par la bouche, Meredith pivota pour le présenter de face à Lenny-Bouche-Cousue qui tira de sa poche un petit couteau à cran d'arrêt et, par deux fois, le frappa au ventre.

Albino Carrese émit un râle gargouillant. Il ouvrit la bouche en grand mais la pression de Meredith sur sa gorge l'empêcha de crier. Ses yeux se révulsèrent dans leurs orbites. Il eut un spasme et vomit

une coulée de sang mêlé de résidus alimentaires.

Le Chicano laissa passer une demi-minute puis lui prit le pouls à la fémorale.

— C'est bon, dit-il. Il est mort.

Les deux hommes le délestèrent alors de son portefeuille et, doucement, pour éviter tout bruit susceptible d'alerter le voisinage, le firent glisser dans l'eau qui se teinta aussitôt d'un voile rouge.

Sanchez rinça dans la piscine ses mains poisseuses de sang, les essuya soigneusement dans un grand mouchoir puis enfila une paire de gants jetables et effaça les empreintes qu'il avait laissées sur le manche du couteau. Cela fait, il posa l'arme sur le bord de la piscine, essuya le portefeuille et l'empocha.

Abandonnant le corps inerte d'Albino Carrese, qui s'éloigna à la dérive dans le grand bassin carrelé de bleu, les deux hommes regagnèrent la Mercedes dont le moteur continuait à tourner au ralenti. Toujours ganté, Lenny-Bouche-Cousue s'installa au volant et alla garer la grosse voiture blanche près du pavillon de bain. Il coupa le contact et poussa le sélecteur en prise de parc mais la portière ouverte.

— Parfait, dit-il en rejoignant Meredith à la grille. La première phase s'est déroulée sans bavure.

— Avec un gros type lent et lourdaud comme ça, on jouait sur du velours, opina l'autre.

Les deux hommes bouclèrent la propriété et, comme si de rien n'était, reprirent leur faction dans la rue. Ils avaient tout juste eu le temps de fumer une cigarette lorsqu'ils virent arriver les phares de la Chevrolet Corvette.

Orville Boswell alla garer sa voiture à côté de la Land Rover de la Dagmar Security Services, loin de l'entrée de la propriété, mit pied à terre et approcha, flanqué de la fille.

Twinkie marchait en roulant des hanches et en balançant insolemment son petit sac de Skaï au bout de son bras. Lenny-Bouche-Cousue et Meredith l'entendirent glousser :

— Deux autres beaux vigiles pour moi toute seule ? Hou là là !

— La ferme ! pesta Orville Boswell. Tu vas réveiller tous les voisins !

Lenny-Bouche-Cousue se pencha vers Calvin Meredith.

— J'ai l'impression qu'Orville ne s'est pas embêté pendant qu'on s'occupait de Carrese...

— Il aurait eu tort, grogna Meredith en étudiant de loin l'appétissante silhouette de Twinkie. Seulement nous, on n'aura pas le temps de faire mumuse avec la Madame. On va même être obligés de lui faire tout de suite plein de misères...

Boswell et sa compagne arrivèrent à leur niveau. C'est alors que la

filles s'arrêta pour dévisager le Chicano et son collègue à la lueur du réverbère.

— Des *spic and spans* (7) ! souffla-t-elle en se tournant vers Boswell. T'aurais pu m'avertir, merde !

Elle pivota de nouveau vers les deux métis et, quand elle découvrit le regard meurtrier de Lenny-Bouche-Cousue, la terreur lui dilata les yeux.

Sa peur fut de courte durée.

— Salope !

La main de Lenny-Bouche-Cousue partit comme un éclair et un puissant atemi au cou fit vaciller Twinkie qui s'écroula entre ses bras. Il la chargea sur son épaule comme une poupée de chiffon tandis que Meredith ramassait le sac à main et ouvrait la grille. Les deux hommes foncèrent dans la propriété, laissant Orville Boswell de garde devant la porte. Lorsqu'ils atteignirent la terrasse, Lenny-Bouche-Cousue allongea Twinkie sur le dos, l'empoigna par les oreilles et, avec une grimace sauvage, lui fracassa la nuque contre les dalles qui bordaient la piscine.

Il se redressa et regarda Meredith.

— Elle a déjà son compte, annonça-t-il, comme s'il regrettait de ne pas avoir pu la faire souffrir suffisamment.

Qu'elle eût son compte, Meredith n'en doutait pas. Il avait entendu les os de Twinkie craquer en se brisant sur la pierre et, maintenant, un filet écarlate coulait de son crâne puis allait rejoindre le sang d'Albino Carrese dans l'eau de la piscine.

— Merci de la précision.

Lenny-Bouche-Cousue remit ses gants jetables, ramassa le sac à main de la fille, en effaça les empreintes de Meredith et y glissa le portefeuille de Carrese.

Il s'accroupit ensuite près du cadavre, lui prit une main pour remettre quelques empreintes sur le sac et lui referma les doigts sur le manche du cran d'arrêt qui avait servi à tuer Albino Carrese. Ensuite, pour ajouter un peu de vraisemblance à la mise en scène, il dégrafa partiellement le short blanc de Twinkie puis lui déchira son petit corsage à mailles lâches.

Il se releva et contempla son œuvre.

— Parfait, récapitula-t-il avec satisfaction. Carrese ramène la pute chez lui pour une gâterie au bord de la piscine. Tout à coup, il s'aperçoit qu'elle lui a piqué son portefeuille. Il veut le récupérer. Bagarre. La fille sort un couteau, lui en colle deux coups dans le bide mais, avant de s'écrouler dans la piscine, Carrese a le temps de lui balancer une beigne. Elle glisse, tombe en arrière et se tue en s'explosant le crâne sur la pierre.

Calvin Meredith exprima son acquiescement d'un hochement de tête

convaincu.

— Ça tient la route.

Rapidement, les deux assassins rejoignirent Boswell à la sortie de la propriété.

— Pas de lézard de ce côté ? demanda Lenny-Bouche-Cousue.

— Tout est OK, dit Orville Boswell. Personne n'est passé par ici.

— Retourne à ton poste, ordonna Sanchez. On te voit demain chez toi avec Ronny après notre rendez-vous avec les clients à *La Bodega del Encinar*.

Orville Boswell regagna la Corvette et repartit à allure modérée vers l'*Eden Golf & Bowling Club*.

Lenny-Bouche-Cousue rentra dans la propriété d'Albino Carrese, Meredith referma la lourde porte et lui passa la clef. Sanchez courut alors jusqu'à la Mercedes, jeta la clef sur la console, près du sélecteur, claqua la portière et alla rejoindre son acolyte en escaladant souplement la grille de fer forgé.

— Et voilà, dit-il en se débarrassant de ses gants. On n'a plus qu'à attendre la relève.

— Nos clients vont être contents, ajouta Calvin Meredith.

— Ça oui, approuva Lenny-Bouche-Cousue. C'est du sur mesure qu'on leur sert. Du clair, net et sans bavure.

CHAPITRE V

Lenny-Bouche-Cousue avait fait une grossière erreur. Une très grossière erreur de diagnostic.

John Ashanty et George W. Bee se mirent dans une rage folle quand, à la séance de débriefing organisée à *La Bodega del Encinar*, le tueur leur raconta avec fierté et force détails la façon subtile dont ils s'y étaient pris pour éliminer Albino Carrese. Lenny-Bouche-Cousue était particulièrement satisfait de son idée : un simulacre de bagarre avec une prostituée pour écarter les soupçons.

Quant à Meredith, il ne tarissait pas d'éloges sur l'habile stratégie conçue et mise en œuvre par son complice.

— Comme l'a dit Lenny, vous devez être contents. C'est du beau boulot. Clair, net et sans bavure.

— Clair, net et sans bavure..., répéta l'Agent Spécial John Ashanty, assommé par la désinvolture du Chicano. C'est bien ça que tu dis, Lenny de mes fesses ? Clair, net et sans bavure ?

Il était furieux et en même temps, il se sentait coupable, mal dans ses grosses chaussures noires. Bee et lui-même avaient indéniablement une part de responsabilité dans cette sale affaire : ils avaient traité l'ancien pistolero et ses acolytes comme des professionnels.

En fait, ils n'auraient jamais dû leur laisser carte blanche.

Contrairement à eux, ces deux types n'étaient pas membres des Services Spéciaux et ils n'avaient, bien sûr, reçu aucune formation.

C'est sur le tas qu'ils avaient appris leur métier de tueur et, à l'inverse des « institutionnels », ils n'avaient aucun respect pour la vie humaine. Un mort de plus ou de moins, pour eux, ce n'était qu'un cadavre de plus ou de moins à faire disparaître. En l'occurrence, l'affaire était en or car on ne leur demandait même pas de faire disparaître les cadavres...

— Ben oui, patron. On ne fait pas plus propre, vous avouerez, dit Sanchez, un peu déconcerté par la violence de la réaction d'Ashanty.

— D'abord, ne m'appelle pas « patron », je ne suis pas un truand, moi, gronda l'Agent Spécial. Mais enfin, bon Dieu, la fille, là... Cette..., cette... euh ?

L'homme du FBI fouillait dans sa mémoire mais ne parvint pas y retrouver le nom de la prostituée.

Calvin Meredith vint à la rescousse :

— Twinkie, patron. C'est comme ça qu'elle se faisait appeler.

— C'est ça, Twinkie, grogna John Ashanty. Qu'est-ce qu'elle est devenue, cette Twinkie ?

— Ben elle est morte, on vous a dit, fit Lenny-Bouche-Cousue avec l'air désespéré du brave garçon plein de bon sens qui s'adresse à un malcomprenant.

— Mais justement ! explosa l'Agent Spécial Ashanty. C'est ça qu'on appelle une bavure, bougre de tête de lard à la graisse de hérisson.

Lenny-Bouche-Cousue sentit la moutarde lui monter au nez. Tête de lard, d'accord. Mais à la graisse de hérisson, fallait quand même pas pousser. Déjà que tout à l'heure il l'avait traité de Lenny de ses fesses...

— Hé là, ho, hein, quand même !

— *Goddammit de goddammit...* hurla George W. Bee comme hurle un loup blessé. On est le FBI, nous, pas la bande à Scarface !

— Ben ouais, je sais, dit Meredith, de plus en plus désespéré.

— On peut éventuellement s'autoriser quelques écarts quand il s'agit de sortir du circuit un malfrat comme Albino Carrese et qu'on ne trouve aucun moyen légal de le faire, reprit l'homme du FBI en s'armant de patience et de bonne volonté. Mais on ne tue pas des innocents, bon Dieu de bon Dieu ! Même pour brouiller les pistes.

— Oh là là... souffla Lenny, c'est juste ça ?

— Ben oui, c'est juste ça !

— Mais, c'était une pute, patron..., protesta Calvin Meredith sur le ton douloureux de l'innocence bafouée.

— Même les putes ! s'énerva l'Agent Spécial George W. Bee.

La patience et la bonne volonté avaient leurs limites, tout de même.

— Vous êtes marrants, vous, fit Lenny-Bouche-Cousue.

— Ça oui, coupa John Ashanty d'une voix vitriolée, on est des marrants. C'est ce qu'on nous dit toujours, pas vrai, Georgie ?

George W. Bee acquiesça d'un signe de tête cassant.

— Le prenez pas mal, dit Lenny Sanchez en arborant toutes les capacités de négociation dont il était capable. Mais c'est vrai, quoi, vous nous avez rien dit. Alors, comment vous vouliez qu'on devine ?

— Deviner quoi, Lenny ?

— Ben, qu'il fallait pas tuer les putes...

Les deux agents du FBI se regardèrent. Ils étaient incapables de trouver une réplique.

C'est Meredith qui brisa le silence :

— Vous voulez pas nous payer, c'est ça ? À cause qu'on a effacé cette Twinkie !

John Ashanty secoua une tête accablée.

— Mais si, mais si...

Il glissa la main dans la poche intérieure de son blouson, en tira quatre enveloppes de kraft et en déposa une devant chacun des deux malfrats.

Les visages de Lenny-Bouche-Cousue et de Calvin Meredith s'illuminèrent comme Broadway à la tombée du soir.

— Celles-là, ce sont celles de Boswell et Dumpfield, reprit l'homme du FBI en plaçant les deux autres enveloppes brunes devant Lenny.

Le Chicano ouvrit celle qui lui revenait et commença à feuilleter les billets.

— Le compte y est, sois tranquille, c'est le contribuable qui casque, jappa sèchement l'Agent Spécial George Bee. Maintenant, on vous a assez vus. Dégagez d'ici avant que je m'énerve pour de vrai.

— Oh là là, comment qu'il le prend, dit Lenny à son acolyte.

— Ben ouais, franchement..., approuva ce dernier. Tout ce foin pour une suceuse de triques qui, de toute façon, se serait fait étrangler un jour ou l'autre sur son parking pourri, ça me dépasse...

Sur un geste très énervé de George Bee, les deux voyous se levèrent cependant et s'empressèrent de quitter *La Bodega del Encinar*.

— Bon, bon, OK ! On y va, dit Lenny-Bouche-Cousue en raflant sur la table les enveloppes destinées au troisième et au quatrième larrons.

John Ashanty et George W. Bee poussèrent un soupir synchrone quand les voyous franchirent la porte de l'établissement.

Puis ils se regardèrent, l'air pensif.

Au bout d'un moment, Ashanty commanda deux scotches. George Bee mit la main à son portefeuille.

— Non, Georgie, laisse, c'est ma tournée, dit l'autre G-Man.

Ils sirotèrent leur verre d'alcool dans un silence pesant. Puis, de nouveau, Ashanty se tourna vers son collègue.

— Tu penses comme moi, Georgie ?

George W. Bee hocha la tête.

— Bien sûr que oui, Johnny. Vas-y.

Ashanty se leva, se dirigea vers la cabine téléphonique qui flanquait les toilettes et composa un numéro qu'il connaissait par cœur.

On décrocha à la deuxième sonnerie.

— Salut, Vino, dit le G-Man.

— Qui est à l'appareil ? s'enquit une voix masculine.

— Si on te le demande, tu diras que tu ne sais pas, répondit Ashanty.

— Mais...

— Ferme ta grande gueule et écoute ce que j'ai à te dire, Vino, ordonna sèchement l'homme du FBI.

— *Ma ché cosa succede* ? fit le nommé Vino.

Luigi « Vino » Vercotti était le chef de l'équipe des tueurs employés

par Don Carmine Viaselli, le mafioso associé à Carrese dans le casino *Silver Hem* de Las Vegas.

— Albino Carrese vient d'être liquidé dans sa propriété de Sunnyland Corral. La preuve que je dis vrai, c'est que la police ne sera avertie que demain quand la femme de ménage trouvera le corps. Tu vas aller dire à ton boss...

— Qui a fait ça ? aboya Luigi « Vino » Vercotti.

— Si tu me laissais parler, Vino..., sermonna John Ashanty. Les assassins de Carrese sont quatre faux vigiles qui se sont fait embaucher récemment par la société Dagmar Security Services...

— Pour pouvoir pénétrer dans Sunnyland Corral ? s'enquit avec pertinence Vercotti.

— On fera quelque chose de toi si les petits cochons ne te mangent pas, Vino...

— Continue, grogna le tueur à l'autre bout du fil.

— Tu dois connaître au moins deux de ces faux vigiles, reprit l'Agent Spécial Ashanty. Dans ton milieu, ce sont des vedettes. Le premier se nomme Lenny Sanchez...

Vino Vercotti le coupa de nouveau :

— Lenny-Bouche-Cousue ?

— Lui-même, confirma l'homme du FBI.

— Un gros morceau, commenta avec sagacité le porte-flingue de Viaselli.

— Les trois autres se nomment Calvin Meredith, Orville Boswell et Ronald Dumpfield, compléta l'Agent du FBI.

Vercotti ne connaissait pas Orville Boswell ni Ronald Dumpfield. Il demanda des détails mais Ashanty raccrocha en lui rappelant qu'ils avaient tous été embauchés comme vigiles par Dagmar Security Services et qu'il ne serait pas compliqué de retrouver leur trace.

— Qu'ils se débrouillent entre eux, murmura-t-il en sortant de la cabine.

Pour ça, John Ashanty leur faisait confiance : ils allaient se débrouiller. Et bien se massacrer entre eux, aussi. Ce serait toujours ça de moins à faire pour les forces de l'ordre.

*

* *

Bien que l'on pût y croiser de nombreuses personnalités du monde du spectacle, Palm Springs n'était pas Los Angeles, encore moins Hollywood. Ce n'était pas non plus Boston et l'on ne s'étonnait pas plus que cela de voir déambuler des gens étranges dans de tout aussi étranges accoutrements.

Ainsi, personne n'accordait la moindre attention à un Asiatique tout menu et vêtu d'un kimono de soie noire qui dégustait un thé vert à petits coups de langue, le dos au mur, à une table proche du bar.

Les yeux noisette du petit Asiatique, par contre, ne perdaient rien de ce qui se passait dans la salle de *La Bodega del Encinar*. Son attention était tout particulièrement concentrée sur la porte, afin de surveiller les entrées et les sorties, et sur la table où les G-Men venaient de recevoir le rapport des meurtriers de Carrese et de leur donner leur paye.

L'homme au kimono noir était coréen et, grâce à une étonnante technique nommée « écoute directionnelle amplifiée », il était capable de suivre intégralement les conversations qui se tenaient à toutes les tables. Malgré le brouhaha. Et même si les gens parlaient bas. C'est pourquoi rien ne lui avait échappé des propos qui avaient été échangés à la table des Agents Spéciaux.

Dans un premier temps, le petit Asiatique éprouva de la contrariété en apprenant la mort d'Albino Carrese. Cela faisait une semaine qu'il filait le train à l'homme d'affaires véreux en espérant, par son intermédiaire, arriver à se faire embaucher comme assassin professionnel au service de la Mafia.

Bien évidemment, il avait tout de suite remarqué le manège auquel se livraient Lenny-Bouche-Cousue, Calvin Meredith et leurs complices. Il avait tout compris à une exception près : la date de la mise à mort.

L'homme était donc contrarié. C'est logique puisqu'il comptait sauver la peau d'Albino Carrese pour s'offrir auprès de cet homme puissant, une prise de contact spectaculaire. Une façon de le mettre tout de suite dans de bonnes dispositions à son égard et de lui présenter une carte de visite inégalable.

Bien que très petit de taille et d'aspect particulièrement frêle, le Coréen faisait partie de ces spécialistes qui ne craignent pas de s'attaquer à quatre ou cinq colosses en même temps. Pourquoi craindre ce genre d'événement quand on est sûr de sa victoire ? En fait, l'homme au kimono était une des plus redoutables machines à tuer que la Terre eût jamais portées.

Il absorba posément une petite gorgée de breuvage chaud, reposa sa tasse et l'expression de son visage passa de la déconvenue à l'inspiration soudaine quand il dirigea ses capteurs sensoriels surpuissants vers la cabine de téléphone. Finalement, il venait de trouver un autre angle pour se mettre dans les petits papiers de la Mafia. Et, cette fois, il n'aurait plus besoin d'intermédiaire pour entrer en contact avec Don Carmine Viaselli.

Un pâle sourire était dessiné sur les lèvres de John Ashanty quand il

retourna s'asseoir auprès de son collègue et commanda la nouvelle tournée de scotch dont ils avaient tous les deux bien besoin.

John Ashanty et George W. Bee trinquèrent, vaguement rassérénés.

Ni l'un ni l'autre n'avait pris conscience de l'attention soutenue que leur consacrait le petit Asiatique buveur de thé vert. Et, de ce fait, ils ignoraient qu'ils venaient de signer leur propre arrêt de mort en même temps que celui des assassins de Twinkie et d'Albino Carrese.

CHAPITRE VI

Dans son bureau de Folcroft, Harold W. Smith se hâtait de passer en revue les comptes rendus qui avaient été sélectionnés comme dignes d'un intérêt particulier par les grosses unités centrales qui, de jour comme de nuit, ronronnaient doucement dans le sous-sol de la clinique en espionnant le monde entier.

Contrairement à son habitude, Harold W. Smith n'était pas dans un état de concentration irréprochable car, depuis quelques jours, une part de son inconscient était presque en permanence préoccupée par la mission qu'il avait confiée à Conrad MacCleary. L'homme au crochet d'acier était-il parvenu à allécher et ramener aux États-Unis le Maître de Sinanju ?

Sur l'écran, en lettres ambrées, défilaient les données déjà écrémées par des logiciels sophistiqués dont le directeur de CURE n'aurait à aucun prix dévoilé les arcanes à qui que ce fût. C'était d'ailleurs pour cette raison, entre autres, que l'ancien analyste de la CIA les avait conçus lui-même dans le plus grand secret, les exploitait lui-même dans le plus grand secret et les mettait régulièrement au point lui-même, toujours dans le plus grand secret.

Le premier rapport émanait d'un correspondant à Quantico (8).

Un informateur de CURE l'avait adressé à un supérieur en ignorant, bien sûr, que ce supérieur n'existait pas et que la note avait abouti dans l'aspirateur à renseignements de la petite agence ultrasecrète.

À l'époque, de même que tous les chemins menaient déjà à Rome, tous les réseaux de renseignement du monde – et a fortiori ceux des États-Unis – aboutissaient déjà dans les systèmes d'espionnage du docteur Harold W. Smith.

Le rapport concernait un agent du FBI retrouvé mort à New York. Forfait regrettable, certes, mais, hélas, presque quotidien en ce temps dominé par la loi de la jungle. Smith allait classer l'affaire dans les fichiers de CURE lorsque plusieurs détails arrêtaient son attention.

Le défunt portait le nom d'Alex Worth.

C'est seulement en lançant une recherche spéciale sur le nom de famille que Harold Smith tiqua sérieusement.

L'homme était, lui aussi, correspondant de CURE. Lui aussi l'ignorait. Et pour cause, seuls trois hommes sur cette Terre

connaissaient l'existence de CURE et ce Worth n'en faisait pas partie. L'homme du FBI avait été introduit à son insu dans le circuit par une directive pirate émanant de Harold W. Smith. Les sourcils froncés, Harold vérifia les différents éléments de l'affaire. Ses sourcils se froncèrent davantage quand les ordinateurs lui eurent livré les renseignements demandés.

Cela faisait tout juste une semaine que l'Agent Spécial Alex Worth avait fait l'objet de la petite manipulation de Harold Smith. Et aujourd'hui, il était mort.

De plus, selon les termes impersonnels du rapport, la mort de l'agent avait été causée par une force mystérieuse, d'une intensité colossale. À en croire la source, la cage thoracique de Worth avait été écrasée. D'après les premiers éléments de l'autopsie, les organes internes étaient concassés comme par l'action d'un pilon géant.

— Bizarre, bizarre..., murmura Smith dans la pièce vide.

La mort des autres était sa compagne de tous les jours. Il la connaissait si bien qu'il aurait pu écrire des dizaines de volumes à son sujet. D'une manière générale, les gens succombaient à un coup de feu, de couteau, d'instrument contondant, au poison, à l'asphyxie, à la noyade, ils périssaient sous les roues d'une voiture, au fond d'un précipice, etc. Certes, il existait mille et une façons de rendre l'âme mais celle-ci, c'était une grande première.

Il ressortait du rapport que Worth, indiscutablement sur ordre de sa hiérarchie, s'était lancé dans une enquête concernant une arme nouvellement apparue dans l'arsenal de la pègre new-yorkaise. La seule piste – fournie par un témoin lui-même sur le point de passer de vie à trépas – était un nom : Maxwell.

Qui était Maxwell ? Quel était son rôle ? Où se cachait-il ? Les trois questions restaient, bien sûr, sans réponse puisque l'homme chargé de déboucher Maxwell était mort.

Smith allait devoir envoyer un nouvel agent sur l'affaire.

Comme nous l'avons déjà dit, les tentacules informatiques de CURE s'étendaient jusqu'aux niveaux les plus élevés de la CIA, du FBI, du ministère des Finances et de bien d'autres institutions. Bien que, pratiquement, il eût plusieurs milliers d'agents à sa disposition, il n'en existait qu'un auquel Harold W. Smith pouvait donner directement un ordre de mission sur le terrain.

Après la mort d'Alex Worth, c'était celui-là que Smith aurait voulu missionner. Le problème, c'est que Conrad MacCleary était déjà en mission.

Grâce à ses ordinateurs, Harold Smith avait pu observer que, trois jours plus tôt, la température avait légèrement monté du côté de la Corée du Nord. Puis plus rien. Si les communistes avaient arraisonné ou coulé le *Darter*, il est sûr que l'événement se serait ébruité à l'heure

qu'il était.

Conclusion : Conrad MacCleary et son précieux Maître coréen devaient, en ce moment même, faire route vers un port américain du Pacifique. Seulement, il allait leur falloir encore quelques jours avant d'atteindre leur mouillage. Et Smith jugeait risqué d'attendre. Il allait donc être obligé d'envoyer quelqu'un d'autre.

Le directeur de CURE s'apprêtait à lancer dans le système le faux ordre de mission ad hoc lorsqu'une sonnerie de téléphone le fit sursauter. Il eut une fraction de seconde de doute sur l'origine de l'appel. L'appareil se trouvait dans son bureau depuis maintenant pas mal d'années et, pourtant, il n'avait encore jamais sonné.

Mais c'était bien cela. Qu'est-ce que cela aurait pu être d'autre, d'ailleurs ? Harold Smith attrapa le récepteur sans lui laisser le temps d'émettre une deuxième sonnerie.

— Smith, 7-4-4, répondit-il conformément au code établi.

Tout en parlant, il chercha sa montre du regard. Il était 10h58 précises. Il ne put réprimer un petit sourire de satisfaction. Ça marchait !

— Je suppose que nous pouvons considérer l'essai comme concluant, Smith, dit une voix parfaitement distincte à l'autre bout de la ligne.

L'homme avait un débit pressé, comme si le monde s'emballait autour de lui et qu'il lui fallait courir en permanence pour ne pas se laisser dépasser par les événements.

— Tout à fait, Monsieur le Président, répondit le directeur de CURE. Nous allons pouvoir parler sans être obligés de nous rencontrer physiquement. Et en cas de coup dur, vous pourrez me joindre en urgence grâce à cette ligne.

— Parfait, parfait..., je dois avouer que votre habitude de vous introduire ici comme un voleur ne me plaisait guère. Si un jour ils en avaient eu vent, les journaux nous auraient tiré dessus à boulets rouges pour une chose pareille. Et... bon, puisque je vous tiens, avez-vous quelque chose de spécial à me faire savoir ?

Smith hésita. Il faillit faire état de la mort de l'Agent Spécial Alex Worth mais se ravisa promptement. Il y avait suffisamment d'histoires compliquées en prévision pour le proche avenir de CURE. Inutile d'en rajouter.

— Rien, Monsieur le Président. Comme vous le savez, j'ai pris des dispositions afin d'augmenter nos effectifs. Et de votre côté ?

— Les G-Men patagent pour ce qui concerne la traque de Viaselli, dit le Président des États-Unis. Par contre, on a retrouvé Carrese. Il habite Sunnyland Corral.

— Sunnyland Corral..., reprit Harold W. Smith en faisant une plongée dans les eaux profondes de sa mémoire. C'est cette espèce de

bunker pour milliardaires à Palm Springs...

— Bunker... bunker..., comme vous y allez, Smith, protesta vaguement le Président. C'est plutôt un Eden clos de murs. Je me suis d'ailleurs renseigné sur les conditions d'acquisition d'une résidence dans cet endroit de rêve, et je dois dire que...

— Pardonnez-moi, Monsieur le Président, coupa le directeur de CURE, mais la limite de sécurité pour cette ligne est de cinq minutes. Vous me disiez donc que vous aviez retrouvé la trace d'Albino Carrese à Sunnyland Corral...

— À Sunnyland Corral, c'est cela, confirma le Président des États-Unis qui avait, décidément, bien du mal à rester bref.

— Et que s'est-il passé ?

— Rien pour l'instant mais j'ai demandé à J. Edgar Hoover (9) de traiter le problème.

— Très bien, Monsieur le Président, dit Harold Smith, tout en songeant intérieurement que cette opération était justement l'erreur à ne pas faire.

Mais bon, on ne changeait pas les gens comme cela. Et, surtout, on ne faisait pas leur expérience à leur place. Cette erreur-là allait sans doute causer des grincements de dents mais elle ne mettrait pas la sécurité du pays en danger.

Elle faisait partie des bavures acceptables songea le directeur de CURE en se disant, néanmoins, que les quelques pauvres bougres qui allaient la payer de leur vie ne partageraient sans doute pas ce point de vue.

— Autre chose, Smith ?

— Non, Monsieur le Président. Je vous tiendrai informé au sujet de cette augmentation de personnel. Maintenant, je pense qu'il serait raisonnable de raccrocher.

Le combiné se tut dans sa main. Il n'y avait pas même de tonalité sur la ligne spéciale.

Seul dans son bureau, le docteur Harold W. Smith s'autorisa un autre sourire, le deuxième de la journée. On frisait l'overdose.

Des années de patience et de travail étaient enfin récompensées. La ligne directe entre Folcroft et la Maison-Blanche était enfin en service.

Sans doute était-ce là un tournant pour CURE. Après huit années de difficultés, la petite agence était en train de trouver une nouvelle cohérence.

Cela ne voulait pas dire que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Le monde de l'espionnage, d'ailleurs, n'avait jamais été le meilleur des mondes.

Il restait encore à traiter la mort étrange de cet agent du FBI et le cas de ce mystérieux Maxwell.

Le sourire de Harold W. Smith disparut pour faire place à une

expression soucieuse quand ce dernier reposa le petit téléphone sur son socle sans cadran et porta, de nouveau, son attention sur l'écran de son terminal.

CHAPITRE VII

Un mètre quatre-vingt-dix, cent vingt-cinq kilos, tout en muscle, le corps musculeux d'un Steve Reeves, en plus élané, avec trente ans de moins et une tête à faire des ravages, Ken Broderick avait l'habitude de se tailler un vif succès partout où il passait.

À vingt ans, avec sa silhouette athlétique, ses boucles blondes et ses yeux vert banquise, ce joueur de hockey sur glace promis à une brillante carrière aurait pu avoir à ses pieds toutes les filles de Detroit. Mais une seule lui suffisait : Julia Glorian Keynes, sa compagne, qui étudiait le droit à la Northern Michigan University.

Il était quatorze heures trente et Ken Broderick avait son après-midi à lui. C'était chose courante quand il préparait une rencontre importante. Comme pour beaucoup de sportifs doués, l'inscription en fac n'était qu'une combine lui permettant de prendre part aux championnats universitaires et de bénéficier d'une généreuse bourse versée conjointement par l'État du Michigan et la municipalité de Grand Rapids. Aujourd'hui, précisément, les joueurs du Grand Rapids College Club devaient s'entraîner en vue d'un match de championnat contre l'équipe canadienne de Winnipeg, dans le Manitoba. Mais, pour des raisons techniques de préparation de la piste, les responsables du club avaient été obligés d'annuler la séance.

Ken gara sa Jeep Cherokee Chief rouge sang en bordure de trottoir, attrapa son sac de sport et se dirigea à pied vers l'entrée du Great Lakes Gymnasium où il venait régulièrement parfaire ses biscotos. Une demi-heure plus tard, en short et T-shirt, Ken était en train de transpirer sur la bobine de la salle de musculation. Une heure plus tard, il était au steppeur puis, plus tard encore au cyclo trainer.

Il était en pleine action, complètement concentré sur son effort, quand une voix rude lança :

— Salut, beau gosse !

Barney Barnery, son manager, traversa la salle et approcha. Ken fit encore deux tractions puis, d'un bond souple, il s'écarta de la bobine et enserra Barney dans une puissante accolade.

— Pouah ! protesta Barnery. Tu es sexy comme un rat trempé dans

l'huile.

Ken Broderick s'écarta en éclatant de rire. Se frotter contre les gens en costume quand il avait la peau bien graissée et ruisselante de transpiration avait toujours été une de ses blagues favorites.

— Je t'attends à la cafétéria, dit Barney Barnery en ressortant de la salle.

Ken s'épongea le corps dans une épaisse serviette, enfila un survêtement et, la serviette nouée autour du cou, rejoignit son manager.

— C'est la forme ? demanda Barnery en tournant son café. Prêt pour ce match contre Winnipeg ?

— Si on nous laisse nous entraîner convenablement, ça devrait aller, répondit Ken après avoir commandé un jus d'ananas. Physiquement, je suis au top, à un petit détail près.

— Quoi ? fit Barney Barnery en fronçant les sourcils.

— Depuis trois jours, j'ai des tiraillements bizarres dans les bijoux de famille. J'espère que je ne me suis pas esquiné quelque chose en forçant trop.

Barnery se détendit.

— Tu parles ! Pour t'esquinter à cet endroit, c'est sûrement en régaland Julia que tu as trop forcé ! Vas-y plus doucement, fiston. Je veux des joueurs en forme pour les compétitions.

Ken le prit plutôt mal.

— De quoi je me mêle, dis donc ! Ma vie privée ne regarde que moi. Toi, c'est de ma vie sportive que tu t'occupes. Tu ne devrais même pas connaître l'existence de Julia.

— Seulement voilà, il se trouve je la connais, beau gosse. Et ce n'est pas parce que je t'ai espionné. Si tu n'avais pas confié les secrets de ta vie privée à un primitif tout juste bon à gérer ta vie sportive, ce primitif ne pourrait guère, à l'heure qu'il est, formuler autre chose que de vagues soupçons de possibilités d'hypothèses d'une éventuelle liaison entre son poulain préféré et la délicieuse Julia Glorian Keynes.

Barney Barnery était hilare. Ken grogna une réponse inintelligible, réalisant qu'il avait lui-même tendu à son manager les verges pour se faire battre.

— Tiens, voilà qui va te remettre d'aplomb, dit Barnery en lui tendant un petit flacon de verre teinté. Tu te souviens des dosages ?

Ken descendit d'un trait la moitié de son jus d'ananas.

— J'espère que ce n'est pas cette saloperie de Boustrophérom dont on parle dans tous les journaux en ce moment.

— Bien sûr que non ! protesta Barnery d'un air offusqué. Je ne te ferais pas prendre cette merde.

Le Boustrophérom, un cocktail de différentes mixtures comprenant notamment de la testostérone et des anabolisants, avait été et fabriqué

pour la première fois en 1962 dans un obscur laboratoire du nord de l'Italie plus ou moins lié à la Mafia. Il avait aussitôt été adopté, avec des résultats étonnants par de nombreux sportifs, notamment des cyclistes, des athlètes, des boxeurs, italiens d'abord, à tout seigneur, tout honneur puis français, allemands, belges, etc. Bientôt, l'Europe entière était inondée de Boustrophérom, pour le plus grand profit des managers des sportifs et celui du fabricant.

Les premiers accidents graves se produisirent au milieu des années soixante. Quelques années plus tard, des décès en nombre non négligeable furent imputés aux effets secondaires du produit.

Rigoureusement interdit dans les pays d'Europe Occidentale depuis la fin des années soixante, le Boustrophérom était maintenant élaboré à Dresde, en République Démocratique Allemande. Outre les autres « popotes », « flèches », hormones de croissance, etc., c'était grâce aux « vertus » de cette potion magique que l'Allemagne de l'Est pouvait aligner dans les compétitions internationales des nageuses possédant des carrures de bûcheron et des voix capables de rivaliser avec celle d'Ivan Rebhoff.

— C'est toujours ton fameux assemblage de vitamines, de créatine et de caféine ? demanda Ken.

— Toujours, répondit sans ciller Barney Barnery.

— Bon. Dans ce cas, je connais les dosages, déclara Broderick avec une confiance totale. C'est la troisième fois que tu m'en fournis.

— Tu en as pour une semaine. Je passerai t'apporter le prochain flacon chez toi. J'ai été livré ce matin et je fais la tournée de mes poulains pour la distribution. Comme d'habitude, tu as le privilège d'être le premier servi.

Ken, qui n'avait pas apprécié l'allusion à ses ébats avec Julia, décida de faire un peu transpirer son manager et ajouta avec un sourire ironique :

— Mon privilège, c'est surtout d'être celui qui te rapporte le plus de pognon. Normal que je sois chouchuté. Car je suppose que les trafiquants de dope n'en font pas cadeau, de leur merde...

Visiblement, Barnery eut du mal à encaisser le coup. Il laissa passer un court silence puis ses yeux se plissèrent et il regarda Ken à travers de minuscules fentes.

— Hé là, baigneur ! Qu'est-ce que tu insinues ? On peut savoir ?

— Rien du tout. Je veux simplement te montrer que je suis au courant. La plupart de ces trucs, même les plus innocents sont interdits pour les sportifs. Ils doivent donc être vendus très cher et je ne vois pas qui d'autre que des trafiquants pourraient les commercialiser clandestinement.

Barney Barnery avait pâli sous son bronzage artificiel.

— Tu cherches quoi, là ? Tu veux m'impressionner ?

Ken Broderick décida qu'il l'avait suffisamment fait craquer. Il avait eu sa vengeance et cessa de tourner le fer dans la plaie.

— Pas du tout, ma biche, calme-toi. Je voulais juste te faire voir que, si tu sais des choses sur moi, j'en sais aussi sur toi. On est quittes.

Barnery retrouva une couleur et une expression plus habituelles.

— Sacré Ken, va ! Faut pas trop te chatouiller, hein ? Toujours prêt à démarrer au quart de tour, à ce que je vois.

— C'est ça, les grands sportifs, Barney. Ça a du caractère, rigola Ken. Et démarrer au quart de tour, ce n'est pas ce que tu me demandes ?

— Ouais, grommela le manager. Ne prends quand même pas modèle sur Cassius Clay, garçon. Et n'oublie jamais une chose : c'est la misère et la Prohibition qui ont créé la mafia américaine...

Ken Broderick leva un sourcil déconcerté.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Barnery eut un sourire paternel. Il avait retrouvé tout son ascendant sur le jeune coq et avait du mal à cacher sa satisfaction.

— Rien. Simplement te faire comprendre, petit, que les organisations dites criminelles, les trafiquants de dope, par exemple, ne naissent pas du néant. Il faut toujours la rencontre de deux facteurs : un, l'interdiction frappant un certain nombre d'activités ou de produits et deux, la quasi-impossibilité pour les pauvres d'accéder à l'argent. C'est de là qu'est née la Mafia sicilienne. C'est aussi de là que sont nés leur petite sœur américaine, les gangs juifs, irlandais, chinois et tutti quanti. Les Mafias, c'est simplement le prolongement des réseaux d'influence et de trafic qui existaient auparavant.

— Mais, ouais, Barney, je la connais toute, celle-là.

Ken Broderick semblait fatigué du cours magistral. Mais Barnery n'en avait pas encore terminé. Il le coupa :

— Tout comme, à l'époque d'Al Capone, des gens très bien fréquentaient les speakeasies...

— Les quoi ?

— Les speakeasies, les débits d'alcool clandestins. Tu vois, on pouvait parfaitement avoir envie de boire un coup de whisky ou une bière sans être pour autant un porte-flingue ou un mafioso. Idem, aujourd'hui, on peut se faire de temps en temps une petite ligne de coke, un petit joint ou une petite dose de popote sans être un criminel.

— Ouais, grogna Ken Broderick, complètement indifférent à la démonstration.

— Et n'oublie pas d'arrêter le traitement quinze jours avant le match, précisa Barnery en sautant au bas de son siège. Je n'aimerais pas qu'un gars de mon écurie se fasse cueillir à un contrôle antidopage.

Cette dernière précision fit naître une mimique inquiète sur le

visage du jeune hockeyeur.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Barney Barnery.

— Dis donc, Barney, tu es sûr que ça ne peut pas me faire de mal, à la longue, ce machin ?

— Ça ? Impossible ! Il n'y a guère que des vitamines et des fortifiants, là-dedans. Rien que des bonnes choses, je te dis !

— Sûr et certain ?

— Depuis le temps, tu pourrais quand même me faire confiance ! fit Barnery, visiblement horripilé. Est-ce que tu t'imagines que je te ferais avaler des saletés ?

Les traits de Ken se détendirent. Il glissa le flacon dans la poche de son survêtement, termina son jus de fruit et se leva.

— OK pour te faire confiance, Barney. Tu te prends un peu trop pour un adjudant mais, dans l'ensemble, tu as toujours été un bon manager pour moi.

Barnery lui assena une grande claque sur l'épaule et ils sortirent ensemble de la cafétéria.

— Voilà comme j'aime t'entendre parler, garçon ! À bientôt !

— À bientôt, Barney. Et sois tranquille. On va leur coller une déculottée de première à ces rigolos de Winnipeg.

— J'y compte bien. *Bye bye* !

CHAPITRE VIII

John Ashanty et George W. Bee avaient depuis belle lurette repris l'avion pour New York lorsque les employés de Dagmar Security Services signalèrent à leur hiérarchie que Monsieur Albino Carrese n'était pas sorti de chez lui depuis près de vingt-quatre heures.

Au début, l'inquiétude fut modérée. Le responsable de la sécurité appela le client au téléphone. Carrese ne répondait pas. On vérifia que l'intéressé ne s'était pas éclipsé en déjouant la vigilance de ses gardiens. C'était peu probable. Pour deux raisons : d'abord, à l'instar de l'ensemble de la résidence, chaque propriété possédait un seul accès ; secundo, pourquoi Albino Carrese aurait-il cherché à se cacher d'hommes qu'il payait, précisément, pour surveiller son domicile ?

On appela à son bureau. Personne n'avait vu le boss depuis la veille. Or, en semaine, Monsieur Carrese y faisait au moins un passage quotidien sauf quand il était empêché pour raisons de santé. Mais, dans ce cas-là, il téléphonait. Albino Carrese était un monsieur très sourcilieux qui s'occupait de près de tout de ce qui touchait à ses affaires.

L'inquiétude commença à monter.

Elle atteignit un paroxysme quand un homme particulièrement observateur remarqua que la Mercedes de Monsieur Carrese n'avait pas été mise au garage. On la voyait de l'extérieur, arrêtée dans l'allée, non loin du chemin de pas japonais qui conduisait à la piscine.

Cette fois, les anomalies alarmantes étaient en nombre suffisant : on transmet les éléments à la police.

Il fallut encore de nombreuses heures avant que l'on ne se décide à pénétrer dans la propriété de Carrese et qu'on y découvre deux corps, celui du maître des lieux, flottant entre deux eaux dans sa piscine, et celui d'une femme blonde, beaucoup plus jeune que lui, trop maquillée dont le corsage transparent et le short à moitié déchiré évoquaient une prostituée de bas étage plus qu'une collaboratrice de Carrese.

D'après le permis de conduire et la carte de sécurité sociale retrouvés dans son sac à main, il s'agissait d'une certaine Twinkie

Chapmann, barmaid à Los Angeles et domiciliée à Venise.

La nuit était déjà tombée, brutale et noire, comme toujours en Californie, lorsque le coroner du comté arriva sur le site avec ses hommes et leur matériel. Ils étaient accompagnés d'autres policiers, ceux de la Brigade des Homicides du LAPD (10).

Il était presque minuit lorsque les véhicules repartirent avec les cadavres, les mesures, les photos et les prélèvements pour l'enquête.

Les premières conclusions allaient dans le sens voulu par Lenny-Bouche-Cousue. Ce dernier, qui comme ses compagnons fut longuement interrogé par les services de police, avait bien sûr fait tout son possible pour qu'il en aille ainsi.

Bouche-Cousue et ses compères jouèrent leur rôle comme de vrais pros :

— On les a bien vus arriver dans la voiture, lieutenant. Monsieur Carrese avait de la compagnie alors on a été discrets ! Ça fait partie du métier. C'est moi qui ai ouvert la grille, je me rappelle. Tu te rappelles aussi, Cal ?

— Ouais, fit Calvin Meredith. Je confirme. M'sieur Carrese est rentré, il était quoi... ?

— Dix heures moins vingt, moins le quart, comme toujours, intervint Ronald Dumpfield. Pas vrai, Boz ?

— Yeah, assura Orville Boswell. Dix heures moins le quart tapantes. Je m'en souviens comme si c'était hier.

— *C'était* hier, observa le lieutenant de la Brigade des Homicides.

— Euh... oui. C'est vrai, s'cusez, lieutenant. Ça doit être l'émotion. Enfin, je me rappelle que M'sieur Carrese avait de la compagnie et, comme c'était pas courant, j'ai jeté un œil. Bon, je vais pas vous faire un dessin. La fille avec lui dans la voiture, vu comment elle était débraillée et qu'on voyait tout, je peux vous dire que c'était pas une *lady*. Alors, dans ces cas-là, qu'est-ce qu'on fait ? On tourne la tête.

— Ouais, renchérit, Dumpfield, faut savoir se montrer discrets.

— Ça fait partie du métier, dit Lenny-Bouche-Cousue.

— Apparemment, tout s'est passé à l'extérieur. Vous n'avez rien entendu, rien remarqué d'anormal ?

— J'ai bien vu que ça ne s'allumait pas dans la maison, dit Ronald Dumpfield. Il y avait juste les éclairages de la pelouse et ceux de la piscine. Mais d'ici, on ne voit pas la pelouse ni la piscine, et M'sieur Carrese, qui nous parlait un peu de temps en temps, nous avait dit qu'il aimait bien, parfois, se faire un petit plongeon la nuit, on n'a pas trouvé ça anormal.

— Vous avez pensé qu'il faisait son petit plongeon en charmante compagnie, voilà tout ?

— Ben, comme on vous dit, on s'occupe pas trop de ça, insista Lenny.

- Oui, je sais, ça fait partie du métier, dit le policier.
- Tout juste, lieutenant.
- Merci, messieurs, dit le policier.
- À votre disposition, dit Lenny.

Les quatre complices se regardèrent et échangèrent des sourires entendus tandis que la Brigade des Homicides et l'équipe du coroner s'éloignaient vers la sortie de Sunnyland Corral.

Ils l'avaient jouée finement et pouvaient être contents d'eux-mêmes.

Un autre personnage avait l'œil ouvert dans la nuit et regardait les policiers s'en aller. Un petit personnage en kimono noir qui ne payait pas de mine mais qui n'avait rien perdu des derniers événements.

Comment était-il entré dans l'enceinte hyper protégée de Sunnyland Corral ? Comment avait-il pu arriver si près de la résidence d'Albino Carrese sans se faire interpeller ?

Personne ne le savait. Personne, même, ne se posait la question. Car personne n'avait éventé la présence de cet Asiatique qui voyait tout et tous sans être vu lui-même.

CHAPITRE IX

Il était minuit passé et la nuit californienne veillait sur Palm Springs comme une panthère noire sur sa nichée.

Évidemment les quatre vigiles étaient au-dessus de tout soupçon. Ils furent rapidement mis hors de cause. Leur chef leur proposa même deux jours de congé pour se remettre de leurs émotions.

À l'instigation de Lenny, ils refusèrent d'une seule et même voix. Ils étaient justement de garde cette nuit et ils ne voulaient pas désorganiser le service.

— D'ici quelques années, tu vas voir qu'ils vont mettre en place des cellules de soutien psychologique pour les vigiles traumatisés, rigola Lenny-Bouche-Cousue sitôt qu'ils se retrouvèrent seuls.

Seuls ?

Les quatre scélérats croyaient bien l'être. Mais, à moins de deux mètres de leur 4 x 4 gris, totalement invisible, comme la panthère fondue dans le noir de la nuit noire, l'Asiatique au kimono noir était là et ne perdait rien de ce qu'il se disait.

Leur magot était à l'abri et ils avaient décidé de rester à Palm Springs en attendant que les choses s'apaisent. C'était plus sage. Inutile de prendre le risque de mettre la puce à l'oreille des autorités en disparaissant dans la nature trop vite après l'assassinat de Carrese. Mieux valait même démissionner à tour de rôle plutôt qu'en bloc.

Certes, la rotation de personnel était importante dans les grosses agences de protection et de services comme Dagmar. Mais Lenny Sanchez et ses complices préféraient éviter toute précipitation susceptible des les trahir.

En fait, la seule question importante encore non réglée était celle de savoir dans quel ordre ils allaient procéder. Lequel des quatre hommes allait-il donner sa démission le premier ?

Il fut finalement décidé que l'ordre des départs pour la destination « belle vie » serait tiré au sort le lendemain soir à la *Bodega del Encinar*.

Une nuit d'encre avait depuis belle lurette enveloppé Grand Rapids dans sa ténébreuse pèlerine lorsque le carillon tinta à la porte du studio que Ken Broderick occupait dans une petite rue paisible, à mi-chemin entre la fac et le lac. Ken venait de prendre sa dose de Boustrophérom et, pour une fois, il étudiait au lieu de faire du sport.

Il referma son manuel de biologie, le posa sur le bureau et se dirigea vers la porte. Les tiraillements le reprirent alors qu'il se trouvait au milieu de la pièce. Ça lui arrivait de plus en plus souvent, surtout quand il marchait après être resté longtemps assis. L'inquiétude s'infiltra, pernicieuse, dans l'esprit de Ken Broderick. Mais elle fut vite balayée par l'apparition de Julia quand il ouvrit la porte.

Elle se jeta dans ses bras, il claqua la porte d'un coup de talon en commençant à l'embrasser et toute douleur disparut. Il était si bien quand il la serrait, comme ça, fort contre lui.

C'était drôle, et rare, à tout juste vingt ans, d'être convaincu d'avoir déjà trouvé la femme de sa vie. Mais Ken avait ce sentiment. Julia était unique. Gracieuse comme un tanagra, brune avec des yeux bleu outremer et une peau diaphane si fine qu'on voyait les veines à travers au niveau de ses poignets.

Elle avait tout pour elle, la beauté, l'intelligence et la sensualité. Et le tempérament. Quand, quelques instants plus tard, Ken lui parla de ses tiraillements mal placés, elle s'écarta de lui et le regarda en fronçant les sourcils du haut de son mètre soixante.

— Dis donc, toi, tu n'as quand même pas été m'attraper une cochonnerie avec une autre fille ?

Ken se mit en colère. Comment pouvait-elle imaginer une chose pareille ?

— C'était pour rire, *sweetie pie* (11), dit-elle, déconcertée par la violence de sa réaction. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as mangé du lion ?

Fort, puissant et beau comme un dieu, Ken était habituellement d'une grande tendresse avec elle. Cette capacité à se montrer tellement agressif, parfois même brutal, dans les compétitions, et si doux ensuite dans leurs ébats était même l'une des choses qui la séduisait le plus.

— Ce sont peut-être les fortifiants que me fait prendre Barney. Je me sens nerveux, ces derniers temps.

Elle sourit et, de nouveau, se serra contre lui.

— Mon pauvre minou... Tu as trop de soucis. Les études, la préparation du match, tout ça... Si ça t'inquiète, le mieux serait peut-être de consulter ton médecin.

Il sourit et l'embrassa.

— Tu as raison, *baby*, je l'appellerai dès demain matin. En attendant, si on contrôlait le bon fonctionnement des régions douloureuses.

— Pas d'objection, murmura Julia en lui glissant doucement une main sous la ceinture. Si tu te sens d'attaque pour subir l'examen, j'avais justement très envie de jouer au docteur. Et puisque tu dis que tu as mal quand tu restes assis longtemps, eh bien, tu n'as qu'à te coucher !

Elle le déséquilibra d'un croche-pied tout en le propulsant d'une poussée à la poitrine. Elle était deuxième dan de judo mais Ken, vu sa supériorité en poids et en force, aurait pu résister. Il ne le fit pas, se laissa tomber en arrière sur le lit et elle se jeta sur lui.

*
* *

C'était encore de leurs projets que Lenny-Bouche-Cousue, Calvin Meredith, Orville Boswell et Ronald Dumpfield s'entretenaient en montant la garde devant la maison, maintenant désertée, où Albino Carrese et Twinkie Chapmann avaient trouvé la mort la veille, assassinés par leurs soins.

— Tu crois qu'ils vont nous payer maintenant que Carrese est mort ? demanda Orville Boswell.

— Comment ça ? fit Lenny, saisi par l'incongruité de la question. Pourquoi voudrais-tu qu'ils nous sucent notre salaire ?

— À moins que j'aie mal compris, c'est le client qui paie Dagmar et, ensuite, Dagmar qui nous reverse le salaire...

— Bien sûr, fit Lenny Sanchez, et alors ?

— Et alors, un client mort ça ne paye plus. Où ils vont trouver le blé ?

— Mort de rire ! s'esclaffa Sanchez.

Mais il comprit vite que ce balourd de Boswell ne plaisantait pas.

— Ben quoi... Où ils vont aller chercher le pognon ? s'étonna le balourd.

Lenny le rassura :

— T'en fais pas pour ça, mon gros lapin. Ce n'est pas comme ça que ça marche. Dagmar a des milliers, peut-être même des millions d'autres clients comme Carrese. La paye qu'on te verse tous les quinze jours ne vient pas directement du porte-monnaie du client mais des caisses de la société...

— J'aime mieux ça, soupira Orville Boswell, visiblement soulagé d'un poids.

— De toute façon, avec l'enveloppe que nous ont faite les types du FBI, je te prie de croire qu'on n'a pas besoin d'attendre après nos payes de chez Dagmar, ricana Calvin Meredith en regardant Boswell d'un air narquois. On a de quoi se tirer d'ici et, peut-être pas finir nos

vies sans bosser, mais au moins investir dans un projet sérieux et repartir d'un bon pied.

C'est alors que le petit homme en kimono fit un pas en avant. C'était tout ce qu'il voulait entendre. Ces quatre individus étaient bien ceux qui avaient tué Carrese sous les ordres du FBI.

— *Sorry to intrude, gentlemen*, dit-il, d'une voix nasillarde mais dans un anglais parfait.

— Qu'est-ce que c'est ? firent les quatre hommes en sursautant et se tournant vers l'indiscret.

L'Asiatique avança encore de deux pas et s'immobilisa. On le distinguait maintenant avec un peu plus de netteté à la faveur des réverbères qui arrosaient les lieux d'une lumière pâle et violacée.

Lenny fut le premier à surmonter sa stupeur. Comment ce pantin, vêtu de ces oripeaux, avait-il pu pénétrer dans Sunnyland Corral malgré la surveillance de leurs collègues et la présence des policiers de tous acabits amenés ici par la découverte des cadavres ?

Il ne put s'empêcher de poser la question :

— Comment avez-vous pu entrer ici sans vous faire embarquer ?

— Les hommes de Sinanju ayant reçu la formation que j'ai reçue peuvent faire des choses qui vous surprendraient autrement plus, répondit mystérieusement l'homme au kimono noir.

Lenny fronça les sourcils.

— Et qu'est-ce qu'il nous veut, le Niacoué ?

— Est-ce à moi que vous vous adressez de la sorte ? s'enquit le Coréen.

— Ben tu vois quelqu'un d'autre ? grogna Sanchez.

— Le grand défaut de votre monde occidental, c'est de refuser l'existence de ce qui est invisible, dit paisiblement l'Asiatique.

Il paraissait minuscule et terriblement vulnérable face aux quatre robustes employés de Dagmar Security Services.

— Vous entendez ça, les gars ? fit Lenny-Bouche-Cousue, visiblement très amusé. Je ne pige pas bien ce que ce Monsieur nous raconte mais, quand même, il me semble qu'il nous parle d'erreur de notre monde occidental. C'est bien ça que vous avez entendu, les gars ?

— C'est bien ça, confirma Calvin Meredith.

Les deux autres confirmèrent aussi, mais d'un hochement de tête silencieux dans l'éclairage blafard des réverbères.

— Ce n'est pas très raisonnable, petit homme à la peau de citron, rigola grassement Lenny-Bouche-Cousue en dégainant son pistolet.

C'était l'époque où les sociétés de protection commençaient à fournir à leurs employés des P. 38 pour remplacer les vieux Colt 45 de

la dernière guerre qui les équipaient.

— Le petit homme à la peau de citron vous juge aussi fat que sot et aussi sot que téméraire. À votre place, au lieu de deviser, je chercherais comment sauver ma vie.

Le P. 38 bleuté de Lenny-Bouche-Cousue miroita dans la lumière violette.

— Tu sais ce que c'est, ça, le Chinetoque ?

— Si dans votre langue de vaurien, « chinetoque » a la signification de « chinois », sachez que vous faites erreur, je suis coréen. Par ailleurs, oui.

— Oui, quoi ?

— Je sais ce que c'est, dit le Coréen et désignant le P. 38. de la pointe du menton. C'est l'instrument qui vous fait croire à votre supériorité.

Il y eut un instant de flottement. Manifestement, les quatre brutes avaient du mal à comprendre ce qui se passait dans la tête du petit Asiatique.

L'homme au kimono noir fit un pas de plus dans la direction de Lenny-Bouche-Cousue.

— Qu'est-ce que tu cherches, à la fin ? demanda ce dernier, déstabilisé.

— Je ne cherche rien, dit le Coréen. Car je vous ai trouvés. Je viens simplement vous dire que vous perdez votre temps en échafaudant des projets concernant l'argent que vous a versé le Bureau Fédéral d'Investigation pour mettre fin à la vie de Monsieur Carrese, l'ami de Don Carmine Viaselli.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

— Parce que vous n'aurez pas l'occasion de réaliser ces projets.

— Tu peux être un peu plus clair, Niacoué ? Pourquoi on pourra pas faire ce qu'on veut avec nos sous ?

— Parce que vous ne vivrez pas assez longtemps. Je suis venu ici pour vous tuer.

Cette fois, Lenny-Bouche-Cousue éclata de rire.

— Z'entendez ça, les gars ? Il est vraiment drôle, notre copain jaune.

Les trois autres ricanèrent.

— Allez, bouffeur de riz complet, fais voir comment tu vas nous tuer ! lança Sanchez en pointant son pistolet sur l'Asiatique et en rattrapant le jeu de la détente.

— Vous ne devriez pas ouvrir le feu ici en pleine nuit, lui conseilla le Coréen. Le bruit va attirer l'attention. Et votre intérêt est plutôt de rester discrets après ce que vous avez fait ici.

Lenny baissa son arme.

— C'est bien vu, ça, dit-il. On n'a pas intérêt à faire de foin. Il est

malin, notre nouveau copain, hein, les gars ? Il croit que ça va m'empêcher de me servir de mon tue-tue !

Il se tourna vers Calvin Meredith et ajouta :

— Tu as toujours ton étouffoir, Cal ?

Meredith fouilla les poches de son uniforme bleu et en tira un atténuateur de son qu'il lança en direction de son collègue.

D'une main habile, Lenny-Bouche-Cousue attrapa le silencieux au vol puis le fixa au canon de son P. 38.

— Et maintenant, Jaunet ? Qu'est-ce que tu as à me dire ?

— Vous êtes libre, vigile stupide et arrogant. Vous avez le choix entre ouvrir le feu et mourir tout de suite ou ne pas ouvrir le feu et vivre quelques minutes de plus.

— T'es vraiment un marrant, toi, dit Lenny Sanchez en relevant son P. 38 et en crispant son index sur la détente.

CHAPITRE X

Ken poussa un râle de volupté lorsque Julia commença à lui picorer les lèvres, le cou et, lentement, cruellement, laissa sa bouche s'aventurer sur sa poitrine puis sur son ventre. Il ne put retenir un petit cri plaintif, presque douloureux, en sentant les doigts de sa copine lui caresser doucement le sexe tandis que ses lèvres le happaient comme un poisson vorace.

Ils avaient pratiquement passé leur temps à faire l'amour. Depuis le début de ce week-end où elle était arrivée à son studio, ils n'avaient pas mis le nez dehors et Dieu leur était témoin que ce n'était pas pour réviser leurs cours. Deux jours qu'ils vivaient d'amour, de céréales et, pour Ken, de Boustrophérom.

« Bah, se disait Ken, les guerriers aussi ont besoin de repos de temps à autre. » Si Barney Barnery l'avait vu, il l'aurait tué. Mais, bien évidemment, il n'était pas question que Barnery le voie, surtout en ce moment.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Julia, interrompant ses voluptueuses activités pour lever vers lui des yeux interrogateurs.

À cet instant seulement, Ken réalisa qu'il avait ri sans même en prendre conscience.

— À quoi tu penses, *sweetie pie* ? Je te sens ailleurs...

Il ne pouvait quand même pas lui avouer qu'il était en train de penser à Barney Barnery. À ce moment précis, elle eût risqué de le prendre fort mal.

— Mais, je pense... Je pense à ce qu'on fait. Tiens, regarde.

Julia regarda et rit à son tour en admirant le résultat de ses œuvres.

— On dirait bien, oui, observa-t-elle. On ne peut pas dire que tu manques de tonus habituellement, mais je crois bien ne jamais t'avoir vu en pareille forme !

— Ah tu vas voir si je suis ailleurs, grogna Ken, menaçant comme un fauve dont la femelle se dérobe.

Repoussant Julia presque violemment, il la força à s'allonger sur le lit. Elle se laissa faire en fermant les yeux.

Elle avait de longs cils noirs, un petit nez droit, des lèvres colorées et humides. Ken Broderick sentit monter en lui une poussée de désir dont la puissance lui fit presque peur. Ça dépassait tout ce qu'il avait

connu jusqu'à présent et il se dit que les fortifiants fournis par Barney Barnery n'y étaient sans doute pas pour rien.

Puis il oublia tout, Barney, le hockey, le Boustrophérom... Julia avait rouvert les yeux et, d'un regard muet, l'invitait instamment à passer à la suite des réjouissances. Il ne se fit pas prier et, se laissant guider par les doigts graciles de sa compagne, il s'introduisit en elle.

Aussitôt, elle se mit à onduler avec fougue en lui plantant ses ongles dans les reins. Plus rien n'existait pour Ken Broderick que le corps amoureux de cette fille qui vibrait sous lui. Il se noya au fond de son regard outremer et ils ne tardèrent pas à se déchaîner dans un paroxysme de plaisir.

*
* *

Le coup de feu claqua. Amorti par l'atténuateur de son, il produisait moins de bruit qu'un bouchon de champagne.

Le petit Asiatique ne bougea pas d'un millimètre.

Cela arrivait parfois, quand un homme était touché par un projectile. Une sorte de force invisible le maintenait debout pendant une parfois deux secondes puis il s'effondrait, d'un bloc, comme un sac de pommes de terre.

Les quatre vigiles le regardaient, attendant qu'il tombe. Mais il ne tomba pas. Au contraire, il fit un nouveau pas vers Lenny-Bouche-Cousue qui, à ce moment aurait plutôt mérité le nom de Lenny-Bouche-Bée.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec cette pétoire ? fit Lenny-Bouche-Bée. Vous avez entendu le coup ou c'est moi qui ai des bruits dans les oreilles ?

— On a entendu, dit Orville Boswell. Toi aussi, Cal ?

— Tout à fait, dit Calvin Meredith. Un bruit normal de flingue qui tire avec un silencieux.

— Ben ouais, moi aussi, ajouta Ronald Dumpfield.

— Et moi aussi, dit à son tour le petit Asiatique au kimono noir.

— Oh, toi, tu la boucles, ça suffit comme ça ! aboya Lenny Sanchez. Ce furent ses dernières paroles articulées.

De nouveau, il pressa la détente. De nouveau, le coup partit, en son atténué. Cette fois encore, tout le monde l'entendit très clairement.

Le Coréen continua d'avancer vers Lenny-Bouche-Cousue.

— Mais, mais que... que... ?

Ce furent ses dernières paroles et, comme nous venons de le dire, elles furent beaucoup moins articulées que les précédentes.

Puis Lenny sentit une main se crisper comme une serre d'oiseau de

proie surpuissant sur le poing dans lequel il tenait son P. 38.

Une force de titan lui tordit le bras. Lenny sentit encore le silencieux entrer dans sa bouche, lui cassant une dent au passage, puis poursuivre la progression dévastatrice jusqu'au fond de sa gorge.

Mais il ne sentit pas le silencieux puis le canon du P. 38 ressortir par le haut de son crâne car il ne faisait déjà plus partie du monde des vivants.

Lenny Sanchez alias Lenny-Bouche-Cousue avait rendu à Dieu son âme, au demeurant fort noire.

Le Coréen fit un pas de côté pour éviter le flot de sang qui jaillit de sa bouche, pourtant toujours obstruée par la crosse du P. 38. Lenny s'écroula en vrille, lentement, sur lui-même, se recroquevilla et resta là, inerte, exhibant le dos de son blouson bleu maculé de sang, de cervelle et de débris d'os.

L'homme au kimono se tourna vers les autres vigiles.

— Lequel de ces messieurs désire rejoindre le premier Monsieur Sanchez au royaume des damnés ?

Son invitation ne suscita pas beaucoup d'empressement de la part de Calvin Meredith, Orville Boswell et Ronald Dumpfield.

CHAPITRE XI

En nage, haletants, les deux amants se séparèrent et roulèrent chacun d'un côté du lit. Ken regarda Julia. Il aimait voir sur son visage, les troublantes séquelles du plaisir.

— On est fous, Ken, murmura-t-elle en se lovant contre lui. On devrait travailler au lieu de...

Elle s'écarta, laissa un ongle courir dans les poils de sa poitrine puis baissa les yeux.

— Je ne peux pas le croire, *sweetie pie* !

Il rit. Un rire étrange, partagé entre la gêne et la fierté.

— Eh oui, déjà prêt pour remettre ça.

— Mais qu'est-ce que tu as mangé, bon sang de bon sang ?

Il rit encore, de plus en plus gêné. Et soudain, il cessa de rire, une grimace de douleur lui déforma le visage, il se plia en deux et porta les mains à son sexe dont l'érection refusait de faiblir.

— Qu'est-ce qui se passe, *my love* ? Qu'est-ce que tu as ?

Incapable de répondre, Ken poussa un long hurlement strident. Puis, la poitrine secouée de spasmes, il parvint à articuler :

— Un docteur... Vite... Les... les urgences...

Affolée, Julia se rua sur l'annuaire, qu'elle feuilleta frénétiquement, puis sur le téléphone et appela les urgences médicales.

— Voilà, c'est fait, dit-elle en revenant vers le lit.

Mais Ken semblait ne plus l'entendre, déjà. Haletant, poussant des couinements horribles, il sautait sur le lit comme un poisson hors de l'eau en pressant les mains sur ses parties génitales.

Julia se mit à pleurer.

— Mais qu'est-ce que tu as, mon amour ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Entre deux gémissements, il parvint à lui faire comprendre que la douleur était insupportable et qu'il soupçonnait le Boustrophérom d'en être la cause.

Julia pleurait encore lorsque, quelques minutes plus tard, le médecin sonna à la porte. Elle enfila un peignoir et alla ouvrir.

— Je... je n'ai pas pu l'habiller, expliqua-t-elle, honteuse, en montrant Ken, nu, qui gesticulait sur le lit comme un possédé.

Aussitôt, elle se sentit stupide. C'était toujours dans les cas d'urgence qu'on avait les réactions de pudeur les plus stupides.

Le premier geste du médecin fut de piquer Ken pour lui administrer un sédatif. Ensuite il l'examina et interrogea Julia sur ce qui s'était passé. Elle tremblait, était blanche comme un linge mais, cette fois, elle domina sa timidité et relata ce qu'elle savait en essayant de ne rien oublier. Puis, effarée, elle demanda :

— Vous croyez qu'il va s'en sortir, docteur ? Est-ce que vous avez une idée de ce que c'est ?

— Difficile de se prononcer comme ça, répondit le médecin. Je vais appeler une clinique car il va falloir faire des examens complémentaires. Mais à première vue, ça ressemble à un éclatement des testicules.

Julia devint encore plus blême. Elle se pencha sur son amant, qui maintenant, avait sombré dans l'inconscience, et regarda son sexe, toujours dressé qui avait pris des proportions anormales.

— Un éclatement !

— Vous ne verrez rien de l'extérieur, dit le médecin. C'est dedans que ça se passe. Un éclatement interne, si vous préférez. C'est un phénomène extrêmement rare, souvent dû à un excès de testostérone, l'hormone mâle.

— Mais alors... ?

— Ne dramatisons pas avant d'avoir eu les résultats des examens de laboratoire. Toutefois, je vous dois la vérité : s'il s'agit bien, comme je le pense, d'un éclatement des testicules, votre ami n'a pratiquement aucune chance de retrouver un jour une sexualité normale.

Julia était effondrée.

— Comment est-ce possible ?

— Je n'ai pas d'explication a priori, à moins que votre ami n'ait pris, par exemple des produits dopants. À ma connaissance, les rares cas d'éclatement des testicules ont été signalés chez des athlètes qui avaient absorbé de fortes doses de stéroïdes anabolisants.

Tandis que l'homme se dirigeait vers le téléphone pour appeler une clinique, Julia se laissa tomber assise sur le lit et prit la main de Ken.

— Des stéroïdes anabolisants..., répéta Julia en songeant au produit de Barney Barnery dont Ken lui avait parlé.

Ken, *my love*, murmura-t-elle en serrant les dents, si tout ceci est la faute des produits que Barnery t'a fait avaler, je te jure que ce salaud le paiera !

CHAPITRE XII

Calvin Meredith, Orville Boswell et Ronald Dumpfield restèrent d'abord immobiles, dans un état proche de la sidération, devant le cadavre de Lenny, avec son gros pistolet planté dans la bouche. Puis, quand la réalité de ce qui s'était passé atteignit les centres atrophiés de leur intellection, les trois individus prirent leurs jambes à leur cou.

Ils ne coururent pas très loin.

Dumpfield était lancé dans un sprint effréné quand il se retrouva face au petit homme en kimono noir.

Comment avait-il fait pour arriver là aussi vite ? Impossible de le savoir. Mais la réalité était qu'il était là et qu'il lui bloquait le passage.

Mais Ronald Dumpfield n'eut pas le loisir de se questionner bien longtemps. Sur sa droite, il vit Boswell, immobilisé comme une statue de sel avec une expression de stupeur et d'effroi sur le visage, puis, soudain, il sentit quelque chose, comme une torsion sur sa propre nuque. Le Chinois n'était plus là, devant lui.

Sans que Boswell ait eu le temps de se rendre compte de quoi que ce fût, le petit Asiatique était passé dans son dos et il lui manipulait les vertèbres du bout des doigts.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Orville Boswell se trouva également pétrifié, dans une situation similaire à celle de Ronald Dumpfield.

Un jeune garçon, blond de cheveux et blanc de peau apparut alors, venant de derrière le 4 x 4 gris de Dagmar Security Services. À la stupéfaction de Boswell, il ceintura Calvin Meredith et l'immobilisa.

C'était à n'y pas croire !

Un gamin capable d'immobiliser Cal, le spécialiste du full contact !

Et pourtant Calvin Meredith était bien immobilisé.

Boswell était incapable de bouger mais ni sa conscience ni ses sens n'étaient atténués.

Il était comme un spectateur pris dans une camisole de force.

Orville Boswell n'était pas un spécialiste de l'adolescence ni de la préadolescence. À vue de nez, il lui sembla que le blondin avait entre dix et quatorze ans. Un garçon de dix ans très robuste ou un garçon de quatorze normal, allez savoir.

Il était jeune mais avec des traits déjà durs qui n'avaient rien de

commun avec ceux de l'enfance et son regard brillait dans la lumière des réverbères, comme s'il avait eu des yeux d'acier inoxydable.

Meredith essaya de se libérer d'un coup de jiu-jitsu particulièrement vicieux. Mais l'enfant réagit comme s'il avait lu dans ses pensées et paré avant même que le vigile ne fasse sa tentative.

— Pas bon, dit le gosse en lui enserrant la pomme d'Adam entre deux doigts puissants comme des crocs.

La douleur fut atroce. Meredith sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Ne bouge pas et tu souffriras moins, dit l'enfant.

En fait, l'enfant ne parlait pas. Il communiquait des mots par impression directe. Calvin Meredith se rendit compte que ce qu'il formulait ne passait pas par la bouche du blondin et n'était pas reçu par ses oreilles. C'était comme une transmission en bloc d'un cerveau à l'autre, comme une onde, accompagnée d'une puissante vibration, bien physique, celle-là.

Calvin Meredith obéit. L'autre relâcha sa pression. Juste ce qu'il fallait.

Alors, le vigile put relever légèrement la tête et apercevoir ses deux compagnons. Cela lui rappela un film de guerre qu'il avait vu, avec des cadavres gelés dans des positions grotesques, à la bataille de Stalingrad.

Ronald Dumpfield avait les jambes semi-fléchies et les bras légèrement écartés, comme s'il s'apprêtait à s'asseoir au moment de sa « pétrification », Calvin Meredith ne voyait pas d'autre mot.

Quant à Boz il était statufié dans une position de coureur stoppé en plein élan. Il faisait penser à ces figurines de résine peinte, représentant des guerriers en train de faire la danse du scalp que les Hopis et les Navajos vendaient aux touristes dans les boutiques à souvenirs de leurs réserves.

Meredith se demanda s'ils étaient vivants ou morts.

— Ils sont vivants et ils vont sentir tout ce qui va leur arriver, fit l'enfant selon cet étrange mode de communication.

Non seulement il lui envoyait des mots par transmission directe mais il lisait dans ses pensées.

Le Coréen vint rejoindre l'enfant.

Meredith sourit, essayant de l'amadouer.

Il sentit l'enfant se serrer plus fort contre lui.

Le petit Asiatique approchait toujours, on n'avait pas l'impression qu'il marchait mais qu'il flottait au-dessus du sol. Calvin Meredith se demanda si on ne lui avait pas fait avaler un Mickey Finn (12) en douce, quelque part avant sa prise de service, peut-être à la *Bodega del*

Encinar.

— Ce n'est pas une hallucination, fit le blondin. Tout ce que vous voyez est la réalité.

Calvin Meredith faillit lui rétorquer d'aller se faire voir ailleurs. Mais, finalement, il jugea préférable de garder sa réflexion pour lui.

Il avait dû, cependant, en laisser passer un petit peu trop car il sentit le blondin se raidir et émettre quelque chose qui pouvait être interprété comme un ricanement.

Arrivé à un mètre de Meredith, le petit Asiatique le toisa puis dégagea de la manche de son kimono de soie une main prolongée par un ongle interminable qu'il lui fit jaillir sous le nez comme la lame d'un cran d'arrêt.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un Couperet d'Éternité, dit l'Asiatique. Cet ongle est l'arme la plus redoutable qui puisse exister. Je vous en ferai la démonstration dans un instant.

Il rit.

Meredith tressaillit.

— Tendez-moi vos mains, dit le petit homme.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Meredith.

— Donnez vos mains ou vous mourrez, jappa le Coréen de sa voix nasillarde.

Terrorisé, Meredith obéit. Il avait compris que l'homme au kimono de soie noire ne lançait pas ses menaces en l'air.

Brutalement, l'enfant lui lâcha la gorge et lui noua une cordelette autour des poignets. Il gémit de douleur lorsque le gamin serra puis tira d'un coup sec en avant pour attacher la cordelette au porte-bagages extérieur du 4 x 4 gris de Dagmar Security Services.

— Vous n'allez pas vous en tirer comme ça, pesta le vigile. Il va vous en cuire.

Un grand éclat de rire fit écho à sa menace.

— M'en cuire ! lança le Coréen. Mais comment cela serait-il possible ?

Calvin Meredith savait qu'il était impuissant.

Pire, il était humilié par la façon dont ils l'avaient attaché à la voiture, comme une bête de boucherie qu'on mène à l'abattoir.

— Maintenant, reprit l'homme en noir vous allez regarder ce qui va se passer, bien le fixer dans votre mémoire et le conserver au frais pour le raconter ensuite à ceux qui vous interrogeront.

Une lueur d'espoir apparut alors sur l'horizon bien sombre de Calvin Meredith.

— Laissez-moi partir, dit-il tout à coup. Je raconterai tout ce que

vous me direz de raconter, je vous le jure. J'ai reçu un appel d'urgence juste avant votre arrivée. Je dois à tout prix y aller. Il y va de la vie d'une femme et de son enfant !

Le Coréen hocha la tête d'un air pénétré.

— La vie, vous savez, ça va, ça vient. Vous allez en avoir l'illustration dans un instant.

Il se tourna vers les deux autres vigiles qui n'avaient toujours pas bougé d'un centimètre.

— Ouvrez bien grand vos yeux, Meredith, ajouta-t-il. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut assister à une œuvre pareille.

Calvin Meredith détourna le regard.

— Occupe-toi de notre prisonnier, fils, dit l'homme au kimono noir. Je ne veux pas qu'il en rate une miette.

Le blondin alla de nouveau se planter derrière Meredith.

Brutalement, il le saisit d'une main au menton et, de l'autre, lui empoigna les cheveux pour le forcer à tourner la tête vers ses compagnons.

— Et garde les yeux bien ouverts, ordonna-t-il avec cette étrange vibration qui lui secouait tout le corps. Si tu les fermes, je te serre la gorge jusqu'à la mort.

Meredith savait que ce n'était pas une menace en l'air.

— Ne bouge pas, lui conseilla l'enfant. Ce sera moins douloureux.

Sans que Calvin Meredith ait pu prendre conscience du moindre mouvement, le Coréen se trouva face à Orville Boswell. D'un seul et unique geste, à la fois brusque et précis, il ouvrit le blouson et la chemise du vigile.

— Regarde, vibra l'enfant dans le dos de Meredith. Regarde bien.

Le blondin était sexuellement excité. Il le sentait au creux de ses reins.

D'un coup sec, l'homme au kimono planta son ongle dans le nombril d'Orville Boswell puis, lentement, il enfonça sa main dans l'abdomen de sa victime et la fit remonter jusqu'au plexus solaire.

Un glapissement suraigu s'échappa de la gorge de Boswell et résonna dans la résidence de luxe. Meredith sentit la chair de poule lui couvrir le corps. Il se mit à trembler.

— Tu aimes ça, hein ! fit l'enfant blond en se serrant davantage contre lui.

Il était de plus en plus excité.

Totalement insensible aux hurlements de douleur d'Orville Boswell, le Coréen écarta largement l'ouverture qu'il avait pratiquée dans la cage thoracique du vigile. Puis, avec un calme et une minutie dont seuls les psychopathes sadiques ou les grands spécialistes de la chirurgie sont capables de faire preuve en pareilles circonstances, il taillada à grands coups d'ongle dans les entrailles palpitantes.

Cela dura une dizaine de secondes. Des secondes insupportables. Meredith crut qu'il allait mourir. Le blondin haletait en se frottant comme un chien contre lui. Finalement, il préférait le petit Chinois au kimono noir. Au moins celui-là ne semblait pas habité par la perversion du gosse.

Puis Orville Boswell cessa de hurler et sa tête retomba mollement sur sa poitrine dégoulinante de sang. Les mains du Coréen ressortirent du trou béant, ramenant le cœur de la victime.

Meredith avait vu, et commis lui-même, des horreurs au cours de sa vie de soldat de fortune mais une chose pareille, jamais.

Il avait envie de vomir mais n'y arrivait pas.

Le Coréen déposa le cœur encore tiède entre les pieds d'Orville Boswell. Puis il se redressa et se tourna vers Ronald Dumpfield, toujours pétrifié.

Pas une goutte de sang ne souillait ni ses mains ni son kimono.

— À toi, maintenant.

Aussi promptement et nettement qu'il l'avait fait pour Orville Boswell, le petit homme arracha le cœur de Ronald Dumpfield et le déposa à ses pieds.

Meredith savait que les hurlements des suppliciés avaient déjà dû donner l'alarme au poste de sécurité principal de Sunnyland Corral. Dans un instant, la brigade d'intervention de Dagmar serait là.

Mais arriveraient-ils à temps pour le sauver ? Seraient-ils capables de faire quelque chose contre ces deux monstres dotés de techniques ahurissantes et d'une force de destruction surhumaine ?

C'était incroyable.

Boswell et Dumpfield étaient toujours debout, forcément morts puisque leurs cœurs étaient posés à leurs pieds, dans une flaque de sang qui commençait à épaissir, et avaient cessé de battre.

Leurs corps se trouvaient toujours dans la même position rigide mais leurs têtes pendaient, comme les têtes du gibier à la devanture des boucheries dans des pays moins civilisés que les États-Unis d'Amérique.

L'enfant s'écarta de Calvin Meredith. Ça y était. Son tour était arrivé.

Il aurait voulu crier mais il ne pouvait pas. Il avait la gorge sèche. Il avait froid. Son corps était glacé. Comme un cadavre. Déjà...

Il ferma les yeux, attendant le coup fatal, mais rien ne se passa.

Quand il les rouvrit, les deux tueurs avaient disparu comme par magie et il était seul avec les cadavres.

De la magie, Calvin Meredith n'était pas loin de penser qu'il y en avait dans tout cela. De la magie noire, comme le kimono du petit Coréen.

Des phares trouèrent l'obscurité. Dans un rugissement de moteurs, les deux Land Rover de la brigade d'intervention de Dagmar firent irruption devant la maison d'Albino Carrese, des hommes sautèrent au sol, des exclamations fusèrent dans la nuit.

Calvin Meredith sentit qu'on lui tranchait ses liens.

— Bon Dieu, Cal, mais qu'est-ce qui s'est encore passé ici ? Qu'est-ce que c'est que cette boucherie ?

Mais Cal était à bout. Incapable de répondre, il s'écroula entre les bras des collègues qui venaient le secourir.

CHAPITRE XIII

Au même moment, à mille huit cents kilomètres de là, dans la salle d'attente du service de chirurgie du CHU de Grand Rapids, Julia Glorian Keynes, les yeux rougis, attendait en se tordant les doigts lorsque, simultanément mais par deux portes opposées, firent irruption, d'un côté l'interne de garde, de l'autre Boyd et Shanya Broderick, les parents de Ken.

— Eh bien, Julia, que se passe-t-il ? demanda Boyd qui, visiblement, avait été tiré de son lit en plein sommeil.

— Vous êtes les parents du jeune Ken Broderick ? intervint l'interne. Boyd et Shanya hochèrent la tête.

— J'ai deux nouvelles pour vous, annonça l'interne. Une bonne et une moins bonne. La bonne, c'est que votre fils est en salle de réveil. L'intervention s'est bien passée et tout risque vital est écarté.

— Et la moins bonne ?

Comment formuler pareille chose ? L'interne eut une courte hésitation.

— La moins bonne, c'est que votre fils ne pourra jamais vous donner de petits-enfants, M. Broderick. *I'm sorry.*

— Mais enfin ! s'exclama Boyd Broderick, hébété. Qu'est-ce que ça veut dire ? On nous a juste appelés pour nous dire qu'il était arrivé quelque chose à Ken et que nous devions nous rendre rapidement ici !

— Je vais vous expliquer, dit Julia en étouffant un sanglot.

Trop heureux de la laisser faire, l'interne s'éclipsa sur la pointe des pieds.

— Le Boustrophérom... Une erreur de dosage... répéta Boyd Broderick, anéanti, après avoir écouté la copine de son fils. Mais... Il faut arrêter ce Barney Barnery ! C'est un crime ! Je vais appeler la police.

— Je l'ai déjà fait, M. Broderick, dit doucement Julia. Il y a eu deux autres accidents vendredi parmi les sportifs dont Barnery administre la carrière. Le FBI et la DEA sont alertés. Mais, bien sûr, Barnery a disparu de la circulation. Il semble que son trafic soit lié à la Mafia. Ils le recherchent activement et un mandat d'arrêt international a été lancé par Interpol. Mais comprenez bien que le souci principal des autorités est actuellement de retrouver tous ceux à qui Barney Barnery

aurait pu fournir des flacons de ce Boustrophérom surdosé.

— Mon pauvre Ken, mon pauvre garçon..., murmura Shanya Broderick en se laissant tomber sur une chaise de Skaï.

Elle était anéantie.

Julia eut une courte hésitation, comme si elle allait ajouter quelque chose. Mais, tout bien réfléchi, elle préféra garder le silence.

À quoi bon leur faire des confidences qui pourraient leur donner de faux espoirs ? Elle préférait, pour le moment garder pour elle qu'elle avait déjà rencontré Linda Barnery, la femme de Barney, qu'elles avaient sympathisé et même échangé des numéros de téléphone.

Julia avait essayé à l'appartement des Barnery à Lansing. Bien sûr, elle était tombée sur un flic de service et avait raccroché.

Mais elle se rappela qu'elle avait quelque part chez elle le numéro d'appel d'un mobile home que Linda avait acheté sur un terrain aménagé à cet effet quelque part dans le Missouri.

Linda était une brave femme, intègre. Elle lui avait fait un certain nombre de confidences sur sa crapule de mari. Bien sûr, cela ne concernait pas les produits de dopage. Linda ignorait certainement tout de cet immonde trafic qui mettait en danger la santé et même la vie de jeunes sportifs un peu trop confiants. Mais Barney, le sympathique, séduisant et chaleureux Barney avait deux autres travers : les femmes et le jeu.

Elle se souvenait parfaitement des paroles de Linda, un soir où elles s'étaient rencontrées à la cafétéria du Great Lakes Gymnasium :

— Il nous a mis plusieurs fois en danger avec ses vices. Le jeu, surtout. Il a déjà failli se faire égorger par des tueurs de la Mafia à cause de dettes impayées. Je le pense capable de se lancer dans n'importe quel trafic pour gagner un peu d'argent et satisfaire son vice.

Julia avait compatie, en croyant seulement à moitié ce que lui racontait la pauvre femme. Aujourd'hui, elle savait qu'elle avait eu tort.

— Si ça recommence, je le plaque, avait ajouté Linda en écrasant une larme. Je prends mon gosse et je me tire dans mon mobile home. Je prendrai n'importe quel boulot. Ça ne sera pas le luxe. Mais, au moins, je n'aurai pas, en permanence, tout ce poids sur les épaules, ce stress qui empêche de dormir. Et pas seulement de dormir, de vivre.

Ken, et Barney approchaient. Linda s'était tue. Julia avait glissé dans son sac à main le petit bristol portant les deux numéros de téléphone et ils s'étaient séparés.

Ce soir, elle regrettait d'avoir laissé le bristol traîner pendant des semaines sur son bureau. Elle ne savait plus où il était passé. Mais elle n'avait pas le sentiment de l'avoir jeté et elle se jurait bien de retourner tout le studio pour le retrouver et retrouver le numéro du

mobile home.

C'était pour le moment tout ce qu'elle voyait comme moyen de retrouver Barney Barnery.

Ce salaud de Barney Barnery.

CHAPITRE XIV

Luigi « Vino » Vercotti faillit vomir son déjeuner en voyant les corps des deux agents du FBI. C'était en soi un phénomène rare car Vino possédait un estomac blindé.

C'est son goût du vin qui avait valu à Luigi Vercotti le surnom de « Vino ». Un goût qui s'exprimait de deux manières bien distinctes. La première, la plus classique, consistait à prendre un grand plaisir à choisir, mirer, sentir et grumer de grands crus.

La seconde était bien plus originale car le plaisir de Vino se déclenchait à la vue de gens en train de boire du vin.

Nous disons bien « boire » et non « déguster ». Pour être plus explicite, précisons que le grand plaisir de Vino était de regarder les gens boire du vin alors qu'ils étaient allongés sur le dos avec son frère Dino assis sur leur poitrine.

Le rôle de Vino était d'introduire de force le goulot dans la gorge du pauvre bougre tandis que, de l'autre main, il lui pinçait le nez entre ses doigts boudinés pour l'empêcher de fermer la bouche.

Vino aimait noyer ses victimes dans le vin. Il avait conçu ce procédé très tôt dans sa carrière de tueur au service de la famille mafieuse des Viaselli. Là encore, il y avait deux raisons à son choix. Premièrement, dans la plupart des cas, les enquêteurs, peu scrupuleux, concluaient après examen des cadavres que ses victimes avaient succombé à une soulographie monumentale. Deuxièmement, ce *modus operandi* très particulier était devenu sa signature.

Nul ne lui contestait jamais la paternité des meurtres ainsi commis pour débarrasser la planète des ennemis de son boss, Don Carmine Viaselli.

D'une manière générale, les homologues de Vino Vercotti au sein de la « famille » Viaselli avaient tous eu maille à partir avec la justice et s'étaient fréquemment retrouvés derrière les barreaux.

Vino, lui, grâce à cette insolite méthode d'assassinat, n'avait jamais fait un seul jour de prison depuis le début de sa carrière criminelle.

N'exagérons pas, cependant, les avantages de la méthode en prétendant qu'elle était absolument sans inconvénient. Soyons franc, ce n'était pas toujours facile. Souvent, les condamnés se débattaient au point d'envoyer leurs souliers voltiger à plusieurs mètres et qu'il fallait

les rechausser post mortem. D'autres se mordaient la langue jusqu'au sang ou serraient si fort les dents sur le goulot de la bouteille qu'ils réussissaient à le croquer. Un jour, affront suprême, un condamné avait tellement gesticulé dans les affres de son agonie éthylique qu'il avait même brisé la vitre de la Cadillac de Vino.

Mais, moyennant un ménage un peu soigné, les scènes de meurtre par le vin recouvraient facilement l'aspect naturel d'un regrettable accident par abus d'alcool. C'était même l'une des règles sur lesquelles Luigi « Vino » Vercotti était particulièrement pointilleux. Il voulait des cadavres irréprouchables.

En reportant son regard sur les deux corps qui gisaient dans l'entrepôt du New Jersey, Vino Vercotti songea avec un brin de vague-à-l'âme à la trentaine de particuliers qu'il avait ainsi expédiés, proprement et sans bavure, dans un monde meilleur.

Rien à voir avec ce spectacle de boucherie.

Et, s'il fallait en juger par le chaos qui régnait alentour, les deux G-Men ne s'étaient pas éteints dans la paix et la sérénité.

Il y avait du sang partout, à plus de cinq mètres à la ronde.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? fit Dino en réprimant un haut-le-cœur.

Dino était le plus jeune des deux frères Vercotti et, tout naturellement, il comptait sur les lumières de son aîné.

— Comment veux-tu que je sache ? Et d'ailleurs, je m'en fous. Filons d'ici. On dira au boss qu'il y avait deux macchabées avec la cage thoracique défoncée, et puis voilà.

— C'est quand même des types du FBI..., fit observer Dino avec un brin d'anxiété dans la voix. Il y a encore leurs plaques.

Vino Vercotti réfléchit quelques instants. Sa capacité maximale de réflexion n'excédait pas les vingt secondes. Cependant, il arrivait parfois qu'elle produise des résultats.

— C'est vrai que si le boss nous a envoyés ici, c'est qu'il a de bonnes raisons de le faire.

— Peut-être qu'il veut nous faire nettoyer les lieux.

À l'époque le téléphone portable n'était même pas présent dans les séries d'anticipation. Et pourtant, l'usage de ce petit appareil aujourd'hui si commun aurait bien arrangé les affaires de Vino et Dino Vercotti.

Ils auraient pu demander à Don Carmine Viaselli pourquoi on les avait dépêchés dans ce vieil entrepôt rouillé de la zone marécageuse du New Jersey.

— Peut-être puis-je vous aider à résoudre votre problème..., fit une voix nasillarde.

Les deux frères sursautèrent comme un seul homme.

Le personnage en costume noir qui se tenait entre eux n'était pas là un instant auparavant et maintenant, il était là.

— Qu'est-ce que... ? commença Dino en dégainant le petit revolver qu'il portait toujours dans la poche du même nom.

— Veuillez ranger cette arme, je vous prie, dit l'homme en noir.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme en noir.

Malgré la pénombre, Vino et Dino remarquèrent qu'il avait les yeux bridés et la couleur de peau d'un Asiatique.

— Rangez ceci, insista le petit Asiatique, ou vous mourrez comme eux.

— Vous voulez dire que... ?

Le petit homme en noir hocha la tête.

— C'est moi qui ai éliminé ainsi les Agents Spéciaux John Ashanty et George W. Bee.

Dino rangea son revolver. On n'était jamais trop prudent avec les gens dangereux.

— C'est... c'est très spectaculaire.

De nouveau, le petit homme aux yeux bridés hocha la tête.

— J'ai entendu vos commentaires. Je regrette que cette manière de tuer vous incommode, si je puis dire... Mais elle est ma signature personnelle, un peu comme le vin est celle de Monsieur...

— Vino. Luigi « Vino » Vercotti, précisa fièrement l'intéressé.

— Vino..., répéta pensivement le petit homme en noir. Vous êtes bien les employés de Sa Grandeur Don Carmine Viaselli ?

— Oui, répondit Vino, un peu étonné du titre de Sa Grandeur attribué à Don Carmine Viaselli. Et voici mon jeune frère, Dino.

— Très bien, approuva l'homme aux yeux bridés. C'est moi qui ai prié Sa Grandeur Don Carmine de vous faire venir ici.

Inconsciemment, les deux mafiosi poussèrent un soupir de soulagement. C'était une chose d'assassiner de pauvres bougres sans défense en les gavant de mauvais vin. C'en était certainement une autre que d'affronter un tueur comme ce petit Chinois au regard cruel.

— Pourquoi avez-vous tué ces deux hommes et qu'attendez-vous de nous ? demanda Vino.

— Ces deux hommes sont les Agents Spéciaux John Ashanty et George W. Bee. Ce sont eux qui ont organisé l'assassinat de Monsieur Albino Carrese, l'associé et ami de Sa Grandeur.

Vino et Dino eurent une mimique de compréhension.

— Quant à vous, messieurs, reprit l'Asiatique, je vous demande de nettoyer les cadavres et de les mettre dans les cercueils que voici.

— Nettoyer les cadavres ! s'exclama Vino.

— Les mettre dans ces deux cercueils ! s'exclama Dino.

Il y avait, en effet, deux cercueils neufs aux poignées rutilantes, posés sur des tréteaux dans le hangar.

L'homme en noir acquiesça d'un nouveau hochement de tête.

— Sa Grandeur en moi-même souhaitons avoir des cadavres propres pour les faire parvenir à la Maison-Blanche.

— Je vois, fit Vino, effaré par la tâche rebutante qu'il allait devoir accomplir.

En réalité, il ne voyait pas du tout. Mais, tandis qu'il s'affairait avec son frère pour rendre présentables les corps de John Ashanty et George W. Bee, l'homme aux yeux bridés se chargea de l'informer.

L'objectif de l'opération était double. Premièrement, faire comprendre au Président des États-Unis qu'on n'assassinait pas impunément les amis de Don Carmine Viaselli. Deuxièmement, lui rendre les corps afin qu'il leur fasse des funérailles en grande pompe.

Car les cercueils qui arriveraient à Washington avec les corps de John Ashanty et de George W. Bee, seraient des cercueils piégés.

— Quand vous en aurez terminé, dit le petit homme en noir, vous viendrez me retrouver dehors. J'ai des instructions à vous donner pour une mission que Sa Grandeur veut vous faire mener dans le Missouri.

Les deux porte-flingue opinèrent sagement du bonnet. Quelque chose leur disait qu'ils n'avaient pas intérêt à s'opposer aux desiderata de ce Monsieur.

D'autant moins intérêt qu'ils étaient surveillés. Un gamin blond qui faisait tout pour passer inaperçu les observait en se cachant derrière les barils et les tas de ferraille qui encombraient l'entrepôt abandonné.

Mais il avait beau tenir la planque, il avait été trahi par la couleur de ses yeux irréels qui brillaient comme de l'acier chromé.

CHAPITRE XV

Le USS *Darter* mouilla en rade de San Diego avec deux jours d'avance.

MacCleary n'eut aucune difficulté à trouver des places dans un vol régulier à destination de New York. En réalité, le seul problème se produisit durant la traversée de l'aéroport, lorsqu'un bagagiste un peu négligent égratigna l'une des malles laquées de Maître Chiun.

MacCleary ne comprit absolument rien de ce qui se passait. Le bagagiste et Chiun avaient disparu. Un instant plus tôt, ils étaient là. Un instant plus tard ils n'y étaient plus.

Le seul endroit où ils avaient pu disparaître de la sorte était les toilettes.

Inquiet et intrigué, MacCleary alla jeter un coup d'œil. Il entendit un bruit de chasse et surprit Maître Chiun qui sortait d'un isoloir. Avant que le petit Coréen n'ait refermé la porte, l'homme au crochet d'acier aperçut le bagagiste, la tête enfoncée dans la cuvette. Les jambes, écartées et pendantes, débordaient de l'appareil.

MacCleary regagna vite fait le hall de l'aérogare et alla téléphoner au directeur de CURE.

Harold W. Smith décocha, comme toujours, avant la deuxième sonnerie.

— Allô, Smitty ?

— Qui voulez-vous que ce soit, Conrad ? fit la voix aigrette du docteur Smith. Alors, où en êtes-vous ?

— Prêts à embarquer pour New York, répondit MacCleary.

— Tout s'est bien passé ?

— Pas de problème majeur, répondit MacCleary avec un petit sourire au coin des lèvres. Simplement un détail...

— Oui ? relança le directeur de CURE.

— Il va falloir faire très attention aux bagages de Maître Chiun.

Silence interloqué à l'autre bout de la ligne.

— C'est tout ? finit par demande Harold W. Smith.

— C'est tout, en dehors des conditions à débattre et du fait que Maître Chiun demande que nous lui fournissions un disciple.

— Un quoi ? Un assistant ?

— Il dit un disciple.

— Très bien, soupira Harold Smith. Nous dirons qu'il s'agit d'un disciple. Si vous êtes ici pour demain, je peux lancer le processus dès aujourd'hui.

— Vous pouvez, Smitty, confirma laconiquement Conrad MacCleary.

Le directeur de CURE raccrocha. Il était perplexe.

Un disciple... Maître Chiun voulait un disciple.

Pendant un court instant, le doute assaillit l'esprit habituellement inébranlable de Harold W. Smith. Et s'il avait commis l'erreur du siècle en suivant l'idée de MacCleary ?

C'était lui, en effet, qui avait accepté cette idée d'embaucher le Maître de Sinanju. C'était encore lui qui avait réussi à convaincre le Président de sa nécessité.

Harold W. Smith se remit à son ordinateur.

De toute façon, il n'avait pas le choix. Il fallait qu'il lance le processus de recrutement du « disciple » conçu avec Conrad MacCleary. Là aussi, il espérait qu'ils ne s'étaient pas trompés. Car Maître Chiun et le disciple en question allaient devoir entrer en action plus rapidement que prévu.

Alex Worth mort la cage thoracique enfoncée. Les quatre vigiles chargés de l'exécution de Carrese, retrouvés en charpie devant sa maison de Sunnyland Corral. John Ashanty et George W. Bee, les commanditaires de l'action, morts eux aussi la cage thoracique enfoncée et expédiés à la Maison-Blanche dans leurs cercueils.

Et tout cela, lié de près ou de loin à la famille criminelle du mafioso Don Carmine Viaselli. Avec en toile de fond, les revendications de ce mystérieux Maxwell, comme un leitmotiv obsédant...

Sans parler de cette affaire de dopage qui avait déjà fait plusieurs victimes dans les milieux sportifs universitaires et dans laquelle la famille Viaselli semblait, encore une fois, mouillée jusqu'au cou.

Résigné, Harold W. Smith se remit à pianoter sur le clavier de son ordinateur en espérant avoir fait le bon choix et en se demandant ce qu'il allait encore découvrir comme nouvelle horreur dans les arcanes de son système d'espionnage informatique.

CHAPITRE XVI

Linda Barnery pleurait à chaudes larmes, recroquevillée sur la petite banquette inconfortable du mobile home qu'elle occupait avec Barney et leur bébé. Pleurer ne changerait rien à la situation mais c'était tout ce qui lui restait pour exprimer sa détresse et elle avait l'impression que cela lui faisait du bien.

Cela faisait dix jours qu'ils avaient fui leur appartement de Lansing à la suite de problèmes survenus à Grand Rapids à cause du Boustrophérom.

— Des incidents sans gravité, avait dit Barney. Mais tu sais comment ils sont... Tous plus chicaneurs et procéduriers les uns que les autres...

Des incidents sans gravité, bien sûr, mais qui les avaient contraints à se sauver comme des voleurs...

Il était presque deux heures du matin et Barney n'était toujours pas rentré. C'était la troisième nuit qu'il découchait. Linda savait ce que cela voulait dire. Ce minable de salaud de bon à rien l'avait encore lâchée. Il avait rechuté.

Elle avait bien vu son regard, l'autre soir, alors qu'ils passaient en voiture sur l'autoroute dominant le Missouri, quand il avait aperçu les néons racoleurs du *Aladdin's Lamp*, un casino flottant qui venait de jeter l'ancre dans le port. Depuis quelque temps, on voyait de plus en plus souvent ce genre de bateau-tripot sur les rivières et dans les ports du pays.

Deux ans plus tôt, les Barnery avaient dû quitter la Floride parce que Barney avait perdu leur maison au black jack et laissé derrière lui plus de soixante-dix mille dollars de dettes au casino *Magic Globe*.

Linda avait fait un scandale et décidé de le quitter. Mais Barney s'était effondré. Il aimait trop sa Linda et ne pouvait imaginer de vivre sans elle. Elle s'était laissé attendrir et lui avait donné une dernière chance d'éviter le divorce : cesser de jouer à tout jamais.

Barney avait juré de faire amende honorable, ils avaient fui dans le Michigan où ils avaient acheté un superbe appartement à Lansing grâce à l'argent que Barney s'était mis à gagner comme manager de jeunes sportifs.

Linda, elle, était originaire du Missouri et elle y avait acheté ce

refuge, un mobile home modeste planté en permanence sur un terrain aménagé qui en regroupait une cinquantaine.

Elle avait repris espoir quand, le lendemain de leur arrivée, Barney avait trouvé un boulot dans une station-service. Il s'était même inscrit dans une association de joueurs compulsifs organisée sur le modèle des Alcooliques Anonymes.

Deux ans avaient passé et aucune nouvelle de ses dettes auprès du *Magic Globe*. Apparemment, on n'avait pas retrouvé sa trace.

Plus le temps passait, plus Barney Barnery se rassérénait. Et Linda avec lui. Puis, il y avait eu cette sortie de malheur. Le ciel était constellé d'étoiles, la nuit douce et pleine de stridulations. Elle se sentait romantique. C'était elle qui avait proposé la virée nocturne au restaurant de fruits de mer. Ils avaient laissé *baby John* à Sharon, une voisine de mobile home, et avaient filé en amoureux.

Il y avait des mois que Linda n'avait passé une aussi agréable soirée. Ils avaient dégusté un formidable plateau de fruits de mer puis étaient allés courir et flirter sur la plage, les sens échauffés par le sauvignon de Californie.

En rentrant, ils avaient ri et même fait un excès de vitesse sur l'autoroute. *Baby John* à peine récupéré et mis au lit, ils avaient envoyé leurs vêtements valser aux quatre coins du mobile home et s'étaient jetés l'un sur l'autre pour une folle nuit d'amour.

Mais le lendemain soir, Barney était retourné jouer.

Un soubresaut pathétique secoua le corps de Linda. D'une main tremblante, elle attrapa un Kleenex et se tamponna les yeux. Puis elle prit un paquet de Marlboro dans la poche de son tablier et se colla une cigarette entre les lèvres.

Elle ne s'était pas déshabillée après le dîner ; elle n'avait même pas quitté son tablier de cuisine. Elle venait de se lever pour prendre du feu à côté du petit réchaud de camping qui lui servait à faire la popote quand le téléphone sonna. Elle eut l'impression que son cœur cessait de battre. À deux heures du matin, ce ne pouvait pas être une bonne nouvelle. Malgré sa peur, Linda se précipita sur le combiné et décrocha pour que la sonnerie n'éveille pas *baby John*.

C'était Barney. Il était vivant ! Elle poussa un long soupir. Depuis que des casinos flottants s'amarraient un peu partout dans le pays, faisant fi de toutes les réglementations, il ne se passait pas un jour sans qu'on annonce le suicide d'un joueur surendetté.

— Barney, qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

— À la station service. J'ai réussi à les semer.

— Qui ? demanda Linda, alarmée. Quelqu'un t'a poursuivi ?

— Pas vraiment. C'est...

Barney marqua un temps de silence. Il était manifestement agité et essayait de rassembler ses idées.

— J'ai été au *Aladdin's Lamp*, lâcha-t-il brusquement, comme s'il était possible qu'elle ne l'eût pas deviné.

— Tu t'es encore endetté au-dessus de nos moyens ? Mais qu'est-ce que tu as fait, bon Dieu ? Tu n'as pas pu jouer le mobile home, quand même ! Il ne nous reste plus que ça.

— Mais non ! J'étais même en train de gagner, seulement ils m'ont retapissé.

— Quoi ? Mais qui t'a retapissé, enfin ?

— Les types du *Magic Globe*.

— Qu'est-ce que c'est que ces salades, Barney ? Tu as été au *Aladdin's Lamp* ou au *Magic Globe* ?

Un long silence passa de nouveau.

Linda avait cessé de pleurer, maintenant. Après la dépression, elle sentait, tout à coup, la colère monter en elle. Et ses sentiments à l'égard de Barney étaient, à nouveau, pétris de violence.

— Je te préviens, Barney, reprit-elle d'une voix cassante, s'il faut encore changer d'État à cause de tes conneries, je le ferai – bien obligée – mais de mon côté et avec baby John. Je t'ai donné ta chance. Tant pis pour toi si tu l'as gâchée.

Barney resta un long moment silencieux puis il prit une profonde inspiration et, soudain, débita d'une traite :

— Les types du *Aladdin's Lamp* sont venus me questionner sur mon passé de joueur alors que j'étais en train de jouer normalement et que je n'avais aucun problème d'argent. C'est là que j'ai tout compris : ils ont des caméras reliées à des fichiers électroniques qui repèrent et identifient les clients. Ils ont dû faire un recoupement quelque part avec mes dettes au *Magic Globe*.

— Débrouille-toi ! trancha sèchement Linda. Après tout, c'est toi qui t'es mis dans ce merdier. C'est ton problème.

— Mais non, chérie. Je ne suis pas seul dans le coup. Des types du *Magic Globe* m'attendaient dehors. Ils surveillaient ma voiture. J'ai réussi à les semer. Mais, si ça se trouve, ils m'avaient repéré dès avant-hier et ils ont eu le temps de se renseigner sur mes coordonnées.

— Tu veux dire que... ?

— Oui. Ils peuvent venir au mobile home.

— Barney, ça fait trop, mon petit vieux. Je n'en peux plus. Je prends mon fils et je me tire. Mon avocat te contactera à la station service.

— Mais, Linda, ce sont des tueurs de la famille Viaselli ! Tu dois... commença Barney, affolé.

Mais elle ne l'entendit pas. Elle lui avait déjà raccroché au nez.

Elle se dirigeait vers la chambrette de baby John quand des phares balayèrent les vitres du mobile home. Une voiture s'arrêta dehors. Les poursuivants de Barney ? Tout de même, ils ne pouvaient pas être déjà

là !

Inquiète, cependant, Linda écarta le rideau. Les phares étaient ceux d'un gros pick-up qu'elle n'avait jamais vu dans le terrain.

Elle sentit son cœur s'emballer lorsque le véhicule emprunta l'allée qui desservait son mobile home et celui de Sharon Ratcliff, sa voisine. Sharon ne recevait jamais de visites à cette heure de la nuit. Rongée d'angoisse, elle regarda deux hommes descendre du pick-up, faire tomber la ridelle et soulever la bâche de l'arrière. Puis elle poussa un grand soupir de soulagement quand ils se mirent à décharger des bidons métalliques. Des employés de l'entretien. Tranquillisée, Linda se hâta de rejoindre *baby John* pour le préparer.

Elle ne vit pas les deux individus faire le tour du mobile home en répandant sur le sol et le bas de la caravane le contenu de quatre jerricans d'essence.

Elle comptait aller passer quelques jours chez sa mère qui vivait à Saint-Louis pour faire le point avant de prendre une décision définitive concernant sa vie personnelle.

Mais une certitude était d'ores et déjà ancrée dans l'esprit de Linda Barnery : elle quittait cette lavette de Barney pour ne plus jamais le revoir. Il ne faisait pas chaud en cette saison dans le Missouri et elle emmaillota soigneusement le bébé. Ensuite, elle commanda un taxi par téléphone et alla rassembler dans un sac ses modestes biens personnels.

Elle regagnait la chambre de *baby John* quand l'odeur d'hydrocarbure atteignit ses narines. Au même instant, à l'extérieur, un homme alluma un brûlot et le lança. La flamme rouge orange traversa la nuit et tomba dans l'essence. Il y eut une détonation sourde, comme un grondement étouffé, un mur de feu de trois mètres de haut s'éleva tout autour de l'abri ambulant et commença aussitôt à dévorer les parois de bois et de plastique. Une vitre explosa et vola en éclats dans la cuisine. Linda lâcha son sac, poussa un hurlement strident et se précipita vers le berceau. Serrant son enfant contre sa poitrine, elle fonça vers le téléphone et composa le Nine-One-One, le numéro d'appel de police-secours. Déjà, elle se sentait étouffer.

CHAPITRE XVII

Dans le mobile home voisin, Sharon Ratcliff fut éveillée par les bruits. Elle ouvrit les yeux et, en voyant les lueurs, comprit aussitôt qu'un malheur était arrivé. Elle se leva précipitamment, enfila un peignoir et sortit sur le seuil.

La chaleur lui grillait la peau des joues. Elle fut d'abord aveuglée par la clarté des flammes et n'embrassa pas tout de suite l'ampleur du sinistre. Dès que ce fut fait, son premier réflexe fut de tenter d'intervenir. Elle rentra chez elle, prit l'extincteur et s'élança. Il lui fallut quelques dizaines de secondes pour comprendre qu'elle n'arriverait à rien avec cet appareillage rudimentaire.

Comme elle était en train de se tenir cette réflexion, elle vit, de l'autre côté du mobile home en flamme, le véhicule des incendiaires. Ces types regardaient, pour s'assurer que personne n'échappait au brasier.

L'horreur lui hérissa le poil sur tout le corps. Comment des personnes sans histoire et aussi gentilles que Linda et Barney Barnery pouvaient-elles avoir des ennemis capables de leur en vouloir au point de mettre le feu à leur habitation ?

Puis certains souvenirs revinrent à sa mémoire. Les confidences de Linda sur leur passé et les problèmes de Barney avec les jeux d'argent et les trafics divers. D'autres confidences, un peu plus tard, sur le fait qu'elle soupçonnait son mari d'avoir repiqué au jeu et qu'elle flairait d'autres activités, peut-être illicites, car Barney semblait déjà gagner un peu trop bien sa vie pour un simple employé de station service.

Tout en brassant ces pensées confuses, Sharon Ratcliff s'élança vers la baraque de Max, l'homme qui entretenait et surveillait la cité de mobile homes immobiles. C'était le seul endroit où elle pourrait trouver de l'aide. Elle n'avait pas parcouru dix mètres qu'elle entendit une voix râpeuse, aboyer un ordre dans la nuit :

— Vino, la fille, là-bas !

Un projecteur se tourna vers elle. Terrorisée, la peau hérissée par la chair de poule, Sharon s'immobilisa et se retourna lentement. Dans la clarté dansante des flammes, elle vit le nommé Vino s'emparer d'une carabine dans le pick-up et la mettre en joue. La peur lui noua le ventre.

— Non ! hurla-t-elle. Non !

Mais les tueurs furent insensibles à sa prière. Le coup claqua, féroce.

Sharon sentit un choc d'une violence inouïe lui démanteler l'épaule gauche. La douleur fut atroce mais de courte durée. Sharon se sentit soulevée du sol puis elle retomba lourdement sur le dos. La réception lui coupa le souffle et elle perdit connaissance.

*
* *

La police de Tampa venait de prendre la communication et le standardiste demandait à Linda de s'identifier lorsque les flammes atteignirent la ligne. Les fils cassèrent, se recroquevillèrent comme des cheveux brûlés et le téléphone se tut.

Linda entendit le hurlement de Sharon dehors. Puis la détonation. Elle ne comprit pas ce qui se passait. Elle était trop hébétée et son cerveau refusait de fonctionner normalement.

Elle suffoquait. En se consumant, le polystyrène de l'isolation et les divers plastiques entrant dans la composition des matériaux dégageaient une fumée grasse et noire qui lui attaquait la gorge et tout l'appareil respiratoire.

Baby John toussa. Elle le serra plus fort et lui murmura des mots apaisants au milieu du grondement des flammes qui commençaient à s'infiltrer sous la porte et à travers les crevasses rougeoyantes ouvertes à la place des joints calcinés.

Linda savait qu'elle ne pourrait franchir seule cette haie de feu qui la cernait. Elle pensa à la vitre qui avait éclaté dans la kitchenette. Si elle atteignait l'ouverture, elle pourrait peut-être appeler Sharon et obtenir de l'aide. Au passage, elle ouvrirait les robinets pour mouiller leurs vêtements et tenter de limiter les dégâts du feu.

Elle sortit de la chambrette et passa dans le « séjour », seul accès vers la cuisine.

L'incendie faisait rage autour du mobile home.

Une flamme s'engouffra sous la porte et lécha les jambes de Linda. Ce fut si bref qu'elle ne sentit pas la brûlure mais son mouvement de peur et les craquements des murs autour d'elle effrayèrent *baby* John qui se mit à hurler. Linda le serra plus fort contre elle. Elle ruisselait de sueur. Elle avait le visage en feu.

La chaleur lui brûlait la tête, surtout le sommet du crâne. Elle comprit que les flammes avaient attaqué le toit et elle essaya de progresser à genoux. Elle se brûla les genoux et se releva vivement en poussant un cri de douleur, ce qui fit redoubler les pleurs du bébé. En se relevant, elle vit l'extincteur, à quelques mètres, près du réchaud

dans la petite cuisine.

La cuisine. Elle n'avait plus que cette obsession en tête. Atteindre la cuisine. Elle appela :

— Sharon ! Au secours !

C'est alors que la bombonne de propane qui alimentait le réchaud fit explosion.

Dans un bruit de tonnerre, le toit se souleva, poussé par une éruption furieuse qui cracha vers le firmament les débris du mobile home et de ses occupants.

CHAPITRE XVIII

Tout le monde savait pourquoi Remo Williams allait mourir. Tout le monde connaissait les vraies raisons de sa condamnation.

Mais, curieusement, ces raisons étaient différentes pour tout le monde.

À ses amis, le chef de la police de Newark déclara :

— Williams va être sacrifié sur l'autel de la paix sociale, pour faire taire un peu les emmerdeurs qui passent leur temps à dénoncer les prétendues bavures et exactions policières.

Face à la presse, il tint un langage très différent :

— Il s'agit d'un regrettable incident. Mais, en dehors de cette terrible faute, l'agent Williams a toujours eu des états de service irréprochables.

Les journalistes ne gobèrent pas ce boniment. Ils savaient eux, pourquoi Williams allait mourir.

— Ce type est un dingue, confia à sa femme l'un des plus éminents éditorialistes de New York. Il va griller sur la chaise électrique parce qu'on ne peut pas laisser des fêlés pareils courir les rues avec un uniforme de flic sur le dos et un pétard à la ceinture. D'accord, le particulier qu'il avait agrafé était un dealer mais, quand même, de là à le cogner à mort, à le mettre littéralement en purée à main nue, puis à abandonner son cadavre dans une ruelle sordide... Et, pour bien laisser sa signature, il a perdu sa plaque de police dans la bagarre. Barbare et en plus crétin ! Faut le faire, non ?

L'avocat de la défense aussi savait pourquoi il avait perdu le procès :

— Quelle tête de mule ! Il persiste à clamer son innocence, malgré une preuve comme sa plaque retrouvée sur les lieux du crime. Si au moins il avait accepté de plaider coupable, nous aurions peut-être pu lui éviter la chaise...

Le juge, lui aussi, savait pourquoi il avait condamné Remo Williams à mort. C'était très simple. Il en avait reçu l'ordre. Et, quand les ordres émanaient de certaines sphères, on les exécutait sans discuter.

Seul un homme ignorait pourquoi le verdict avait été si dur et si expéditif.

C'était Remo Williams qui, assis sur sa paillasse, dans sa cellule, grillait cigarette sur cigarette en attendant son exécution, prévue pour le soir même à 23 h 35.

*
* *

Vingt-trois heures et trente minutes.

Remo Williams tapotait nerveusement le mur du bout de ses longs doigts.

À quoi pouvait bien ressembler la mort ? À un sommeil qui ne finissait pas ? En dépit de la situation, il se sentit sourire. Il était en train de jouer son Hamlet.

Une giclée de lumière jaune lui sauta au visage. Il cligna les yeux.

Un garde venait d'ouvrir la porte.

— L'aumônier pour confesse, annonça-t-il d'une voix rauque.

Remo se redressa. Il ne les avait pas entendus arriver dans le couloir. Preuve qu'il était dans un état second. Mais quelle importance quand on allait mourir dans quelques minutes.

La porte se referma sur un homme corpulent vêtu d'une robe de bure.

— Bonsoir, mon fils.

— Bonsoir, dit Remo.

Il s'assit sur la couchette, le dos calé contre le mur de sa cellule et, d'un geste de la main, ordonna au moine de s'asseoir à côté de lui.

Malgré la situation, Remo remarqua qu'il tenait son crucifix d'une façon bizarre, en le serrant contre sa poitrine, comme un tube qu'il aurait eu peur de renverser.

Son visage était anguleux, ses yeux bleus semblaient jauger Remo. Il n'avait vraiment pas l'air avenant d'un moine venant apporter un réconfort moral à un condamné sur le point de passer à la chaise électrique.

— Veux-tu œuvrer pour ton salut, mon fils ?

Étonné par la question, Remo se tourna vers l'aumônier et vit que des gouttelettes de sueur perlaient sur ses tempes et sur ses joues.

— Pourquoi pas. Je ne risque rien à faire un petit effort.

— Bien. Sais-tu dire ton Acte de Contrition ?

— Plus ou moins. J'ai été élevé par des sœurs mais il y a bien longtemps de cela et j'ai un peu oublié.

— Je sais, mon fils, je comprends. Dieu t'aidera dans sa grande miséricorde.

— Ah bon, fit Remo sans grand enthousiasme en songeant que s'il expédiait la formalité vite fait, il aurait peut-être le temps de fumer

une autre cigarette avant de passer à la casserole.

— Quels sont tes péchés ? reprit l'homme à la robe de bure.

— Euh...

— Tu ne comprends pas ?

— Si. Mais...

— Bon, je vais t'aider.

— OK. Ce sera mieux comme ça.

— As-tu enfreint la Loi du Seigneur ?

— Ben...

— As-tu entendu parler du Commandement « Tu ne tueras point » ?

— Ça oui.

— As-tu enfreint ce Saint Commandement ?

— Oui.

— Combien de fois ?

— Quoi ? fit Remo.

Il se demandait où cet étrange moine voulait en venir. Bien sûr qu'il avait tué. Dans l'armée, d'abord. Dans la police ensuite.

— Combien de personnes as-tu tuées ? demanda le moine.

— En comptant le Viêt-nam ?

Le moine eut un instant d'hésitation.

— Euh, non, le Viêt-nam ne compte pas.

— Ce n'est pas un péché mortel de tuer des gens en temps de guerre, c'est ça ?

— C'est ça, grommela le moine.

— Et en temps de paix, quand les juges disent que vous avez tué mais que vous ne l'avez pas fait, c'est quoi ?

— Tu parles de cette condamnation ?

— Oui, dit Remo.

La mort approchait et il sentait sa superbe s'envoler. Il se rendit compte qu'il avait répondu d'une toute petite voix.

— Eh bien, dans ce cas...

— Bon allez. Je l'avoue. J'ai tué ce dealer.

Le mensonge vint avec une étonnante facilité. Le moine semblait très mal à l'aise.

— As-tu convoité la femme de ton voisin ?

— Non.

— Le bien de ton prochain ?

— Euh, non.

— As-tu volé ?

— Non.

— Violé ?

— Non.

— As-tu cédé à l'impureté ?

— Ça oui. Par pensée et aussi par action.

— As-tu blasphémé ?

— Non.

— Succombé à la colère ?

— Non.

— À la vanité, à la jalousie, à la gourmandise ? – Non.

Le moine se pencha vers Remo.

— Espèce de foutu menteur..., murmura-t-il d'une voix à peine audible.

Remo eut un haut-le-corps.

— Ne t'agite pas comme ça, mon fils. Les matons sont peut-être en train de nous observer.

— Vous n'êtes pas un vrai moine ?

— Chut ! fit le faux moine.

Il bougea un peu, montrant ce qu'il cachait dans la manche droite de son habit de bure. Un crochet d'acier remplaçait sa main.

— Ne t'agite pas. Ne fais aucune mimique bizarre, reprit le moine au crochet. Et fais ce que je vais te dire.

— Mais enfin...

— Tu veux le salut, oui ou merde ?

La proposition était un peu brusquement formulée. Elle n'en restait pas moins alléchante.

Remo hocha la tête.

— Regarde le crucifix.

Remo regarda. Le Christ était d'argent, la croix était noire comme de l'ébène, avec une espèce de bouton noir dans le bas.

Un drôle de bouton noir...

— Mets-toi à genoux, dit le moine.

Souplement, Remo Williams s'agenouilla devant lui.

— Approche et fais comme si tu embrassais les pieds du Christ. Il y a une pastille noire. Tu vas l'aspirer.

Remo posa les lèvres sur qu'il avait pris pour un bouton noir.

— Attention ! avertit le faux moine. Tu l'aspirez et tu la gardes sous la langue. Surtout, ne la croque pas.

— OK, dit Remo en aspirant la petite pilule noire.

Le moine se leva à cet instant et se planta dos à la porte pour dissimuler le judas derrière lequel un gardien était peut-être en train de les surveiller.

— Tu vas la coincer sous ta langue ou entre ta joue et ta gencive.

La pilule était solide. Le contact ressemblait à celui du plastique. Pendant une seconde, Remo se demanda s'il n'était pas victime d'une machination puis il décida de faire taire sa paranoïa. Quitte à mourir, que ce soit d'une façon ou d'une autre...

— C'est seulement quand ils te sangleront le casque sur la tête que tu devras non pas l'avalier toute ronde mais la croquer et absorber son

contenu. OK ?

— OK, dit Remo en espérant qu'il aurait la présence d'esprit de suivre le processus au moment de son exécution. Et que va-t-il se passer ensuite ?

Il n'eut pas de réponse. Le moine avait frappé à la lourde porte. Le gardien ouvrit dans un cliquètement de clefs et l'homme à l'habit de bure sortit, le laissant seul avec son attente.

CHAPITRE XIX

Rappel historique :

Huit ans après la création de CURE, un nouveau président entra en fonction et constata que la situation ne faisait que se dégrader. Pour faire lace à la voyoucratie, il fallait maintenant doter CURE d'un service action. Chargé de le mettre sur pied, Smith jeta son dévolu sur un obscur îlotier qui avait pour seules références ses états de service au Viêt-nam mais répondait, par ailleurs, à une imposante liste de critères. Il le fit tuer. Bien sûr, le docteur Smith ne fut pas compromis dans l'affaire. Tout fut mis en œuvre au moyen de coups de fil discrets et d'autres se chargèrent du sale boulot à sa place.

Une plaque de police volée, un dealer tabassé à mort à la batte de base-ball, et le tour fut joué.

À l'aube, c'est la plaque de l'agent Remo Williams qui fut retrouvée près du cadavre dans une ruelle sordide de Newark, New Jersey.

Arrestation de Williams, procès truqué et condamnation à mort. C'est ainsi que Remo Williams fut le dernier homme à être exécuté dans l'État de New Jersey.

Il avait perdu connaissance sur la chaise électrique de la prison de Trenton et c'est seulement en s'éveillant à la clinique de Folcroft qu'il apprit comment il avait été piégé. Un certain Conrad MacCleary, qui avait un crochet à la place d'une main, se présenta comme étant le seul et unique agent de terrain de CURE et lui expliqua toute la machination : meurtre du dealer, simulacre de procès avec un jury acheté et exécution factice sur une chaise électrique trafiquée.

Dans le brouillard qui habitait sa tête Remo se rappela quand même. C'était le moine qui l'avait « confessé » et lui avait fourni la petite pilule noire du salut.

— Nous n'avons rien laissé au hasard, conclut MacCleary. Tu n'as pas de famille, tous tes amis étaient des flics et, après ta condamnation, ils t'ont tous désavoué. Et pendant que tu dormais, une petite intervention a considérablement modifié tes traits.

Remo sentait le tiraillement de la cicatrisation sous les bandages qui lui couvraient le visage.

— Ça ne marchera jamais.

— Plus de famille, plus d'amis. Il n'existe plus un seul fichier portant tes empreintes digitales, répliqua MacCleary. Personne ne peut retrouver trace de ta vie passée.

— Ça ne marchera pas, je vous dis.

— Pourquoi ? demanda l'homme au crochet.

— J'ai été élevé dans un orphelinat. Je n'ai peut-être pas de famille mais j'ai une foultitude de frères.

— St. Theresa a brûlé il y a une quinzaine de jours, annonça Conrad MacCleary. Fort heureusement, on n'a déploré qu'une victime. Une religieuse. Une certaine sœur Mary Margaret je ne sais plus comment, asphyxiée par les fumées. Je crois savoir que tu la connaissais, Williams.

— Salaud !

— Tu es seul au monde Williams. Ta tombe est occupée par un clochard non identifié qu'on a retrouvé mort sur la voie publique. Si tu veux qu'on le déloge pour te rendre la place qui te revient, tu n'as qu'un mot à dire. Personne ne se rendra compte du changement.

— Salaud ! répéta Remo Williams.

Mais il finit par accepter sa nouvelle vie.

On le confia alors aux bons soins du dernier Maître de Sinanju. Transformé par la chirurgie puis par un entraînement et un régime alimentaire d'une extrême sévérité, il fut intronisé disciple de Maître Chiun et formé aux arcanes de l'Art de Sinanju, une science tellement ancienne qu'elle avait été qualifiée de source solaire de tous les arts martiaux.

À partir de là, Remo Williams sembla cesser de vieillir et, pendant des années, il servit l'Amérique en secret. L'homme qui n'existait pas travaillait pour l'agence gouvernementale qui n'existait pas et les ennemis des États-Unis d'Amérique étaient broyés par cette arme humaine silencieuse, implacable.

Depuis le vol de la plaque de police de Remo Williams jusqu'au bricolage de la chaise électrique pour qu'elle n'assène pas une décharge mortelle au condamné, en passant par la visite déguisé en aumônier pour procurer à Remo la gélule qui devait le plonger dans un état de catatonie assimilable à la mort et, de la sorte, tromper les médecins chargés de délivrer le certificat d'inhumer, MacCleary avait tout fait sans laisser de trace, d'empreintes digitales ou de témoins derrière lui.

À l'exception, semblait-il, de la sœur Mary Margaret Morrow, la religieuse qui avait assuré l'éducation de l'orphelin nommé Remo Williams.

Harold Smith avait été le premier informé du réveil de Remo Williams. Par les soins de l'homme au crochet d'acier.

— Et la bonne sœur ? demanda MacCleary.

— Elle te pose un problème ?

— C'était pratiquement une mère pour Williams, expliqua MacCleary. À mon avis, elle est capable de le reconnaître à ses yeux et à sa voix malgré la chirurgie.

— Où se trouve-t-elle en ce moment ? s'enquit le docteur Harold Smith.

— À l'orphelinat qu'elle dirige toujours tambour battant.

— Il faut incendier l'établissement, décida Smith. Quand je dis « incendier », je ne parle pas d'un feu de cheminée. Il ne doit plus rester un dossier, plus une archive, plus un mur debout. Je ne veux voir que cendres là où est passé Remo Williams.

— Et la bonne sœur ?

— Personne ne doit pouvoir mettre nos projets en danger. Il s'agit des intérêts supérieurs de la nation.

— Compris, dit MacCleary. Pas besoin d'un dessin.

Rien de plus. C'était ainsi qu'ils travaillaient. C'était déjà très explicite par rapport au mode de fonctionnement d'autres services secrets.

Smith n'avait pas besoin de dire – et d'ailleurs ne devait pas le faire – que, malgré sa vie consacrée à la bienfaisance, la sœur Mary Margaret Morrow devait mourir. De même, Smith ne devait pas vérifier que ses directives avaient été exécutées. Au demeurant, il faisait entièrement confiance à Conrad MacCleary. Cet homme était un agent expérimenté, l'un des espions les plus efficaces de la Seconde Guerre mondiale puis de toute l'époque de la Guerre Froide.

Certes, c'était aussi un fieffé pochard, avec à mesure qu'il vieillissait une tendance au ramollissement et au sentimentalisme mal placé, surtout quand il était saoul. Mais, à la connaissance de Smith, cela n'avait jamais affecté la qualité de son travail.

Quand on lui demandait de faire un sale boulot pour le pays, MacCleary avait l'habitude de dire : « C'est pas une partie de rigolade mais l'Amérique vaut bien un sacrifice humain ».

Bien sûr, le cerveau de la machination qui avait abouti au changement de vie de Remo était Smith lui-même. MacCleary était seulement chargé de la mise en œuvre pratique. En tant que directeur, Smith ne devait en aucun cas être compromis. Son second, Conrad MacCleary, pouvait, en revanche, l'être. Telles étaient les consignes, reçues directement du Président qui avait fondé CURE.

Quand à son épouse, Maude Smith, pour sa propre sécurité autant que pour celle du pays, elle devait tout ignorer des activités secrètes de son mari, qui était officiellement à la tête de la maison de santé de Folcroft et, clandestinement, directeur du service secret baptisé CURE.

Dépôt légal : juillet 2004.

Ce volume met un terme à la publication en France des aventures de l'Implacable (qui se poursuivra aux USA.)

-
- 1 L'Implacable n° 1, Implacablement vôtre.
 - 2 Longs-Nez est l'un des vocables favoris de Maître Chiun pour désigner les Occidentaux, lesquels sont, selon lui, affublés de grands pieds, d'un grand nez, de gros yeux ronds et d'une tête de fantôme toute blanche.
 - 3 L'Éditeur en question est le Canadien Gold Eagle (Aigle d'Or). Lorsque je lui ai demandé si l'erreur était involontaire ou faite exprès dans un but de raillerie délibérée, Maître Chiun a refusé de me répondre. Craignant pour ma sécurité, j'ai décidé de le laisser en l'état. J'ai également laissé « Gauguenardes » dans sa forme initiale. Le lecteur comprendra qu'il s'agit de Vauvenargues (Note de l'odieux plumitif français).
 - 4 Colonel.
 - 5 « Government Men » : Agents du FBI.
 - 6 Peut se traduire par « putain », « tapineuse » ou, plus délicatement, par « pouffiasse », voire « salope ».
 - 7 Terme raciste très injurieux équivalant plus ou moins à « mal blanchis ».
 - 8 Siège du FBI.
 - 9 Alors directeur du FBI.
 - 10 Los Angeles Police Department.
 - 11 Mon gros chou.
 - 12 Boisson dans laquelle on a subrepticement introduit une drogue ou un soporifique, généralement pour abuser d'une victime, la détrousser, la violer, etc.